



FRANCE — À MONTBÉLIARD, LE LION RUGIT ENCORE
ÉTATS-UNIS — L'HEURE DES COMPTES POUR TRUMP



**Courrier
international**

N° 1659 du 18 au 24 août 2022
 courrierinternational.com
 France : 4,50 €

Algérie 5,00 DA, Allemagne 5,70 €,
 Andorre 5,30 €, Canada 9,95 \$ CAN,
 DOM 5,00 €, Espagne 5,50 €,
 Grande-Bretagne 4,70 €, Grèce 5,40 €,
 Italie 5,00 €, Japon 890 ¥,
 Maroc 43 DH, Pays-Bas 5,40 €,
 Portugal cont. 5,40 €, Sénégal
 3400 F CFA, Suisse 6,80 CHF,
 TOM 850 XPF, Tunisie 7,70 DT,
 Afrique CFA autres 3500 F CFA.

SALMAN RUSHDIE
UNE ÉMOTION MONDIALE



**Portugal La Californie
de l'Europe**

De plus en plus
d'Américains viennent
y chercher tranquillité,
sécurité, des prix plus
bas et un certain art
de vivre. Une vague
durable.



M 03183 - 1659 - F: 4,50 €





NOUVEAU

Heineken®
Silver
Extra
fraîcheur*

*Heineken® Silver : une bière rafraîchissante au goût unique grâce à son procédé de maturation à -1°C.



Bouteilles
& capsules
recyclables
Trions-les

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Salman Rushdie, un homme libre

Ce devait être un bouclage tranquille, un numéro d'été très "froid", comme on dit dans le jargon journalistique (avec un sujet magazine en majesté et assez peu de sujets d'actualité), en raison du long week-end du 15 août. Nous étions en train de finir les pages du dossier intitulé "Portugal, la Californie de l'Europe", vendredi 12 août, un dossier maintes fois reporté, quand la nouvelle est tombée. Salman Rushdie venait d'être agressé au couteau aux États-Unis lors d'une conférence qu'il devait donner à Chautauqua, dans l'État de New York. Un choc et une immense émotion, car, trente-trois ans après la fatwa prononcée par l'ayatollah Khomeyni contre l'auteur des *Versets sataniques*, roman jugé blasphématoire par

le régime iranien d'alors, qui pouvait penser que la vie de l'écrivain serait à nouveau menacée? Certes la fatwa n'a jamais été levée, mais après avoir très longtemps vécu sous protection policière, Salman Rushdie avait fini par mener une vie quasi normale aux États-Unis. C'est ce qui frappe d'ailleurs à la lecture des premiers témoignages publiés dans la presse étrangère ces derniers jours. Tout le week-end, nous en avons relayé quelques-uns, à commencer par celui de Roberto Saviano, dont nous reprenons un extrait dans les pages qui ouvrent ce numéro. Au lendemain de l'attaque, l'écrivain italien, qui vit lui-même sous protection policière depuis la publication d'un ouvrage sur la mafia napolitaine, saluait le courage de Rushdie dans le **Corriere della Sera** : "Les coups qui ont fendu la chair de Salman Rushdie ont touché un homme libre [...]. Salman a aimé, il s'est marié plus d'une fois, et s'est rendu dans tous les festivals littéraires possibles. Il

a choisi de ne pas laisser ses ennemis le contraindre à vivre caché, surveillé, sursécurisé." En Inde, où est né Salman Rushdie, de nombreux intellectuels ont également rendu hommage au talent de l'écrivain, l'une des personnalités les plus marquantes de notre époque, selon la poétesse, essayiste et écrivaine Sophia Naz, qui était avec Salman Rushdie la veille de son agression. Nous publions dans ce numéro quelques-unes de leurs réactions. Salman Rushdie n'a pas choisi de devenir un symbole de la liberté d'expression, il l'est devenu malgré lui, écrit Nesrine Malik dans **The Guardian** : "La fatwa fait d'une personne un démon ou un ange. En l'occurrence, Rushdie n'est ni l'un ni l'autre; il se refuse aux deux rôles qui lui ont été assignés il y a plusieurs décennies." "Il disait pendant l'été se réjouir de voir ses livres débattus dans les pages littéraires et non politiques des journaux", rappelle la journaliste, qui insiste sur l'instrumentalisation

que les différents régimes (iranien, soudanais, indien) ont faite de l'interdiction des *Versets sataniques*. Mais s'il n'a pas choisi de devenir un héros, écrit Margaret Atwood dans un autre article publié par **The Guardian**, "jamais Salman Rushdie n'a manqué une occasion de défendre publiquement les valeurs qu'il n'a cessé d'incarner depuis qu'il écrit. Au premier rang de ces valeurs, la liberté d'expression". L'autrice, qui rend un hommage appuyé à l'inventivité de son œuvre, appelle le monde à se tenir à ses côtés car, explique-t-elle, si nous ne défendons pas la liberté d'expression, alors nous vivrons dans une tyrannie. "L'écrivain n'a pas grand-chose à sa disposition : ni armée, ni milliards de dollars, dit-elle encore. Autant dire qu'il fait un bouc émissaire facile. Il est si commode de jeter l'opprobre sur lui." La liberté d'expression n'est pas négociable. Et comme l'écrit Margaret Atwood dans sa tribune, elle n'inclut pas le droit de proférer des menaces de mort ou d'inciter au meurtre.

Après *Charlie*, et l'assassinat de Samuel Paty, l'attaque contre Salman Rushdie est venue rappeler que l'obscurantisme a encore des adeptes. À nous de ne pas renoncer. En marge de cette actualité, nous avons malgré tout décidé de maintenir notre dossier consacré au Portugal, où affluent de plus en plus d'Américains. Le **Jornal de Notícias** évoque ainsi l'attrait qu'éprouvent nombre de Californiens pour Lisbonne et sa région, qui trouvent au Portugal une certaine douceur de vivre, un pays sans idées radicales, sûr et bon marché. Il y a bien sûr l'envers du décor, notamment l'explosion des prix de l'immobilier et un système de santé sinistré. Il n'empêche. Nous avons envie de faire ce détour. Avant que l'actualité ne nous rattrape.

En couverture :
Portugal : dessin de **Maria Soloveva**, Flatstudio.co (Portugal).
Salman Rushdie : dessin de **Ramsés**, Cuba. États-Unis : dessin d'**Oliver**, Autriche.



7 JOURS p.6

Attaque contre Salman Rushdie. L'onde de choc

L'attaque contre l'auteur britannique, le 12 août, a suscité une immense émotion dans la presse étrangère et chez les écrivains du monde entier, qui saluent son courage et sa volonté de vivre libre.



Sommaire

ÉTATS-UNIS p.10

Trump doit rendre des comptes

La perquisition chez l'ex-président américain a déclenché une tempête politique. Pour **The Guardian**, l'enquête est indispensable. Mais **The Atlantic** craint qu'elle n'abîme un peu plus les États-Unis.

SCIENCES p.38

Comment le fascia façonne notre santé

Longtemps ignoré, ce tissu qui enveloppe nos muscles et nos organes joue un rôle dans plusieurs pathologies courantes, explique le **New Scientist**.

FRANCE p.26

À Montbéliard, le lion rugit encore

L'histoire de la ville est étroitement liée à celle de Peugeot, rappelle la **Frankfurter Allgemeine Zeitung**. Aujourd'hui, la région, frappée par la désindustrialisation, veut se réinventer.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

- The Atlantic** Washington, mensuel.
- Bloomberg.com** (bloomberg.com) New York, en ligne.
- Elsevier Weekblad** Amsterdam, hebdomadaire.
- Financial Times** Londres, quotidien.
- Frankfurter Allgemeine Zeitung** Francfort, quotidien.
- The Guardian** Londres, quotidien.
- Al-Jazeera** (aljazeera.net) Doha, en ligne.
- Jornal de Notícias** Porto, quotidien.
- Mail & Guardian** Johannesburg, hebdomadaire.
- New Scientist** Londres, hebdomadaire.
- New York Magazine** New York, bimensuel.
- Nikkei Asia** Tokyo, hebdomadaire.
- South China Morning Post** Hong Kong, quotidien.
- The Straits Times** Singapour, quotidien.
- The Sunday Telegraph** Londres, hebdomadaire.
- Visão** Lisbonne, hebdomadaire.
- Visual Capitalist** Vancouver, en ligne.



JANUSZ JUREK, POLOGNE

RUBEN LOPPENHEIMER, PAYS-BAS



SOMMAIRE

7 jours dans le monde

6. **Salman Rushdie.**

Un homme libre

D'un continent à l'autre

10. **États-Unis.** Trump doit rendre des comptes14. **Palestine.** Le trauma sans fin16. **Zimbabwe.** Un pays où il ne fait pas bon mourir17. **Sénégal.** Macky Sall perd la majorité absolue18. **Écosse.** À la découverte des terres claniques20. **Pays-Bas.** L'élite néerlandaise caricature l'Ancien Régime22. **Cambodge.** Sihanoukville, la ville casino, veut se réinventer24. **Taïwan.** Pékin plus déterminé que jamais à annexer l'île26. **France.** À Montbéliard, le lion rugit encore

À la une

28. Portugal, la Californie de l'Europe

Transversales

38. **Sciences.** Le fascia, cette matrice intérieure qui façonne notre santé40. **Économie.** On a tous quelque chose à perdre avec la fin du cash41. **Signaux.** L'industrie, moteur de la croissance

360°

42. **Série d'été.** Avec les loups-marins des îles Deserta46. **Culture.** La Thaïlande subversive de Veeraporn Nitiprapha48. **Voyage.** Invader est là50. **Histoire.** Wu Zetian, la redoutable impératrice chinoise

SUR NOTRE SITE

Guerre en Ukraine. Kïev reprend l'initiative

Le président Zelensky a appelé responsables et militaires ukrainiens à ne plus commenter les opérations en cours, signe qu'une contre-offensive a peut-être déjà commencé. Mais Moscou ne compte pas rester les bras croisés. Suivez la situation avec les analyses et reportages de la presse étrangère sur notre site.

"Mad Men", la série qui a prédit la décomposition du rêve américain

Diffusée entre 2007 et 2015, *Mad Men* explorait le quotidien d'une agence de publicité new-yorkaise dans les années 1950-1960. Et suggérait que le rêve américain était déjà miné par les inégalités et le cynisme. L'histoire lui donne raison, analyse **The Guardian**.

Dauphins soldats, libellules téléguidées... Les animaux sont-ils les armes du futur ?

Les guerres du XXI^e siècle semblent être avant tout technologiques. Mais l'utilisation de la faune à des fins militaires se révèle cruciale sur les champs de bataille, soutient le journal espagnol **El Mundo**.

L'horoscope de Rob Breznsny Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

**Comment sortir des énergies fossiles ?
Peut-on se passer du nucléaire ?
À quand la transition énergétique ?**

Réponses en cartes et en infographies.

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Édité par Courrier international SA, société anonyme avec directeur et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directeur, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
Directrice de la rédaction, membre du directeur : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Août 2022. Commission paritaire n° 0727 c 82101.
ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (16 12) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (16 77), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Responsable du numérique Joffrey Ricome Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (16 31), Conception graphique Javier Errea Comunicación
ÉDITION Anouk Delpont (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Catherine Guichard (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Héléne Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteu (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carole Lohrenz (chef de rubrique, 16 93) AMÉRIQUES Béatrice Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chauveau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Élisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corées) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abirama (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechi (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Bousson (Afrique australe et Afrique de l'est), Agnès Faivre (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef de des informations, Économie, 16 47), Carole Lambezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360° Marie Bécéil (chef des informations, 17 22), Hugo Florent (16 74), Delphine Veaudor (16 76) HISTOIRE Mélanie Lifschitz (16 98)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditrice web, 17 36), Hoda Saliby (éditrice web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65), Louise Dugeai (développement web) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethou (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérol, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichiello (chef de service, 16 77), Benjamin Fernandez, Jonathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thué ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Mairuy, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Étienne Bianchi, Lionel Blot, Jean-Baptiste Bor, Emmanuelle Bour, François Burkard, Cécile Chemel, Marie-Ange Costantini, Camille Dalicieux, Marie Daoudal, Céline Dompierre, Zineb El Mountassir, Jeanne Fourneau, Philippe Godefroy, Sophie Laurent-Lefèvre, Servan Le Janne, Cécile Le Liboux, Catherine Marin, Valentine Morizot, Astrid Mouget, Anne Plaignaud, Mélanie Tanous, Isabelle Taudière, Yuta Yagishita, Chenxi Zhang

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Présidente Laurence Bonicazi Bridier, Directrice générale adjointe, Marketing & Études Élisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), Directeur délégué, directeur de Marque Courrier international Steve Dablin (01 57 28 38 84) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations spéciales Steve Dablin (steve.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (16 06) Lucie Madalena (gestion) Droits Blandine Mosnat (16 53) Comptabilité 01 48 88 4 551 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Brigitte Billiard, Christiane Montillet MARKETING Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lattemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Kevin Jolivet (16 89), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino

Modifications de services ventes au numéro, réassort 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au vendredi de 9 h à 18 h) Courriel abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 119 €. Autres destinations : https://boutique.courrierinternational.com Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur https://www.courrierinternational.com/page/cgv

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : Courrier international
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

1 AN (52 numéros) au prix de 129 € au lieu de 218,80 €*

1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de 159 € au lieu de 269,80 €*

RCO22BAO003

Monsieur Madame

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CP [] [] [] [] VILLE

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de Courrier international

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2022>
ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Pour l'étranger, nous consulter. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi informatique et libertés du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Pour toute réclamation : www.cnil.fr.

Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- Le meilleur abonné du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📧

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

États-Unis/Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in Aug and in Dec), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o ExpressMag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.

Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

10-31-1282 pefc-france.org

Origine du papier : UK, Allemagne, 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Emballages : Ptot = 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres conformes à la norme Blue Angel.





**La chaîne
de l'espoir**

Ensemble, sauvons des enfants



PASSEZ L'ESPOIR

ET SAUVEZ LA VIE D'UN ENFANT

Les enfants ont tous le même langage pour dire « l'espoir ».

Depuis toujours, d'où qu'ils viennent, ils le dessinent, rond comme un soleil, ils savent le faire rayonner par-delà les frontières pour le partager avec ceux qui ont le plus besoin de soins. Oui, comme les enfants, nous pouvons tous passer l'espoir et c'est cette Chaîne de l'Espoir qui, chaque année, soigne, opère et sauve 235 000 enfants dans 27 pays.

Soyez aux côtés des enfants.

Faites un don sur www.chainedelespoir.org



7 jours dans
le monde

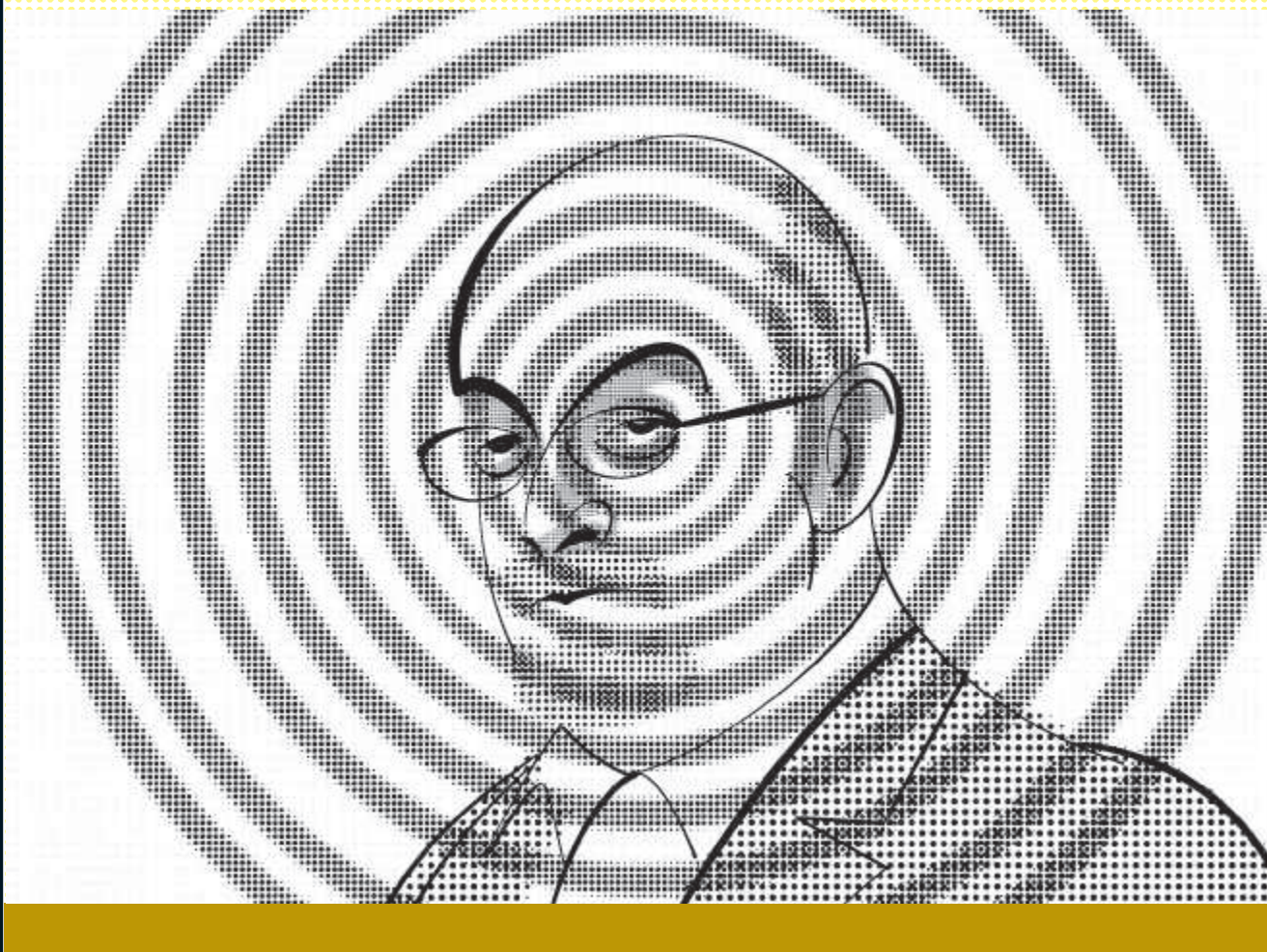
↳ Dessin de Ramsés,
Cuba.

Salman Rushdie. Un homme libre



FOCUS

La fatwa prononcée en 1989 a fini pour se réaliser : l'auteur des *Versets sataniques* a été victime d'une attaque au couteau le 12 août, aux États-Unis. Une agression qui secoue le monde, et qui a fait réagir la presse et les écrivains étrangers.



L'écrivain qui refuse d'être un symbole

Salman Rushdie n'a jamais voulu être un porte-drapeau. Il se définit avant tout comme un écrivain. Et c'est à un être de chair et de sang qu'il faut rendre hommage, souligne la chroniqueuse Nesrine Malik.

—The Guardian Londres

Dans un épisode de la série *Curb Your Enthusiasm*, en 2017, l'humoriste Larry David décrit sa nouvelle idée de spectacle dans un talk-show américain : il créera *Fatwa!*, l'affaire Salman Rushdie racontée en comédie musicale. Un ayatollah iranien en prend ombrage et lance une fatwa pour appeler à la mort de Larry David. L'humoriste perd tous ses soutiens, il doit porter un déguisement pour sortir dans la rue, et recrute un garde du corps agressif et excessivement parano qui a, par ailleurs, des desiderata extravagants en matière de gastronomie et de literie.

Exaspéré, Larry David sollicite et obtient un rendez-vous avec Salman Rushdie :

la série accomplit un tour de force car celui qui reçoit l'humoriste n'est autre que l'écrivain en personne. Salman Rushdie fait asseoir Larry David, lui reproche ses appréhensions et lui confie un détail que tout le monde ignore au sujet des fatwas : le sexe. «*Beaucoup de femmes sont attirées par les hommes qui sont dans cette situation, explique Rushdie. La fatwa nous enveloppe d'une poudre de perlimpinpin sexy, mais cessez d'être une mauviette. Comportez-vous en homme et le sexe de la fatwa suivra.*» Un producteur de la série a déclaré que l'idée de la «*poudre de perlimpinpin*» revenait entièrement à Rushdie.

Contre toute attente, ce qui amuse dans cette performance (parmi beaucoup d'autres choses et notamment les talents

d'acteur de Rushdie), c'est que Rushdie démolit délibérément son supposé statut de symbole sacerdotal. La fatwa fait d'une personne un démon ou un ange. En l'occurrence, Rushdie n'est ni l'un ni l'autre; il se refuse aux deux rôles qui lui ont été assignés il y a plusieurs décennies.

Car depuis qu'une fatwa a été lancée contre Rushdie, en 1989, il a été désigné personnalité clivante, contre son gré, dans nombre de faux conflits géopolitiques et culturels. Une crise se construit et n'est pas spontanée, tout comme il n'y a pas de leader né. Et le moment de la publication des *Versets sataniques* a révélé les nombreux fils d'un monde en mutation qui se sont enroulés autour de Rushdie.

À l'époque de la fatwa, l'ayatollah Khomeyni avait dans l'idée d'être le «guide suprême» non seulement de l'Iran, mais aussi des musulmans partout dans le monde, après avoir stabilisé son régime après la révolution iranienne et la crise

Rushdie se réjouit de voir ses livres débattus dans les pages littéraires et non politiques des journaux.

des otages américains, en 1979-1980. La fatwa contre Rushdie est d'ailleurs survenue six mois après la publication du livre.

Avant l'Iran, l'Inde avait été la première à s'en prendre à Rushdie en interdisant l'importation du livre, une malheureuse tentative du gouvernement de Rajiv Gandhi, qui espérait empêcher son «détournement» par des fondamentalistes religieux. D'autres gouvernements avaient d'autres objectifs. Je me souviens que le nouveau gouvernement du Soudan a interdit le livre pour se refaire une réputation sur la scène arabe, alors même que le pays était pauvre et que peu de ses habitants avaient entendu parler du livre.

Ces lâchetés et ce cynisme ont ensuite convergé de manière à esquisser une identité musulmane à laquelle les minorités musulmanes d'Occident ont pu s'agripper. Tout ça a ensuite été mis au service d'une trajectoire politique et culturelle sur le thème du «*choc des civilisations*», qui rendait inévitable le conflit entre «*le monde musulman*» – quel qu'ait été le sens du terme à l'époque – et l'Occident.

Et, pendant vingt ans, ce conflit a en effet paru inévitable, au vu des invasions occidentales et des attentats terroristes qui ont caractérisé cette période. Mais le monde a amorcé des changements et les intérêts ont évolué. Al-Qaïda puis Daech se sont retrouvés à court d'énergie puis de raison d'être. Et avec le retrait de l'Afghanistan, les États-Unis et le Royaume-Uni se sont retrouvés à court d'envie d'entretenir leurs coûteuses démonstrations de puissance, dès lors qu'ils ont eu des sujets

↙ “Les Versets sataniques”, nouvelle édition, avec épilogue à l’iranienne.
Dessin de Ruben L. Oppenheimer, Pays-Bas.

plus pressants à régler au niveau national.

Depuis 2016, le Brexit et ses guerres commerciales et idéologiques sont devenus le nouveau “choc” de valeurs. La même année, les États-Unis ont été entraînés dans la même discorde. Les notions d’identité sont devenues un point névralgique en politique, accompagnées de questions délicates : le cadre de la liberté d’expression dans les sociétés où vivent des minorités vulnérables, le maintien de l’ordre appliqué par la suprématie blanche et la violence de l’extrême droite, la définition d’une intervention mesurée en réponse à une infraction.

Là encore, Salman Rushdie est vu comme un symbole de ces querelles. Une personne qui incarne – davantage encore depuis qu’il a été poignardé – tant une source d’inspiration qu’un avertissement pour tous ceux qui pensent que la liberté d’expression va de soi. Les ennemis aujourd’hui ne sont pas des musulmans ou des figures religieuses barbues, mais les personnes qui sont appelées les “*indignés de service*” et dont la défense excessivement zélée des identités marginalisées exerce ce que certains comparent à une fatwa : l’auto-censure, l’expulsion des médias et des réseaux sociaux, la *cancel culture*.

Il est inévitable, mais aussi dangereux, de forcer Rushdie à être un porte-drapeau de la moralité dans le contexte de ces luttes qui sont complexes, voire ambiguës – en 1989 comme en 2022. Parce qu’il est autant écrivain que penseur, bien plus et bien moins que ça, il disait pendant l’été



se réjouir de voir ses livres débattus dans les pages littéraires et non politiques des journaux. Ce brillant auteur qui a parfaitement conscience de ses talents a gardé son statut d’oracle de la fatwa bien moins jalousement que son titre de personnalité littéraire.

La vie de Rushdie compte deux tragédies. La première, c’est que tout ça a fini par le rattraper. Au bout du

compte, il a été retrouvé malgré toute l’énergie consacrée, avec succès, à transcender la fatwa, et malgré l’évolution du monde. Chaque époque nous laisse des vestiges de ses ténèbres. L’agresseur présumé est né dix ans après la fatwa.

La seconde tragédie, c’est le fait même que Rushdie ait dû consacrer autant d’énergie à prendre ses distances avec la fatwa, tant comme menace physique que professionnelle. Ainsi, dans son lit d’hôpital, mieux vaut lui rendre hommage non seulement par des récits qui l’assimilent presque à un martyr, mais aussi par la conscience aiguë qu’il s’agit là d’un être en chair et en os, qui n’existe pas uniquement pour porter le fardeau de nos angoisses ou même les siennes.

Vu sous cet angle, il y a quelque chose d’écrasant à penser cette menace de mort qui a failli être exaucée. Mais comme l’a dit lui-même Salman Rushdie à Larry David, désireux de savoir comment il vivait les dangers liés à la fatwa outre les histoires de sexe : “*C’est une réalité, hein, mais bon... Rien à foutre.*”

— **Nesrine Malik**
Publié le 15 août

Repères

1947 — Naissance de Salman Rushdie le 19 juin à Bombay, en Inde.

1981 — Parution des *Enfants de minuit*, roman qui sera récompensé, entre autres, du Booker Prize.

1988 — Parution des *Versets sataniques*, son quatrième roman, qui crée une polémique.

1989 — Fatwa de mort énoncée à l’encontre de l’écrivain le 14 février par l’ayatollah Khomeini, depuis l’Iran. Salman Rushdie entame une vie clandestine, sous protection policière. Dans les années qui suivent, plusieurs librairies qui vendent le roman sont attaquées. Deux traducteurs, japonais et italien, sont assassinés, et son éditeur norvégien est attaqué.

2008 — Changement de vie : Rushdie renonce à la clandestinité, sans que la fatwa soit levée, puis part vivre aux États-Unis, sans protection policière.

12 août 2022 — Tentative d’assassinat dans l’État de New York.



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

Khomeyni m’a tuer. La fatwa contre Salman Rushdie aura été l’un des moyens pour l’islamiste chiite porté par la révolution iranienne de 1979 – et pour l’islamisme au sens large – de se mondialiser, estime un éditorial du média libanais **L’Orient-Le Jour**.

Réaction

Roberto Saviano : “Le courage de vivre pleinement”

●●● “*Les coups qui ont fendu la chair de Salman Rushdie ont touché un homme libre*”, écrit Roberto Saviano, au lendemain de l’attaque contre l’écrivain américano-britannique d’origine indienne. Sous le coup d’une fatwa depuis plus de trente ans pour avoir écrit *Les Versets sataniques*, “*Salman avait conscience qu’un tel événement pouvait avoir lieu*”, poursuit Roberto Saviano dans le **Corriere della Sera**. Après que l’ayatollah Khomeyni, l’accusant de blasphème, avait appelé à son meurtre en 1989, “*il avait littéralement disparu. Il s’était reclus dans une bulle de protection totale, changeait constamment*

d’adresse et vivait entouré de policiers et de véhicules blindés. Mais après quelques années, il avait décidé de retrouver une vie libre.” Et c’est ce qu’il a fait, salue l’écrivain et journaliste italien, qui vit lui-même sous stricte protection policière depuis la publication de son enquête sur la mafia napolitaine, *Gomorra*. “*Salman a aimé, il s’est marié plus d’une fois, et s’est rendu dans tous les festivals littéraires possibles. Il a choisi de ne pas laisser ses ennemis le contraindre à vivre caché, surveillé, sursécurisé.*” “*Quand j’ai appris qu’il avait été poignardé, je n’ai pas pensé, comme beaucoup d’autres,*

que Salman avait eu tort de vivre sans escorte policière, et que s’il avait été protégé, l’agression n’aurait pas eu lieu, poursuit Roberto Saviano. “*J’ai pensé, au contraire, à son courage de vivre pleinement : au fond, la blessure de cette lame ne pèse que quelques instants au regard des années de vie qu’il est parvenu à soustraire à la menace du fanatisme et à la condamnation des bigots. Salman a déjà gagné, son amour fanatique de la vie a fait reculer le fanatisme mortifère qui voulait le contraindre à vivre reclus, prudent, et silencieux. Quoi qu’il advienne, son triomphe est là.*”



Vu d’Inde

Une figure majeure de la littérature

Salman Rushdie incarne le renouveau de la littérature anglophone, le métissage stylistique, la volonté tenace d’évoquer des sujets sensibles. En Inde, les intellectuels rendent hommage à ce géant.

La majorité des ouvrages de Salman Rushdie est très ancrée dans l’histoire, la culture et les langues du sous-continent indien, où il est né en 1947, l’année où l’Inde est devenue indépendante. Devenu citoyen britannique à l’adolescence puis ressortissant américain dans les années 2000, il est resté très lié aux milieux littéraires indiens. Après l’attaque au couteau dont il a été victime le 12 août, de très nombreux écrivains indiens ont pris la plume pour lui rendre hommage.

Parmi eux, la poétesse, essayiste et écrivaine Sophia Naz, qui était avec Salman Rushdie la veille de son agression, est une des rares à évoquer, dans l’hebdomadaire **Outlook**, son importance tant politique que littéraire pour les personnes d’origine sud-asiatique. Non seulement Salman Rushdie se dit influencé par *Les Mille et une nuits*, les fables du *Panchatantra* et les épopées hindoues du *Mahabharata* et du *Ramayana*, mais il a su dépoussiérer la langue anglaise.

“*Je ne peux pas penser à un autre écrivain dont le travail a eu une influence aussi viscérale sur moi*, écrit Sophia Naz. “*J’avais 17 ans lorsque Les Enfants de minuit (1982) m’a ouvert un monde débarrassé de la camisole de force du soi-disant ‘bon anglais’.* À la place on pouvait lire une polyphonie luxuriante qui capturait la façon dont les Sud-Asiatiques vivent, parlent et habitent plusieurs domaines linguistiques à la fois. Ceci, associé à son incroyable capacité à inventer de nouveaux mots (une compétence qu’il avait déjà perfectionnée à ses débuts dans la publicité au Royaume-Uni), est ce qui continue de faire merveille.”

Ce talent et la volonté toujours réaffirmée de Rushdie d’écrire sur les sujets politiques et de société contribuent à en faire une des personnalités les plus marquantes de notre époque, conclut Sophia Naz.



Le fantôme de l'ayatollah Khomeini brandit un sabre sur lequel figurent "fatwa" et le visage de Hadi Matar, l'agresseur de Rushdie. Dessin de Hachfeld, Allemagne.

À Calcutta, dans les colonnes du quotidien **The Telegraph**, l'historien, romancier et essayiste Mukul Kesavan a choisi de défendre Rushdie contre ceux qui voient en lui un écrivain privilégié, par sa nationalité, par sa célébrité, par son lieu de résidence, par la protection policière dont il a bénéficié et dont d'autres, comme son traducteur japonais assassiné en 1991, ne jouissaient pas. Mukul Kesavan montre que ce raisonnement est absurde, car les auteurs peuvent être persécutés où qu'ils soient.

"Rushdie n'est pas différent de n'importe quel écrivain indien qui a été attaqué ou assassiné pour ses opinions. Pensez un instant à Narendra Dabholkar, Govind Pansare, M. M. Kalburgi et Gauri Lankesh. Intellectuellement, ils étaient fortement rationalistes, hostiles à l'orthodoxie religieuse et convaincus que le majoritarisme de droite était l'ennemi mortel de la démocratie républicaine. Contrairement à Rushdie qui a vécu sa vie d'écrivain en Occident, ils ont écrit en Inde. Contrairement à lui, encore une fois, ils ont choisi d'écrire non pas en anglais, mais dans leurs langues maternelles : Dabholkar et Pansare ont écrit en marathi, Kalburgi et Lankesh en kannada. Ils se sont adressés à un lectorat vernaculaire hors de portée des médias anglophones du pays. Chacun d'eux a été abattu par des hommes à moto munis de pistolets artisanaux qui se sont enfuis." Il aura fallu que Rushdie manque de mourir sous des coups de couteau pour qu'on se rende compte que "cette vulnérabilité est un mal universel".

Le romancier Amit Chaudhuri a confié son émotion au **Times of India**. Il connaissait personnellement Rushdie depuis 1997 et déplore les attaques dont sont l'objet de nombreux intellectuels de culture musulmane comme Rushdie, sacrifiés sur l'autel de la politique et du fondamentalisme.

"Ce que nous avons maintenant presque complètement perdu – par 'nous' j'entends des personnes de toutes cultures et religions – c'est une idée des grandes histoires laïques et de la richesse intellectuelle des pays musulmans, ou des familles, ou des contextes qui ont engendré des écrivains et des artistes comme Rushdie et autres : pensez aussi à Kiarostami, Mahfouz et Makhmalbaf. Ni Rushdie ni ces autres ne peuvent être identifiés par la seule religion, et il en va de même pour une grande partie de la modernité musulmane dont la mémoire et la matérialité ont été détruites par des décennies de politique et de jeux auxquels les nations libérales ont aussi fortement participé [...]. "Nous avons oublié ce qui a rendu possibles les grands intellectuels modernes musulmans du xx^e siècle, comme nous avons oublié les diverses provenances de l'héritage laïc du monde moderne. Cet oubli a créé une blessure."

Dans le quotidien **The Indian Express**, le journaliste et romancier Amitava Kumar a choisi d'écrire une lettre ouverte à Hadi Matar, l'agresseur de Salman Rushdie.



Hadi Matar a 24 ans. Au même âge, Amitava Kumar dévorait les livres de Salman Rushdie, frappé par une fatwa l'année suivante. Il exhorte donc ce jeune homme à lire.

"Lisez-vous? Je ne pose pas cette question pour vous rabaisser ou vous humilier, mais pour vous y inviter. Cela m'a fait terriblement mal il y a quelques années d'apprendre que le tueur d'une intellectuelle [la journaliste Gauri Lankesh, assassinée en 2017] en Inde n'avait jamais lu la femme qu'il avait abattue."

"Comme l'homme que vous avez essayé de tuer, je suis moi aussi écrivain. Comme ma vie a été consacrée à la lecture et à l'écriture

de livres, je m'accroche à la conviction que si nous lisons largement et profondément, nous rencontrerons des gens et des endroits différents de nous. Ce sens de la différence, ses plaisirs et ses défis, nous éloignera peut-être de l'intolérance."

D'ailleurs, depuis l'agression de Salman Rushdie le 12 août, de plus en plus de nouveaux lecteurs ont découvert ses livres. "Vous avez échoué", écrit Mukul Kesavan, – comme le ferait inévitablement tout acte de violence, et dans de telles circonstances – parce que vous n'avez réussi qu'à nous ramener aux mots de Rushdie".

— **Courrier international**

“Bravo à celui qui a frappé l'apostat !”

● Au lendemain de l'attaque contre Salman Rushdie, les journaux réformateurs iraniens

se sont contenté de publier l'information sans donner de commentaires. Mais les journaux ultraconservateurs, eux, ont salué ouvertement l'agression contre Rushdie. "Le satan en route vers l'enfer", écrit ainsi Khorassan, au côté d'une photo du transfert à l'hôpital de Rushdie. "Bravo à l'homme courageux et engagé qui a attaqué l'apostat et le vicieux Salman Rushdie dans l'État de New York, et un baiser à sa main qui a déchiré avec un couteau le cou de l'ennemi de Dieu", écrit quant à lui le journal **Kayhan**, dont le patron est désigné par le guide suprême, l'ayatollah Ali Khamenei. "Le cou du diable attaqué par un rasoir", titre le quotidien **Iran**, publication du gouvernement ultraconservateur.

Le journal **Hamshahri**, publication de la municipalité de Téhéran, relaie, lui, une vidéo d'archive de la radio d'État, qui annonçait la publication de la fatwa de l'ayatollah Khomeini. Et, citant le fondateur de la République islamique, il écrit : "Même si Salman



Vu d'Iran

Rushdie devait se repentir, il est obligatoire pour chaque musulman de consacrer tous ses efforts

à l'envoyer en enfer."

Alors qu'après des mois de blocage les négociations ont repris, le 4 août, entre Téhéran et la communauté internationale pour tenter de sauver l'accord sur le nucléaire iranien, Mohammad Marandi, le conseiller de l'équipe iranienne de négociation, a évoqué sur Twitter les récents événements en sous-entendant que les États-Unis seraient à la manœuvre et chercheraient à saboter l'aboutissement des pourparlers. Le présentateur ultraconservateur de la télévision d'État, Amirhossein Sabeti, a quant à lui critiqué ceux qui "craignent" que l'agression contre Rushdie n'"empêche la relance de l'accord nucléaire". "Cet accord est-il si important qu'on en vienne à remettre en cause l'une des fatwas les plus historiques de l'imam Khomeini?" s'est-il interrogé. C'est dans ce contexte, le 15 août, trois jours après l'agression de Salman Rushdie, que le gouvernement iranien a finalement réagi et démenti toute implication dans cette attaque.

Repères

Hadi Matar, un "loup solitaire" ?

●●● "S'il est vrai que Hadi Matar a poignardé le romancier Salman Rushdie à New York sans avoir été mandaté pour le faire et sans avoir de lien organisationnel avec les auteurs de la fatwa émise par Rouhollah Khomeini en 1989, alors nous devons nous demander si le 'loup solitaire' chiite est né", écrit le site libanais **Daraj**. Vendredi 12 août, l'Américain de 24 ans d'origine libanaise a agressé au couteau l'écrivain britannique d'origine indienne. Arrêté puis inculpé pour tentative de meurtre, Hadi Matar a plaidé non coupable. Sa page Facebook regorgeait de références aux Gardiens de la révolution, le groupe paramilitaire répondant directement au chef de l'État iranien, ainsi qu'à d'autres figures de la Révolution islamique, dont l'ayatollah Khomeini. Selon le média américain **Vice**, Hadi Matar "a été en contact avec des membres des Gardiens de la révolution". Né à Cudahy, en Californie, le jeune homme "était un musulman très pieux", pas très sociable, se souvient un ancien camarade de lycée dans **The Daily Mail**. Originaires de Yaroun, au Liban, ses parents ont résidé aux États-Unis au moins "trente ans" et n'avaient plus de proches dans leur pays d'origine, selon le président du conseil municipal de cette petite localité située dans le sud du pays, contacté par **L'Orient-Le Jour**. Son père, Hassan Matar, est revenu à Yaroun après avoir divorcé en 2004. Depuis l'agression, il est "enfermé chez lui [...] et refuse de parler à quiconque", a expliqué le maire à l'agence **Reuters**, dont les propos ont été rapportés par le quotidien libanais **An-Nahar**. En revanche, sa mère, Silvana Fardos, installée avec son fils dans le New Jersey depuis 2014, est plus prolixe. Elle raconte au **Daily Mail** qu'un séjour de son fils chez son père, en 2018, l'a transformé radicalement. "Il est resté là-bas pendant vingt-huit jours environ, mais le séjour ne s'est pas bien passé avec son père. [...] Je m'attendais à ce qu'il rentre motivé pour finir ses études et trouver un emploi mais, à la place, il s'est enfermé dans le sous-sol de notre maison. Il avait beaucoup changé." Hadi Matar reprochait notamment à sa mère de ne pas l'avoir initié à la religion dès son jeune âge.

✍ Dessin de Vlahovic, Serbie.

LA CARTE DE LA SEMAINE

Une nouvelle phase de la guerre ?



UKRAINE — Des ponts bombardés, le déplacement de milliers de soldats, des combats près de la centrale nucléaire de Zaporizhzhia... “Le sud de l’Ukraine est devenu le principal centre de gravité des combats, où la plupart des experts militaires pensent que la prochaine phase de la guerre va commencer”, résume le quotidien bulgare **Dnevnik**. Les explosions survenues en Crimée dans plusieurs bases russes, comme le 9 août à Saki et le 16 août dans un important dépôt de munitions, sont aussi vues comme le début de cette nouvelle phase. Moscou a ordonné un transfert massif de troupes de l’est vers le sud de l’Ukraine. La question est désormais celle de l’emploi de ces renforts : défense des positions acquises ou nouvelle offensive ? Dans ce dernier cas, les forces russes pourraient pousser vers Mykolaïv et Odessa (un des objectifs initiaux du Kremlin), ou bien vers Kryvyi Rih ou Zaporizhzhia. Ou encore s’engager dans les deux directions.

Un attentat des narcos



ÉQUATEUR — La ville côtière de Guayaquil a été réveillée en sursaut le 14 août par une explosion qui a fait au moins 5 morts et 20 blessés. Une scène “terrible”, comme le titre **El Diario**, dans cette ville côtière où le narcotrafic étend son emprise. L’attentat semble avoir été dirigé contre une discothèque qui refusait de payer le “vaccin”, surnom donné à l’extorsion d’argent à laquelle se livrent des bandes armées. En réponse, le président Guillermo Lasso a décrété l’état d’exception dans la ville.

Ruto sur le fil



KENYA — “Ruto l’emporte”, proclame le **Daily Nation** le 16 août au lendemain de l’annonce des résultats officiels de la présidentielle. Après six jours d’attente, le vice-président sortant, William Ruto, a été déclaré vainqueur avec 50,49 % des voix, contre 48,85 % pour son principal rival, Raila Odinga. Ces résultats extrêmement serrés sont loin d’être acceptés par tous, à commencer par quatre des sept membres de la commission électorale, qui s’en sont désolidarisés. Raila Odinga, qui se présentait pour

la cinquième fois à une présidentielle, pourrait envisager de saisir la Cour suprême, comme il l’avait fait en 2017. Cette dernière avait alors invalidé les résultats, ce qui avait débouché sur la tenue d’un nouveau scrutin.

Barkhane, c’est fini

MALI — Après neuf ans, sept mois et quatre jours sur place, les derniers soldats de l’opération française Barkhane ont quitté le Mali le 15 août. Se faisant l’écho du sentiment antifrançais qui prévaut désormais dans une partie de la population, **L’Inter de Bamako** estime que cette “armée d’occupation française” n’a obtenu aucun résultat contre le terrorisme. Plus nuancé, le site **L’Alternance** s’inquiète en voyant le Mali “s’isoler à un rythme effréné” et explique qu’après les missions européennes, “c’est désormais la Minusma [la mission de maintien de la paix de l’ONU] qui serait en ligne de mire”.

Mort d’un génie du dessin

FRANCE — “Sempé est mort. Ces mots s’écrivent plus facilement qu’ils ne se comprennent, car il n’y a rien de plus vivant que les dessins de Sempé”, écrit la **Frankfurter Allgemeine Zeitung**. Le quotidien allemand compte parmi les nombreux journaux étrangers à avoir rendu hommage au dessinateur français, disparu le 11 août, à l’âge de 89 ans. Avec Jean-Jacques Sempé, ajoutez-t-il, la France perd l’un de ses “plus grands portraitistes”.

20000

TONNES D’“HYDROGÈNE VERT”. À en croire les médias d’État chinois cités le 13 août par le **South China Morning Post**, ce sera la capacité de production annuelle de “la plus grande usine d’hydrogène vert du monde” que la Chine construit à Kuqa, dans le sud du Xinjiang. Cet hydrogène “vert” sera produit par électrolyse de l’eau grâce à de l’électricité issue d’énergies renouvelables (à Kuda, 630 hectares devraient bientôt être couverts de panneaux solaires et d’éoliennes, selon les médias d’État). L’hydrogène produit pourra être liquéfié et transporté par pipeline sur de longues distances pour palier aux pénuries d’énergie, explique le journal.



Hécatombe de poissons

ALLEMAGNE — “Une catastrophe écologique d’une ampleur encore inconnue”, s’inquiète le 14 août la **Tageszeitung** à Berlin, alors que plusieurs tonnes de poissons morts ont été découverts dans l’Oder, fleuve qui traverse la République tchèque, la Pologne et l’Allemagne avant de se jeter dans la mer Baltique.

d'un continent à l'autre.
amériques

Moyen-Orient...	14
Afrique.....	16
Europe.....	18
Asie.....	22
France.....	26

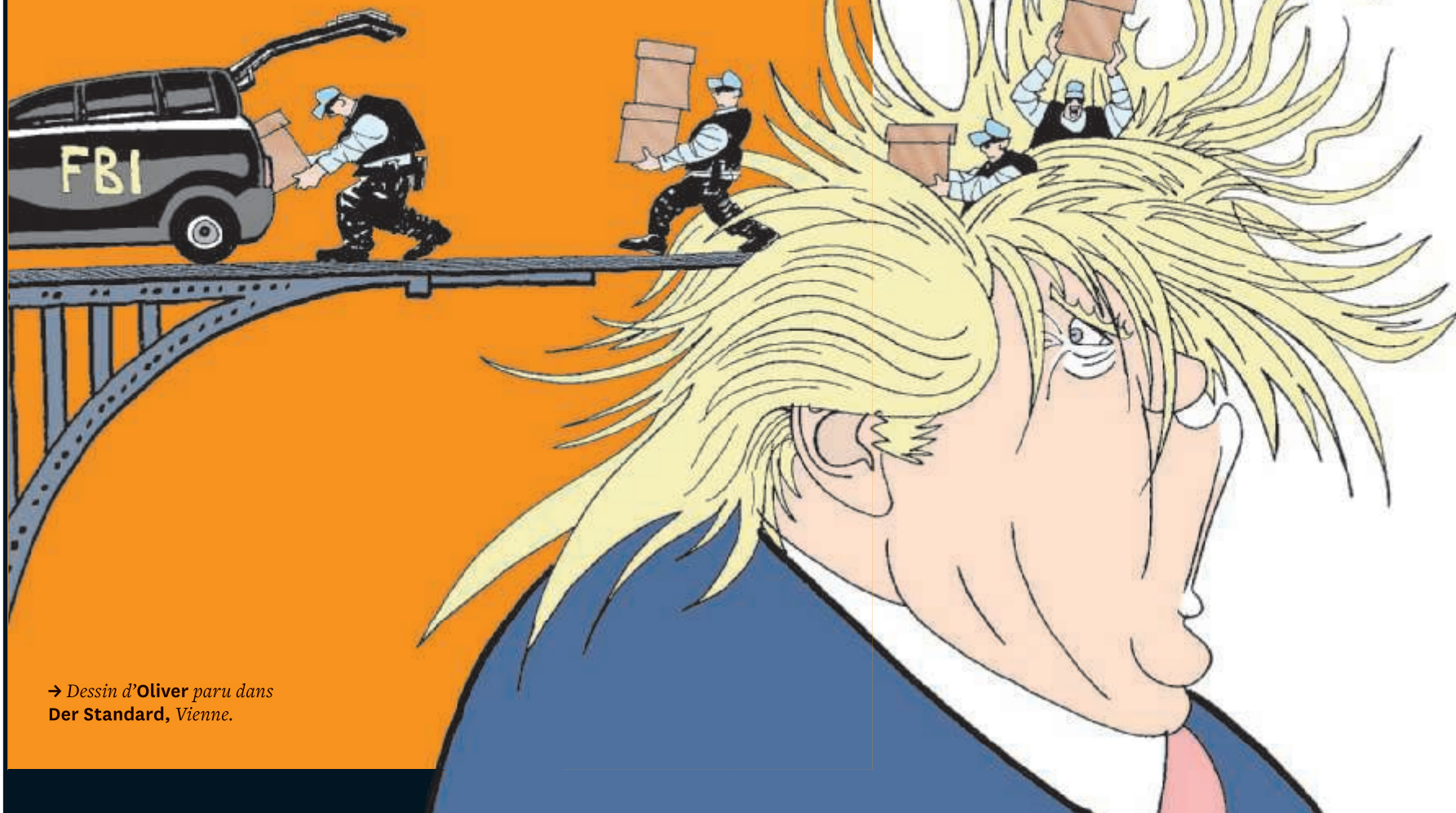


États-Unis. Trump doit rendre des comptes



FOCUS

En décidant une perquisition chez l'ex-président, la justice américaine a déclenché une tempête politique. Il est pourtant essentiel que l'enquête aille à son terme, affirme ce journal britannique de gauche.



→ Dessin d'Oliver paru dans Der Standard, Vienne.

—The Guardian (extraits)
Londres

La perquisition du FBI – et la saisie de documents – chez Donald Trump, dans sa résidence de Mar-a-Lago, en Floride, est une intervention non seulement spectaculaire et grave, mais aussi inédite : aucun ancien président des États-Unis n'avait fait l'objet d'une telle mesure. Mais la capacité de Trump à survivre et à prospérer politiquement dans ce type de circonstances est elle aussi sans précédent. Même face à des preuves accablantes, son aura reste quasi intacte aux yeux de ses sympathisants, alors que les États-Unis, eux, en sortent diminués. À ce jour, il n'a pas eu à rendre compte devant la justice des actes commis pendant son mandat.

La perquisition du lundi 8 août serait liée à l'enquête en cours sur des documents de la

Maison-Blanche qu'il aurait illégalement emportés et peut-être détruits. Archiver avec rigueur les actes d'un dirigeant fait partie de la transparence démocratique. Mais cette enquête sera aussi déterminante pour l'avenir. D'abord parce que le respect des normes distingue les régimes honnêtes et transparents de ceux qui sont malhonnêtes et opaques. Ensuite, du fait de ses répercussions électorales.

On sait depuis longtemps que Trump gère ses documents avec, dans le meilleur des cas, une extrême négligence. Un représentant haut placé du gouvernement a déclaré en début d'année qu'il "n'arrêtait pas de déchirer des papiers", et un livre à paraître cite des témoignages du personnel de la Maison-Blanche selon lesquels il aurait bouché des toilettes en cherchant à évacuer des liasses de documents. En février, quinze



ÉDITO

cartons de papiers et autres objets qui avaient été stockés à Mar-a-Lago ont été récupérés par les Archives nationales. Pour réaliser une perquisition comme celle du 8 août, de strictes obligations légales doivent être respectées, et les retombées probables sont telles qu'elle a sans doute été validée par le ministre de la Justice, Merrick Garland [ce dernier l'a depuis confirmé]. Il est difficile d'imaginer que les enjeux ne tenaient qu'à quelques souvenirs de la Maison-Blanche.

“Enfermez-la!” De plus, ce n'est que l'une des multiples enquêtes concernant Trump, et pas même la plus importante. Le ministère de la Justice a élargi son investigation sur l'assaut du Capitole, le 6 janvier 2021, afin d'y inclure les déclarations et les actes de l'ancien président. Il a aussi sollicité les éléments collectés par la commission spéciale de la Chambre des représentants [qui tient des auditions publiques depuis juin].

Malgré tout, Trump sort plus fort de ces moments, qu'il instrumentalise à son profit. Il est inquiétant que les hauts responsables du Parti républicain l'aient de nouveau défendu, faisant de lui un martyr de leur cause Make America Great Again [Rendons à l'Amérique sa grandeur], la victime d'une “chasse aux sorcières”. Ils oublient sans complexe leur slogan “Enfermez-la!” de l'époque où le FBI enquêtait sur Hillary Clinton,

car elle avait utilisé un serveur de messagerie privé quand elle était secrétaire d'État. Le 6 janvier 2021 a déjà fourni la preuve terrifiante du péril encouru quand de profondes fractures politiques se transforment en violences et en attaques contre les institutions démocratiques.

Si l'ancien président a fait passer le message qu'il désirait être à nouveau candidat, ce n'est pas seulement par narcissisme. Certes, une campagne électorale ne le protégerait pas des poursuites judiciaires. Mais les enjeux politiques s'en trouveraient décuplés et il pourrait éventuellement retrouver l'immunité présidentielle. S'il se croit dans une course contre la montre avec les enquêteurs, il sera peut-être tenté de se déclarer de bonne heure.

Quoi qu'il en soit, il est essentiel que les accusations graves visant Trump fassent l'objet d'investigations. S'abstenir d'enquêter sur d'éventuelles infractions à cause du seul risque de récupération politique reviendrait à accorder l'immunité de facto aux plus grands agitateurs. Pire encore, si la justice n'avance pas dès maintenant et si Trump était élu à un second mandat, la fenêtre de tir pourrait se refermer, car lui et ses conseillers ont déjà prouvé leur emprise à éliminer les contre-pouvoirs du pays et ils sauront d'autant mieux s'y prendre la prochaine fois. —

Publié le 9 août

À droite, l'ex-président renforce son emprise

La perquisition du FBI pourrait servir Donald Trump en galvanisant ses partisans, alors que sa mainmise sur le camp républicain s'effritait.

Nous nous battons jusqu'au bout, quel que soit le prix à payer. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des Républicains sont armés et prêts à en découdre.” Cités par le **Financial Times**, ces propos d'un Floridien venu manifester son soutien à Donald Trump au lendemain de la perquisition du FBI, le 8 août, n'ont rien d'isolé.

Une retraitée de Jupiter Beach, en Floride, abonde : “Si Trump va en prison, ce sera la guerre civile. Les gens descendront dans les rues. Des bâtiments brûleront. Le peuple démolira le Capitole.”

“Sitôt que Donald Trump a annoncé que des agents fédéraux avaient perquisitionné son domicile, la colère s'est propagée dans l'Amérique conservatrice”, constate le journal économique. Sur les réseaux sociaux, “les tweets contenant les mots ‘guerre civile’ et ‘FBI Gestapo’ se sont multipliés, jusqu'à plus de 3 000 par heure.”

La perquisition “a galvanisé la droite américaine, confirme

The Guardian. Cela pourrait permettre à l'ancien président de renforcer son emprise sur le parti républicain, alors que celui-ci tendait à lui échapper.”

“L'ascendant de Trump sur le parti républicain semblait quelque peu en berne depuis quelques mois, note en effet le journal britannique. Ses interventions dans les primaires [en vue des élections de

mi-mandat, prévues en novembre] ont eu des résultats mitigés. Tous les candidats qu'il a soutenus n'ont pas été élus.” En outre, ajoute **The Guardian**, “l'enthousiasme des élec-

teurs vis-à-vis d'une candidature de Trump à la prochaine présidentielle était lui aussi en train de s'essouffler. En juillet, un sondage avait révélé que près de la moitié des votants de la primaire républicaine souhaitaient un autre candidat en 2024”. Ils citaient notamment le gouverneur de Floride, Ron DeSantis, qui se veut “l'héritier de Trump en plus malin et en moins débridé”.



C'est pourquoi “le ministère de la Justice pourrait bien avoir fait à Trump un cadeau sans le vouloir”. Ron DeSantis, justement, “est venu au secours de son rival”. La perquisition à Mar-a-Lago “est la preuve qu'un pas de plus vient d'être franchi dans l'utilisation des agences fédérales pour nuire aux opposants politiques du régime”, a-t-il lancé sur Twitter.

Pour Trump, cette perquisition est l'occasion de jouer sa carte préférée, note un chroniqueur du **New York Times** : celle de la persécution. Une arme dont a encore usé l'ancien président le 10 août, alors qu'il était entendu pour fraude fiscale présumée à New York. Trump a invoqué près de 450 fois le cinquième amendement – qui autorise tout justiciable à ne pas témoigner contre lui-même – pour éviter de répondre aux questions de la procureure générale Letitia James. Et il a dénoncé dans un communiqué lu à voix haute “la plus grande chasse aux sorcières de l'histoire”.

Son camp compte bien utiliser la perquisition du FBI pour jouer sur cette corde. “Ils vont exploiter cet événement à fond pour rassembler leurs alliés, les élus [républicains] au Capitole, nourrir son programme politique et sa campagne en 2024”, assure une source de son entourage à **Politico**. “S'il y avait 99 % de chances [que Trump se représente en 2024], on vient de passer à 100 %.”

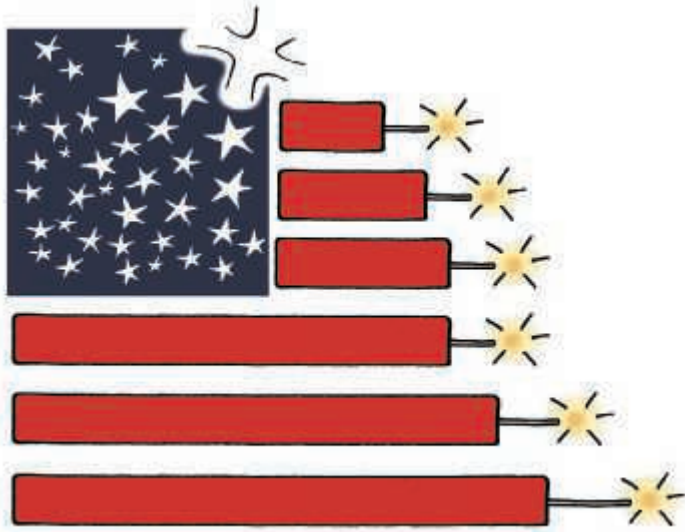
— **Courrier international**



↳ Dessin de Bado paru dans
Le Droit, Ottawa.

Le spectre d'une nouvelle guerre civile

Selon ce mensuel américain, traduire Donald Trump en justice pourrait avoir "de terribles conséquences". Le jeu en vaut-il la chandelle ?



—The Atlantic (extraits)
Washington

Si Donald Trump a effectivement enfreint la loi avant de quitter la Maison-Blanche, il devrait être traité comme n'importe quel autre criminel présumé. Car comme l'a dit un jour John Adams [président des États-Unis de 1797 à 1801] : notre gouvernement est fait de lois, pas d'hommes. Personne n'est au-dessus de ces lois.

Alors pourquoi me suis-je senti si mal à l'aise en suivant dans les médias la perquisition du FBI dans la résidence de Trump, à Mar-a-Lago ?

Parce que les États-Unis se dirigent vers un niveau de violence politique inédit depuis la guerre de Sécession [1861-1865]. Il suffit pour s'en convaincre de fréquenter les lieux où se rassemblent les électeurs de droite. Un salon des armes à feu, une église ultra-conservatrice, un meeting de Donald Trump... Peu importe l'endroit, les prophéties apocalyptiques sont omniprésentes.

Partout où j'ai entendu des scénarios annonçant l'imminence d'un conflit, toutes les prédictions reposaient sur un même élément déclencheur : un terrible

abus de pouvoir, généralement commis par les démocrates, qui se serviraient des agences gouvernementales comme d'une arme contre leurs adversaires politiques. Chaque fois, je quittais ces lieux en me disant que si les États-Unis étaient une poudrière, le moindre excès de la part du gouvernement – qu'il soit avéré ou simplement perçu comme tel – suffirait à la faire exploser.

Il serait tentant de croire que le 6 janvier 2021 n'était qu'un jour parmi d'autres dans l'histoire de notre nation. Il serait rassurant de considérer les événements de cette journée – le président encourageant une foule enragée à envahir le Capitole dans l'espoir de renverser le résultat d'une élection libre et équitable – comme le simple résultat d'une accumulation de situations sans précédent.

Persécutions. Mais peut-être faudrait-il plutôt considérer ce 6 janvier comme le commencement d'un nouveau chapitre de notre histoire.

Il est bon de rappeler que, durant la campagne de 2016, Donald Trump, qui a longtemps prétendu être victime de persécutions politiques, a menacé d'emprisonner sa rivale, Hillary Clinton

[s'il arrivait au pouvoir], et qu'il se délectait d'entendre ses partisans scander "Enfermez-la !" pendant ses meetings. C'est durant cette campagne que j'ai entendu pour la première fois des citoyens évoquer l'éventualité d'une guerre civile.

Au mois d'octobre, j'avais échangé avec un certain Lee Stauffacher, un vétéran de la marine de 65 ans, en marge d'un meeting de soutien à Trump, en Arizona. "Ce pays se dégrade devant mes yeux, et l'Amérique que j'aimais, où l'ordre public était respecté, se transforme petit à petit en un État où certaines personnes sont au-dessus des lois, m'avait-il confié. Hillary Clinton est au-dessus des lois, les immigrés clandestins sont au-dessus des lois. Les juges ont cessé de faire appliquer les règles qu'ils n'approuvent pas." Il m'avait ensuite parlé du Parti démocrate : "Ils veulent nous transformer en pays communiste. Moi vivant, ça n'arrivera jamais."

Après l'élection de Donald Trump, les discours se sont un peu adoucis, pendant un temps. Puis est arrivée l'enquête du procureur spécial Robert Mueller sur les soupçons d'ingérence russe durant la campagne présidentielle. Et après cela, le premier procès en destitution du président.

Lorsque la campagne pour sa réélection a commencé, Trump se forgeait déjà une image de président guerrier, engagé en première ligne d'un combat entre les honnêtes Américains patriotes et un "État dans l'État", dirigé par une bande de voyous n'aspirant qu'à imposer le conformisme et à faire taire les voix dissidentes.

Les événements du 6 janvier étaient prévisibles, vu l'avidité avec laquelle les dirigeants républicains s'étaient emparés des craintes et de la paranoïa de leurs électeurs. Et c'est précisément cette attitude qui rend ceux du 8 août si dangereux. "Le FBI d'Obama a commencé à espionner Donald Trump lorsqu'il était candidat, assure la sénatrice du Tennessee Marsha Blackburn sur Twitter. Et s'ils sont capables de faire ça à Trump, ils ne se gêneront pas pour vous !"

Faire sécession. "S'ils peuvent faire ça à un ancien président, imaginez un peu ce qu'ils sont capables de vous faire", ont tweeté les membres républicains de la commission judiciaire de la Chambre des représentants. "L'IRS [le fisc américain] en a après vous. Le ministère de la Justice en a après vous. Le FBI en a après vous. Dans l'Amérique de Joe Biden, personne n'est à l'abri d'un châtiement politique."

Le chef des conservateurs à la Chambre des représentants, Kevin McCarthy, a pratiquement menacé le ministère de la Justice de mesures de rétorsion [si] son parti [reprenait] la majorité à la chambre basse cet automne. La question est maintenant de savoir à quel point le désir de venger Trump pousserait les membres conservateurs du Congrès à traquer la moindre faille dans l'entourage du président et de son administration.

Si l'on part du principe que Donald Trump sera candidat en 2024, les enjeux sont encore plus grands. Si Biden – ou tout autre démocrate – l'emporte, les

républicains n'y verront qu'une raison de plus de ne pas accepter ce résultat. Et si Trump gagne, lui et ses plus fidèles partisans se lanceront dans une grande purge du ministère de la Justice, des services de renseignements et autres institutions vitales. Il semble que c'est exactement vers cette voie que l'on se dirige. "Biden joue avec le feu en utilisant un contentieux administratif pour lancer le ministère de la Justice aux trousseaux d'un probable futur candidat", a twitté Marco Rubio, sénateur de Floride.

Il peut paraître un peu trop facile, en ces temps d'incertitude, de miser par défaut sur une nouvelle guerre civile, comme une redite de 1861. Pourtant, nombre d'Américains y pensent. L'an dernier, un sondage indiquait qu'une majorité des électeurs de Trump (52 %) et une importante minorité des électeurs de Biden (41 %) étaient favorables à l'idée que les États conservateurs et démocrates fassent sécession de l'Union pour former deux pays différents. Un autre sondage révélait que, pour un tiers des Américains, le recours à la violence contre le gouvernement était justifié.

Nous ne savons pas exactement ce que le FBI cherchait à Mar-a-Lago. Nous ne savons pas ce qu'il y a trouvé. Il nous faut néanmoins reconnaître qu'amener Trump devant des juges pourrait avoir de terribles conséquences.

Le jeu en vaut-il la chandelle ? Hier, les décideurs de ce pays ont jugé que oui. On ne peut qu'espérer qu'ils ne se soient pas trompés.

—Tim Alberta
Publié le 9 août

Des documents ultraconfidentiels saisis

●●● Selon le mandat de perquisition publié le 12 août par le ministère de la Justice américain, le 45^e président des États-Unis fait l'objet d'une enquête pour "violation potentielle de la loi sur l'espionnage de 1917", souligne le **Financial Times**. Lors de leur raid à Mar-a-Lago, le 8 août, les enquêteurs du FBI ont notamment saisi plusieurs dossiers ultraconfidentiels, pouvant mettre en danger la sécurité des États-Unis. Outre ceux-ci, une vingtaine de boîtes contenant des

documents plus anodins ont été saisies. Dans le reçu de perquisition, deux documents font l'objet d'une description précise : un décret de juillet 2020 gracieux Roger Stone, ami de Donald Trump condamné à trois ans de prison dans le cadre de l'enquête sur les soupçons de collusion entre l'équipe de campagne de Trump et la Russie en 2016, et un document intitulé "Information au sujet du président français", sans autre précision. La loi sur

l'espionnage de 1917 interdit toute collecte et détention d'informations relatives à la sécurité nationale qui pourrait nuire aux États-Unis ou aider des adversaires étrangers. Deux autres lois sont aussi invoquées dans le mandat de perquisition : l'une concerne la soustraction ou la destruction d'archives officielles, l'autre interdit la destruction ou la dissimulation de documents dans le but de faire obstruction à une enquête fédérale.



ALEXANDRE DUMAS : PASSION ET AVENTURE À L'ÉTAT PUR



« LA VIE EST SI INCERTAINE, QUE L'ON
DOIT PROFITER DU BONHEUR QUAND
IL SE PRÉSENTE. »

ALEXANDRE DUMAS

COLLECTION A. LEVASSEUR ET Cie

Le Monde

présente

ALEXANDRE DUMAS ILLUSTRÉ

ÉDITION
DE LUXE AVEC
GRAVURES
DORÉES
AU FER

Redécouvrez les classiques de l'un des auteurs les plus universels

AVEC LES GRAVURES ORIGINALES
DES GRANDS ILLUSTRATEURS DU XIX^e SIÈCLE



OFFRE DE
LANCEMENT
LE VOLUME 1 + LE LIVRET

1,99 €

**Altaya**
COLLECTIBLES

DÈS LE 2 AOÛT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
Et dès maintenant sur www.altaya.fr/alexandre-dumas-le-monde



moyen-orient

Palestine. Le trauma sans fin

Soumise à un blocus depuis plus de quinze ans, la population de Gaza a une nouvelle fois été brutalisée cet été dans l'indifférence totale de la communauté internationale.

—Al-Jazeera (extraits) Doha

Le gouvernement israélien a une fois de plus fait pleuvoir des bombes sur la bande de Gaza, dans le cadre d'une opération portant le nom glaçant d'Aube de vérité. Ce bombardement a tué [48] Palestiniens, dont [17] enfants, et en a blessé des centaines d'autres. Comme si quinze ans de siège ne suffisaient pas, cette bande côtière est soumise année après année à d'horribles "opérations" qui ont fait des milliers de morts, et des centaines de milliers de blessés, et ont détruit des infrastructures essentielles.

En 2012, les Nations unies avaient prédit que Gaza serait invivable à partir de 2020. Cette prédiction s'est révélée exacte à plus d'un titre. Pourtant, plus de 2 millions de Palestiniens continuent de vivre là-bas. La plupart d'entre eux n'ont pas le choix : d'après les sondages récents, 40 % des habitants de Gaza partiraient s'ils le pouvaient. Il n'est pas surprenant que tant de personnes ne se voient aucun avenir à Gaza.

Il y a longtemps que la vie n'est pas facile pour les Palestiniens de Gaza, mais la situation devient plus difficile à chaque "guerre", à chaque "opération", à chaque attaque [orchestrée par] des dirigeants israéliens.

Le ministère de la Santé de la bande de Gaza a ainsi annoncé récemment que les services de santé – qui souffrent déjà du blocus – cesseront presque de fonctionner bientôt à cause des

coupures d'électricité et faute de carburant pour alimenter les générateurs. Le gouvernement israélien a en effet fermé tous les points de passage, empêchant ainsi l'entrée de carburant et d'autres biens essentiels.

Les bombes ont cessé de tomber dimanche soir [le 7 août] à la suite d'une "trêve" obtenue par l'intermédiaire de l'Égypte entre Israël et l'organisation palestinienne Jihad islamique, mais les répercussions de cette dernière attaque se feront sentir pendant longtemps, comme pour toutes les autres "opérations" israéliennes qui l'ont précédée.

Quant à la population de Gaza, elle passe son temps à se remettre d'une offensive tout en craignant la suivante. Et n'a aucun moyen de panser les nombreuses blessures – tant physiques que psychologiques – qu'elle subit.

Plusieurs organisations non gouvernementales et agences des Nations unies s'efforcent d'analyser la crise de santé mentale sans fin qui ravage Gaza. Cependant, leur méthodologie et leurs théories sont souvent inadaptées, car ces organisations font appel à des concepts occidentaux qui ne peuvent être appliqués à la réalité sur le terrain, expliquait récemment la docteure Samah Jabr, qui dirige l'unité de santé mentale du ministère de la Santé palestinien.

La notion de syndrome de stress post-traumatique, par

exemple, est inapplicable à ce que vivent les Palestiniens parce que le traumatisme qu'ils subissent du fait de la colonisation est "répétitif, permanent et continu". Et cet état constant de stress et de traumatisme transcende les générations à Gaza comme dans le reste de la Palestine.

Le traumatisme des Palestiniens de Gaza n'a en effet pas commencé la semaine dernière, ni l'année dernière, ni même en 2006, quand le gouvernement israélien a assiégé la bande de Gaza pour la première fois parce qu'elle avait élu un gouvernement qui ne lui

La population de Gaza se remet d'une offensive tout en craignant la suivante.

plaisait pas. Il a commencé il y a des décennies, quand le mouvement sioniste a jeté son dévolu sur la Palestine pour son projet colonisateur. C'est ce projet qui a eu pour conséquence la dépossession à grande échelle et continue du peuple palestinien, qui a créé la prison à ciel ouvert qu'est Gaza aujourd'hui.

Sur plus de 2 millions d'habitants que compte la bande de Gaza, 1,4 million sont des réfugiés venant d'autres parties de la Palestine colonisée. C'est pour cette raison que les Palestiniens de Gaza avaient lancé la Grande Marche du retour en 2018. Des centaines de personnes avaient

alors été abattues par les tireurs d'élite israéliens. Malgré cet état de traumatisme permanent, la communauté internationale a fait une fois de plus ce qu'elle fait de mieux après cette énième offensive : accorder l'impunité totale au gouvernement israélien.

Responsables politiques et diplomates se sont succédé pour faire part de leur préoccupation concernant "l'escalade de la violence" et ont plaidé pour une "diminution des tensions" et le retour au "calme". Ils ont soigneusement veillé à ne pas attribuer à Israël la "responsabilité" des souffrances des Palestiniens, comme si Alaa Qadoum, 5 ans, et les frères Ahmed et Momen Al Nairab, respectivement 5 et 11 ans, étaient morts d'une mort naturelle et non sous les bombes israéliennes.

Comme si le gouvernement israélien ne tuait, ne blessait, ne traumatissait pas les Palestiniens sans la moindre conséquence depuis des décennies.

Complicité. D'autres membres de la communauté internationale n'ont même pas pris la peine d'enrober leur soutien inconditionnel à la violence israélienne. Liz Truss par exemple, la ministre des Affaires étrangères britannique, a publié peu après le début de l'opération Aube de vérité une déclaration en faveur du gouvernement israélien qui ne mentionne pas la mort de dizaines de Palestiniens. "Le Royaume-Uni soutient Israël et son droit à se défendre." Ce n'était pas vraiment surprenant vu que le Royaume-Uni soutient inconditionnellement Israël depuis le début et fournit à Israël du matériel militaire pour bombarder Gaza.

Les Palestiniens ne sont pas naïfs. Nous savons que nous ne sommes pas l'Ukraine. Nous savons que nous ne recevrons pas le même soutien que les Ukrainiens. Personne ne défendra notre droit à résister à une force d'occupation. Les médias internationaux ne posteront pas des images à la gloire de nos martyrs. Les pop stars, les acteurs de Hollywood et les Premiers ministres ne viendront pas visiter les familles au milieu de nos ruines.

—Yara Hawari
Paru le 9 août

↳ Dessin de Côté paru dans Le Soleil, Québec.

Contexte

Une attaque éclair et dévastatrice

●●● Du 5 au 7 août, Israël a mené une des opérations militaires les "plus réussies" contre le Jihad islamique dans la bande de Gaza, selon **The Times of Israel**. Cette offensive éclair a permis d'éliminer les principaux chefs militaires du groupe armé palestinien, et les roquettes lancées en représailles n'ont fait aucune victime israélienne.

Mais les bombardements israéliens ont coûté la vie à 48 Palestiniens, dont 17 enfants, et détruit ou endommagé plus de 1750 logements. "Au moins 3 000 familles" ont été touchées, selon le journal palestinien **Al-Ayyam**. Cette flambée de violence israélo-palestinienne a été marquée par la neutralité du Hamas, qui dirige l'enclave palestinienne, "resté à l'écart" des hostilités, souligne **Ha'Aretz**, le groupe islamiste choisissant de ne pas attiser la confrontation. La dernière flambée de violence entre le Hamas et l'État hébreu remonte à mai 2021. Elle avait fait 260 morts en onze jours côté palestinien et 14 morts côté israélien.

L'autrice

Analyste politique au sein du groupe de réflexion et de recherche palestinien Al-Shabaka, Yara Hawari est titulaire d'un doctorat de sciences politiques de l'université d'Exeter, au Royaume-Uni. En plus de son travail universitaire, elle écrit pour divers médias, dont *The Guardian*, *Foreign Policy* et *Al-Jazeera*.

ARABIE SAOUDITE

Neom, absurde bulle dystopique

Une cité futuriste sur 170 km de long au milieu du désert : le projet porté par MBS est une sorte de "laboratoire de survie sur une planète dévastée", ironise ce chroniqueur et architecte.



— **Financial Times** Londres

Les premières images de la nouvelle mégapole saoudienne Neom ont été dévoilées [le 25 juillet]. On y voit une sorte de long conduit étincelant, recouvert de miroirs, qui transperce le désert dans le nord-ouest du pays.

Cette ville à plusieurs centaines de milliards de dollars, censée accueillir 9 millions d'habitants sur 170 kilomètres de long – d'après le site Internet du projet –, ne manque certainement pas d'ambition.

En 1969, un groupe d'architectes italiens aux idées radicales avait lui aussi présenté un projet de ville "continue" : une cité auto-suffisante nichée dans un mur blanc quadrillé large d'un mile [1,6 kilomètre], traversant le désert de l'Arizona. La ressemblance est frappante, à une différence près : le projet de Superstudio, lui, n'était qu'une provocation, pas une véritable proposition. Ses créateurs l'ont conçu comme une satire architecturale, pour dénoncer la propension des architectes modernistes à ne pas tenir compte du contexte de leurs projets.

Mais comme les intérieurs imaginés par Stanley Kubrick

dans 2001 : l'odyssée de l'espace, ou les étranges visions de nature produites par la créature extraterrestre de *Solaris*, d'Andrei Tarkovski (plus ou moins à la même époque), ces images étaient si belles qu'elles sont rentrées dans l'imaginaire collectif. Nous en avons fait des fantasmes utopiques, oubliant au passage leurs origines dystopiques.

Neom est l'incarnation actuelle de ce phénomène : une ville en forme de mur, hermétiquement fermée, bâtie au beau milieu d'un désert inhospitalier et rendue habitable grâce au seul secours de la technologie. Sa façade de miroirs, qui n'est pas sans rappeler les lunettes d'aviateur qu'arborent parfois les gendarmes de la brigade motorisée, lui donne un air sinistre et impénétrable. Ces miroirs sont censés réfléchir la beauté du paysage, mais ce n'est qu'une dérobade. Les architectes manquent à leur devoir, ils ne veulent pas assumer la responsabilité de l'esthétique d'une telle mégapole.

À qui s'adresse ce projet ? Quels citoyens réclament une telle ville ?

Sans surprise, l'intérieur est présenté comme une utopie bucolique truffée de technologie, une vallée d'arbres et de feuillages, une nouvelle Babylone.

C'est le grand cliché du moment. Peu importe le gigantisme d'une construction ou l'éthique douteuse de ses concepteurs, un peu de verdure peut tout dissimuler.

Certains diront que Neom n'est qu'une allégorie de ce qui nous attend. Nous nous acharnons à rendre notre planète invivable, et les ultrariches rêvent déjà de coloniser l'espace. Cette ville est un coup d'essai pour nous apprendre comment vivre en toute sécurité dans un environnement hostile.

Complètement fou. Si ce projet paraît complètement fou, il n'est pas dénué d'intérêt pour autant. Il me rappelle l'histoire du voyageur perdu au beau milieu de la campagne qui s'arrête pour demander le chemin de la ville à un fermier. Après un silence, ce dernier lui répond qu'à sa place, il n'aurait pas commencé le trajet ici. Neom, c'est un peu cette réponse, mais à l'échelle planétaire.

Si l'on vous demandait de construire la ville du futur, vous ne feriez certainement pas cela dans le désert. Mais en tant que laboratoire d'étude, pour explorer les moyens de survivre sur une planète dévastée, Neom présente un certain intérêt – à condition de fermer les yeux l'espace d'un instant sur l'énorme empreinte carbone que laissera le chantier.

Par certains aspects, Neom va très loin. Ce sera une ville sans voitures : un train à grande vitesse transportera les habitants d'un bout à l'autre de la cité. Les riches Saoudiens accepteront-ils vraiment de renoncer à leurs voitures pour partager un wagon avec les travailleurs immigrés qui feront tourner la ville ? Bien sûr que non. Ils pourront s'assurer les services de taxis volants, de drones de livraison et de robots ménagers – des jouets high-tech pour grands enfants. Le projet est si monumental qu'il est difficile d'en saisir l'ampleur. Les murs de Neom se dresseront sur 500 mètres de hauteur – une ville toute en verticalité.

Les premières images sont séduisantes, bien que

Un projet postpétrolier à 500 milliards de dollars

●●● Annoncé en 2017, le mégaprojet Neom s'intègre dans le plan stratégique Vision 2030. Lancé en 2016 par Mohammed ben Salmane, l'homme fort de Riyad, ce plan vise à diversifier l'économie saoudienne en investissant dans le tourisme, la finance, l'immobilier et l'industrie, pour assurer la transition du royaume vers un nouveau modèle de développement économique, postpétrolier. Les revenus pétroliers représentaient jusqu'ici près de 90 % des recettes budgétaires de l'État, ce qui a causé un déficit de 100 milliards de dollars en 2015, après la forte chute des cours mondiaux

de l'or noir. Le coût de Neom est estimé à 500 milliards de dollars. La première phase de construction, qui devrait durer jusqu'en 2030, coûtera près de 300 milliards de dollars, dont la moitié sera couverte par le fonds souverain saoudien. Les 200 milliards restants devraient provenir d'investissements privés – locaux et internationaux –, ainsi que des fonds levés par l'introduction en Bourse, prévue en 2024, de la société chargée du projet. Avec presque 26500 kilomètres carrés de superficie, la mégapole futuriste sera presque aussi grande que la Belgique.

Neom affiche une foi démesurée dans la technologie.

rudimentaires. Les plans seraient signés par le cabinet Morphosis, de Los Angeles, dont les créations futuristes, autrefois innovantes, évoquent plutôt aujourd'hui les centres commerciaux haut de gamme que l'on trouve dans les villes chinoises de seconde zone.

À mi-chemin entre l'empire maléfique dystopique façon Étoile de la mort, l'architecture ségrégationniste d'une ville post-apocalyptique hypersécurisée, et la plaquette commerciale d'un quartier des affaires au style improbable et destinée à séduire des investisseurs naïfs, Neom affiche une foi démesurée dans la technologie.

Tout en se revendiquant comme une solution à la crise environnementale, Neom tient pour acquis la disponibilité infinie du pétrole saoudien, sans tenir compte des conséquences. Mais une grande interrogation demeure : à qui s'adresse ce projet ? Qui sont les citoyens qui réclament une telle ville ?

Neom pourrait venir grossir les rangs des constructions typiques de notre époque qui n'ont jamais vu le jour – aux

côtés du mur de Donald Trump à la frontière mexico-américaine, du dôme géodésique recouvrant Manhattan imaginé par Buckminster Fuller et des projets dystopiques de Superstudio. Mais peut-être finira-t-elle par sortir de terre, au moins en partie. Imaginez un morceau de ville-miroir tombant en ruines dans le sable du désert, entouré de drones solaires qui continuent d'arpenter ces vestiges, désertés depuis longtemps, pour en nettoyer les vitres. Difficile de faire plus représentatif de notre époque.

— **Edwin Heathcote**
Publié le 1^{er} août

SOURCE



FINANCIAL TIMES

Londres, Royaume-Uni
Quotidien
ft.com

Fondé en 1888 sous le nom de *London Financial Guide*, le *Financial Times*, racheté par le groupe japonais Nikkei en 2015, est aujourd'hui le quotidien financier et économique de référence en Europe. En février 2020, il comptait 155 000 abonnés à l'édition papier et plus de 740 000 abonnés numériques.



afrique

Zimbabwe. Un pays où il ne fait pas bon mourir

Alors que l'économie agonise sous les coups d'une inflation galopante, les entreprises funéraires sont à la peine et le coût des obsèques explose.



— Mail & Guardian
Johannesburg

Sithembiso Nkala* est morte au mois de juin, à l'âge de 46 ans, dans un petit township de la ville de Bulawayo. Fixé à la porte de la maison de son oncle, le drapeau rouge annonçant

ses funérailles a flotté au vent frais de ce début d'hiver [dans l'hémisphère Sud] pendant près de quinze jours. Car sa famille n'arrivait pas à collecter suffisamment d'argent pour pouvoir la laisser reposer en paix. Elle a dû solliciter l'aide d'amis et de connaissances pour acheter un

cercueil bon marché et régler les frais de ce début d'hiver [dans l'hémisphère Sud].

Son cas est loin d'être isolé. En avril, un conseiller municipal de Bulawayo a fait des pieds et des mains pour convaincre des habitants de contribuer aux frais d'obsèques d'une veuve qui vivait avec plusieurs de ses petits-enfants.

Ceux-ci ne fréquentaient plus l'école car elle n'avait pas les moyens de s'acquitter de leurs frais de scolarité.

Il faut savoir que, dans les entreprises de pompes funèbres, le moindre cercueil coûte quelque 300 dollars américains [290 euros] – plus que le salaire mensuel d'un fonctionnaire; des charpentiers en proposent au noir pour une centaine de dollars [98 euros].

Tradition perdue. Sithembiso Nkala n'avait souscrit aucune assurance décès et n'appartenait à aucune association funéraire [dont les membres s'aident mutuellement pour régler les frais de funérailles]. Sa famille a donc dû trouver à la hâte 200 dollars américains [197 euros] pour lui assurer des funérailles décentes. Or personne dans sa famille n'avait un bon emploi. *“Nous n'avons pas pu l'enterrer aussi vite que nous l'aurions souhaité”,* regrette un parent.

Les habitants des townships ont coutume de verser de petites sommes pour contribuer aux funérailles de leurs voisins. Mais les montants récoltés cette fois-ci n'ont pas suffi.

Le moindre cercueil coûte 300 dollars américains, plus que le salaire mensuel d'un fonctionnaire.

La tradition veut que la famille du défunt offre à manger à tous les invités. Or ce sont ces repas qui coûtent le plus cher lors de funérailles. Les familles pauvres veillent à ce qu'elles ne durent pas plus longtemps que nécessaire.

Avant, lorsqu'une personne passait l'arme à gauche, sa famille faisait du porte-à-porte dans le quartier pour collecter de la farine de maïs. Mais avec la flambée du prix de cet aliment de base de la société zimbabwéenne, cette tradition s'est perdue.

Le fait est qu'aujourd'hui les obsèques sont devenues de véritables casse-tête. Car à tous ces problèmes s'ajoute le fait que les associations funéraires, autrefois florissantes, se font de plus en plus rares. Que l'inflation écorne gravement les revenus. Et que, ces dernières années, les primes des assurances décès n'échappent

pas à l'escalade quotidienne des prix. Le mois dernier, le Groupe de services funéraires du Zimbabwe, qui fournissait de l'assistance accessible à bon nombre de Zimbabwéens, a annoncé sans explication qu'il cessait ses activités. Il a en outre informé ses assurés que leurs comptes migreraient vers un autre assureur et que leur prime mensuelle augmenterait. Le secteur étant très peu réglementé, les assurés n'auront sans doute aucun recours.

Par ailleurs, Nyaradzo, une des plus grandes entreprises funéraires du pays, a annoncé en février une hausse de ses primes de 300 %, invoquant l'environnement économique difficile. Sa prime la plus élevée coûte désormais 2 025 dollars zimbabwéens [5 euros] par adulte. Mais Nyaradzo propose aussi une prime fixe de 10 dollars américains [9,90 euros] par personne, car le billet vert constitue un airbag rassurant contre les chocs inflationnistes. Son assurance décès la moins chère coûte aujourd'hui 1 742 dollars zimbabwéens [6,90 euros], quel que soit le taux de change.

Les retraités de la fonction publique comme Methembe Ncube souffrent particulièrement de la situation. Tout au long de sa carrière de directeur d'école, la société auprès de laquelle il avait souscrit une assurance décès a retenu ses primes sur son salaire. Mais depuis qu'il a pris sa retraite, il y a cinq ans, sa pension est si faible qu'il n'a plus les moyens de les payer, et son assurance ne le couvre plus. *“Je mourrai sans assistance. La seule aide que je recevrai viendra de personnes charitables.”* Methembe Ncube a des enfants qui vivent et, peut-être, travaillent en Afrique du Sud. Il n'a pas communiqué avec eux depuis des années.

La société Doves Funeral Services a été fondée il y a plus d'un siècle. Certains de ses clients se voient aujourd'hui contraints de renoncer à leur assurance car ils ne peuvent plus payer les primes. D'autres résilient certains services seulement, comme la mise à disposition d'un autocar pour transporter les invités. *“Comme toutes les autres entreprises de notre secteur, l'inflation affecte nos activités, et nous lançons en permanence de nouvelles*

✍ Dessin de Falco, Cuba.

initiatives pour lutter contre ses conséquences, explique le porte-parole de Doves, Innocent Tshuma. De temps à autre, des familles nous demandent de leur faire des dons ou de leur proposer des services funéraires gratuits ou à moindre coût. Nous sommes une entreprise citoyenne, responsable, et nous avons commencé à apporter notre aide aux personnes dans le besoin.”

À l’opposé, certaines familles, dont des membres sont partis vivre à l’étranger, peuvent financer des funérailles parfois luxueuses. La diaspora envoie des fonds qui permettent d’enterrer rapidement les défunts et soulagent les familles restées au pays.

Quand David Gama* est mort, en juin, à l’âge de 80 ans, la cérémonie fut d’une opulence digne d’un mariage. Chapiteau géant, équipe de restauration professionnelle, autocars et procession de plusieurs kilomètres rivalisant avec celle de funérailles nationales. Tout cela grâce à ses enfants et petits-enfants vivant aux quatre coins du monde.

Quoi qu’il en soit, malgré le faste de certaines cérémonies, le secteur bat de l’aile. À Bulawayo, dans la zone industrielle de Kelvin, les petites entreprises de pompes funèbres qui y prospéraient autrefois ont été remplacées par des tailleurs ou des briqueteries.

Crémation rejetée. Susan Mlotshwa, qui dirigeait une de ces sociétés modestes, raconte qu’elle a dû mettre la clé sous la porte parce que de plus en plus de familles qui avaient souscrit des services funéraires à crédit ne parvenaient plus à la rembourser. “Nous avons commencé en 2015. Les premières années, les affaires allaient bien malgré la situation économique du pays, se souvient-elle. Nous tenions à ce que les familles puissent se concentrer sur les funérailles sans trop se soucier de questions financières, mais ça n’a pas marché parce que, ensuite, elles ne nous payaient pas. Qu’est-ce qu’on a l’air cruel quand on va réclamer de l’argent pour un enterrement ! Je n’y arrivais plus.” Aujourd’hui, Susan Mlotshwa survit en vendant des produits alimentaires à l’arrière de sa voiture.

Ces difficultés du secteur funéraire entraînent la multiplication

Très chers morts sud-africains

●●● Le coût des funérailles en Afrique du Sud est devenu “une préoccupation majeure”, indique le **Mail & Guardian** dans une enquête fouillée. Le prix des enterrements les plus simples est d’environ 6 000 rands (350 euros) et peut aller jusqu’à 25 000 rands (1 480 euros). Le coût des crémations varie de 10 000 à 20 000 rands (de 590 à 1 180 euros). Devant ces prix, une nouvelle forme d’enterrement, l’aquamation – un processus organique utilisant l’eau – remporte un relatif succès dans le pays. “Mais même l’option la moins chère est hors de portée pour beaucoup”, note le quotidien sud-africain. Chômage et pauvreté endémiques expliquent les difficultés pour enterrer les morts. Certains utilisent l’épargne destinée à l’éducation pour payer les funérailles, d’autres s’endettent.

Dans les hôpitaux, de plus en plus de corps ne sont pas réclamés par les familles.

des enterrements d’indigents [dont les frais sont pris en charge par les autorités]. Dans les hôpitaux, de plus en plus de corps ne sont pas réclamés par les familles. Selon les Hôpitaux unis de Bulawayo, quatre-vingt-dix enterrements de personnes indigentes ont eu lieu au cours des quatre derniers mois de l’année 2021. Un responsable du groupe hospitalier a déclaré à un journal régional que les enfants mort-nés étaient les plus touchés par ce phénomène, car les mères “donnent de fausses adresses pour qu’on ne les retrouve pas”.

“Les bébés mort-nés sont ensevelis dans des tombeaux normaux. Aussi, parfois, la famille a le sentiment que ce n’est pas la peine de payer une tombe, en particulier si elle a des difficultés financières”, explique la porte-parole de la ville, Nesisa Mpofo.

Même si la crémation est moins onéreuse, rares sont encore les Zimbabwéens à choisir cette solution, explique la municipalité de Bulawayo. “La ville encourage la population à choisir la crémation, mais elle se heurte aux croyances religieuses et culturelles. Ce rejet de la crémation a de lourdes répercussions sur la disponibilité d’espaces funéraires dans la ville”, déplore-t-elle.

Ces déboires du secteur funéraire zimbabwéen ont des conséquences jusque sur les transporteurs transfrontaliers

qui rapatrient les corps depuis des pays comme l’Afrique du Sud voisine. L’un d’eux, Nkululeko Mpofo, raconte : “Aujourd’hui, certaines familles préfèrent organiser les funérailles en Afrique du Sud.” Le rapatriement d’une dépouille depuis l’Afrique du Sud jusqu’au Zimbabwe coûte cher. Récemment, une famille a reçu un devis à 34 000 rands [2 170 euros], puis, en faisant davantage de recherches, elle a trouvé un transporteur “moins cher” pour 24 000 rands [1 570 euros]. Ces prix exorbitants ont provoqué l’apparition de transporteurs illégaux, connus sous le nom d’*omalayitsha*.

“C’est difficile. Il n’y a pas de travail”, conclut Susan Mlotshwa à propos de ce secteur autrefois considéré comme le plus sûr de tous, parce que, de toute façon, “les gens finissent toujours par mourir”.

—Marko Phiri
Publié le 2 juillet

* Les noms ont été modifiés.

SOURCE

MAIL & GUARDIAN
Johannesburg, Afrique du Sud
Hebdomadaire, 30 000 ex.
mg.co.za

Fondé en 1985, sous le nom de *Weekly Mail*, l’hebdomadaire résolument à gauche milite pour une Afrique du Sud plus tolérante. Réputé pour ses analyses, reportages, et enquêtes, il est l’un des meilleurs titres du continent africain.

SÉNÉGAL

Macky Sall perd la majorité absolue

Le mouvement du chef de l’État a gagné les législatives mais ne peut plus gouverner seul à l’Assemblée. Les grandes manœuvres d’alliances ont déjà commencé.

Les élections législatives du 31 juillet au Sénégal signent un net recul de la coalition présidentielle. Selon les résultats publiés, et sauf recours devant le Conseil constitutionnel, Benno Bokk Yakaar (BBY) n’obtient que 82 sièges. Les opposants, réunis sous les coalitions Yewwi Askan Wi et Wallu Sénégal, remportent 80 sièges : 56 pour la première et 24 pour la seconde.

Trois petits partis, qui ont obtenu chacun un siège, se retrouvent au centre de l’échiquier politique. Dans une Assemblée nationale qui compte 165 députés et où la majorité absolue est fixée à 83 députés, ils deviennent des faiseurs de roi.

La presse sénégalaise, et plus largement ouest-africaine, bruisse d’analyses et d’hypothèses. “La coalition BBY perd jusqu’à 43 des

125 sièges raflés lors des législatives de 2017, preuve d’une baisse de régime consécutive du régime Macky Sall, note le quotidien burkinabé **Wakat Séra**. L’opposition, qui garde intacte son ambition d’imposer la cohabitation au pouvoir en place, n’a pas encore gagné son pari, malgré sa percée fulgurante, qui vient confirmer ses bons résultats engrangés lors des élections locales passées.”

Pour **Dakar Actu**, les résultats “montrent que l’opinion a pris goût au changement. C’est en réalité une rupture qu’elle veut. Et le message a été clair.”

D’après le site d’information dakarois, ce vote est le désaveu d’une “majorité mécanique” et le désir d’une vraie séparation des pouvoirs au lieu du présidentielisme souvent reproché à Macky Sall. “C’est un équilibre qui est recherché, même par ces citoyens

qui ont parlé dans les urnes. Un pouvoir législatif beaucoup plus équilibré entre majorité et opposition, mais aussi plus indépendant de l’exécutif.”

Le Sénégal s’apprête à connaître une “situation inédite” avec cette 14^e législature, qui débutera en septembre. Déjà “les grandes manœuvres” se mettent en place, note **Wakat Séra**, pour qui “le pouvoir veut garder la main sur l’Assemblée nationale” quand “l’opposition entend en prendre les commandes pour barrer la route à Macky Sall, qu’elle soupçonne d’être sur le point de succomber aux charmes du troisième mandat présidentiel”.

Le jeu des alliances partisans va peser de tout son poids sur la vie politique sénégalaise. Ce que confirme Babacar Dione, expert en questions politiques, interviewé par **Dakar Actu** :

“Aujourd’hui, ce sont les jeux d’alliance qui vont déterminer la marche de cette Assemblée, cela peut être bénéfique pour les Sénégalais et pour toutes les parties au niveau de l’Assemblée.”

D’autres voix s’élèvent pour s’inquiéter des blocages institutionnels possibles quand “les deux pouvoirs [exécutif et législatif] n’arrivent pas à s’entendre”. Le risque de ces blocages pourrait mener à “la gouvernance par ordonnance, qui est exclusivement du ressort du président de la République”, note encore **Dakar Actu**.

Certains experts avancent aussi l’hypothèse que Macky Sall ne pourra certes pas dissoudre l’Assemblée nationale au cours des deux années avant le terme de son mandat, mais il pourrait organiser une élection présidentielle anticipée. Et peut-être se présenter pour la troisième fois.

—**Courrier International**



REVUE
DE PRESSE





europe

—The Sunday Telegraph
Londres

Les traces dans la terre, remarquées par le prêtre du coin, étaient l'unique preuve de l'infraction. Le vol a eu lieu sur South Uist, île des Hébrides extérieures, aux premières heures du 1^{er} janvier 1990, pendant les festivités de Hogmanay. Le butin était un bas-relief héraldique du xvi^e siècle qui commémorait le huitième chef de Clanranald. Les cinq années suivantes, personne n'a su où avait disparu cette relique pesant plus de 160 kilos.

Puis, en 1995, un couple qui vidait l'appartement londonien de son fils défunt a découvert la pierre. Si les parents ignoraient comment l'objet était arrivé là, ils ont soupçonné que son vol était le résultat d'une plaisanterie et ils l'ont emmené au British Museum. Un conservateur a déterminé que le bas-relief datait du bas Moyen Âge celtique et a contacté le Musée national d'Écosse, lequel a confirmé qu'il s'agissait bien de la pierre commémorative volatilisée.

Économie locale dopée. C'est ainsi qu'un après-midi de l'été 1995, la pierre a été escortée jusqu'à ses terres ancestrales, où elle a été accueillie au son des cornemuses par la population lors de sa descente du ferry, installée dans un chariot de supermarché paré de tartan. Un bal traditionnel, appelé *ceilidh*, a suivi au musée Kildonan. Depuis, c'est là qu'elle est exposée en bonne place, sur un tissu au motif du clan MacDonald.

Les honneurs accordés à ce trésor héraldique rappellent qu'en dépit des vicissitudes des derniers siècles, la fierté liée à l'héritage clanique dans les Highlands et les archipels d'Écosse reste vigoureuse.

Le *clann* ("progéniture" en gaélique) – une tribu fondée sur les liens de parenté et la protection mutuelle entre le chef, les lignées issues des fils cadets et les fidèles – était un pilier de la culture des Highlands. Au bas Moyen Âge, le clan MacDonald était à la tête d'un royaume quasi indépendant qui a inauguré un âge d'or pour la culture gaélique.

Le délitement de ce modèle a été suivi par des siècles de tourmente, fruit des luttes



↓ Niché sur l'île de Skye, le château de Dunvegan est le siège du clan MacLeod depuis huit cents ans.

Photo Ellen Rooney/Axiom/ZUMA-REA

Écosse. À la découverte des terres claniques

Piliers de la culture ancestrale des Highlands, les clans connaissent un regain d'intérêt. Les nouveaux chefs font tourner le château familial telle une entreprise et nouent des relations avec les membres de la tribu aux quatre coins du monde.

territoriales entre MacDonald, Campbell, MacNeil, MacLeod, Cameron, MacKintosh, MacLean et MacKenzie, parmi d'autres. Leur philosophie, qui repose sur la fierté du nom et le prestige militaire, a perduré bien après que l'ancien système clanique a commencé à se désintégrer.

Réprimés après les soulèvements jacobites [au xvii^e siècle], les clans ont ensuite été redécouverts à grand renfort de tenues en tartan pour les chefs, les poètes et les joueurs de cornemuse,

à l'époque victorienne, qui entretenait une vision romantique des Highlands. Au début du xx^e siècle, certains chefs de clan sont revenus pour reconstruire leurs châteaux et en faire un point de rassemblement au cœur des terres ancestrales. Après la Seconde Guerre mondiale, certains ont beaucoup voyagé pour présenter la réincarnation moderne du clan sous l'angle d'une communauté internationale. Le clan, tout comme d'autres caractéristiques de la

culture des Highlands, a été intégré à l'iconographie nationale.

On comprend aisément la fascination que suscite le clan au vu de la popularité actuelle de la généalogie. "Les gens désirent connaître leurs origines", affirme Godfrey, lord MacDonald et plus haute autorité du clan Donald. *Nous avons d'incroyables archives sur l'île de Skye et ce centre reçoit une quantité faramineuse de questions par courriel. Et des centaines de personnes qui ont pour patronyme MacDonald y viennent du*

monde entier." Les bénéfices pour l'économie locale sont immenses et ils sont dopés par la multiplication des initiatives touristiques. Un prestataire propose des "excursions en terres claniques" et autres séjours à thème.

En 2021, le décès à 102 ans d'Alwyne Farquharson, baron d'Invercauld et Monaltrie, a suscité un large écho dans la presse, qui s'est épanchée sur la vie du fascinant 16^e chef du clan Farquharson. L'univers du tartan et des châteaux a de nouveau captivé le grand public à la sortie de la minisérie de la BBC intitulée *A Very British Scandal* [sur Prime], où figure un chef d'un autre genre; son mariage avec la scandaleuse Margaret, duchesse d'Argyll, s'est révélé une manne financière indispensable pour empêcher la ruine du siège, le château d'Inveraray. Inspirée par ce regain d'intérêt, j'ai décidé d'en savoir plus sur le rôle qu'endosse aujourd'hui un chef de clan écossais.

Alwyne Farquharson a grandi dans le Yorkshire [dans le nord de l'Angleterre] et a renoncé

au patronyme Compton après avoir hérité du titre par sa tante, en 1941; on lui prête aujourd'hui le record de longévité pour un chef de clan. L'affection que lui portait la communauté doit beaucoup à l'énergie qu'il a consacrée à préserver l'intégrité des terres des Farquharson, à redonner vie au domaine, à moderniser la résidence et à accueillir visiteurs et membres du clan à Invercauld, qui fait face au château de Balmoral [résidence écossaise de la reine d'Angleterre] de l'autre côté du fleuve Dee.

Moutons et tourelles. Tout ce travail, notamment l'instauration d'un nouveau modèle économique assurant l'autonomie financière de la résidence ancestrale, est étroitement lié à son exubérante épouse américaine, Frances, ancienne rédactrice au magazine *Harper's Bazaar* dont le réseau transatlantique a permis de convier, moyennant rémunération, de riches invités voulant fréquenter la haute société écossaise à Invercauld. "J'étais très proche de l'oncle Alwyne, c'était un gars épataant", témoigne son petit-neveu, Philip Farquharson, qui est devenu le 17^e chef du clan en 2021 à l'âge de 40 ans. Il vit au nord de Londres avec son épouse vénézuélienne et leurs deux filles, et il travaille pour la commune. Lors d'un appel vidéo de chez lui, il m'explique qu'il a grandi à Londres mais qu'il passait ses vacances à Invercauld, averti dès l'enfance que son oncle l'avait désigné comme successeur.

Comme d'autres avant lui, Philip a maintenant changé son nom pour adopter celui de Farquharson. Il a aussi succédé à Alwyne comme responsable des Highland Games du village de Ballater : cet événement a lieu en août [l'édition 2022 s'est tenue le 11, avec notamment une impitoyable course de côte], période où il y a aussi un rassemblement du clan. "L'une des traditions les plus émouvantes est la procession

au son des cornemuses jusqu'à Carn na Cuimhne, le cairn historique du clan, situé à la croisée des montagnes et du fleuve : nous y faisons une prière et rendons hommage aux proches récemment décédés."

Philip a une résidence sur le domaine et il y vient régulièrement, mais il précise qu'il n'aura jamais les moyens de vivre dans le manoir, qui remonte au xv^e siècle. Archiviste de formation, il a mis au jour des documents fascinants sur l'histoire d'Invercauld. "Les Farquharson étaient en réalité des éleveurs de moutons, et non de grands seigneurs bardés de titres, mais ils ont consolidé leur pouvoir. L'un d'eux a épousé Isobel Stewart, héritière d'Invercauld, ils ont construit les tourelles qui protègent les sommets des collines et acquis une féroce réputation."

S'il est fasciné par le passé, Philip apporte néanmoins une perspective moderne à son rôle de chef. "L'image stéréotypée du seigneur, cette silhouette vêtue d'un kilt en tweed et de plumes d'aigle, est dépassée; je veux montrer que cette fonction reste pertinente aujourd'hui", explique-t-il. Il estime avoir un double rôle : celui d'ambassadeur qui entre-

"L'essentiel, c'est de veiller à ne pas être le maillon faible."

Hugh MacLeod, CHEF DU CLAN DEPUIS 2007 ET EX-CINÉASTE

tient un réseau au niveau local et à l'étranger – il y a des représentants du clan Farquharson aux États-Unis, au Canada, en Argentine, en Australie et en Nouvelle-Zélande; et celui de propriétaire terrien, qui gère Invercauld comme une entreprise, avec l'aide de son conseil d'administration.

Hugh MacLeod, ancien cinéaste, est lui aussi un chef de clan entre tradition et modernité. Il a endossé son rôle de 30^e chef du clan MacLeod en 2007, à 33 ans. Il partage son temps entre Londres et

le château de Dunvegan, sur Skye – siège du clan depuis huit cents ans. Cet édifice gris à mâchicoulis s'élève au-dessus de la mer sur un socle de basalte : on y accède par un pont en pierre et on y entre par deux tourelles octogonales.

La tenue décontractée de Hugh, un jean et une chemise de bûcheron, dénote un peu avec la pièce auguste où nous sirotons du Earl Grey sous le regard des ancêtres vêtus de tartan. Son affinité pour l'endroit n'est toutefois plus à prouver, au vu du travail qu'il accomplit pour lui donner un nouveau souffle. "L'essentiel, c'est de veiller à ne pas être le maillon faible", résume-t-il avant de citer la devise du clan, "Hold fast" [tenir bon].

La North Room du château, autrefois utilisée comme caserne, contient aujourd'hui un éventail d'objets historiques inestimables en lien avec le clan, notamment une corne à boire cerclée d'argent, dans laquelle chaque chef doit descendre cul sec une pinte de vin rouge pour démontrer sa virilité. Le père de Hugh est le dernier à avoir respecté la tradition, en 1956; jusqu'à présent, Hugh y a résisté.

Hugh se dit "gérant du domaine" et explique que sa priorité, lorsqu'il a pris ses fonctions, a été de "changer l'image de Dunvegan". "J'avais l'impression d'être le capitaine d'un pétrolier rouillé et sans gouvernement, sur le point de s'échouer, et je devais changer de cap." Il s'est employé à faire de Dunvegan un site touristique patrimonial et le château a en effet accueilli 180 000 visiteurs en 2019.

La relation de Hugh avec son clan repose sur les réseaux sociaux : "C'est un autre mode de communication. Je ne vois pas la nécessité d'aller en avion à l'autre bout du monde [ce que faisaient ses prédécesseurs]." Il ne porte pas non plus son kilt et ses plumes d'aigle à moins d'y être obligé.

Pour certains, ces amitiés nouées avec leurs semblables ont été cruciales pour sauvegarder, restaurer et développer le

Les MacDonald ont lancé le concept de rachat collectif pour surmonter les droits de succession.

siège du clan. À 23 ans, quand lord MacDonald est devenu le 34^e chef héréditaire à la suite du décès soudain de son père, en 1970, les droits de succession ont failli le forcer à vendre la dernière parcelle des terres ancestrales de la Seigneurie des îles. Plusieurs membres haut placés du clan ont lancé une collecte de fonds et lord MacDonald et son épouse ont défendu cette campagne de financement en faisant le premier de nombreux voyages aux États-Unis. En trois mois, ils avaient récolté assez d'argent pour avoir un apport et un organisme, le Clan Donald Lands Trust, a pu acheter 8900 hectares sur la péninsule de Sléite, sur l'île de Skye : ils ont ainsi inauguré le concept de rachat collectif. Les efforts sont concentrés sur le château d'Armada et ses jardins, où un musée, des archives et un salon de thé ont depuis été créés grâce au soutien des membres du clan.

Nombre de chefs témoignent de l'épanouissement tiré des liens qui unissent un clan moderne. George MacMillan, ancien professeur de lettres classiques, a hérité du rôle de chef pour le clan MacMillan en 1986. Il se souvient que des inconnus frappaient à sa porte pour demander à rencontrer le chef. "Ils ne s'appellent même pas systématiquement MacMillan. Un Américain m'a dit : 'Mon ancêtre MacMillan est mort en 1745. Un ou deux s'attendaient à être logés et nourris gratuitement, mais je pense qu'ils cherchent simplement à discuter avec quelqu'un du cru.'"

Les Kincaid sont également une lignée ancienne qui s'identifie comme clan, originaire des environs de Glasgow. Leur chef actuelle, Arabella Kincaid of Kincaid, est née Lennox (la famille avec laquelle les

Kincaid sont étroitement liés depuis des siècles), et elle a ensuite pris le nom d'épouse Inglis-Jones, mais elle a changé à nouveau lorsqu'elle a déclaré son appartenance au clan en 2001. "Comme j'avais grandi en Angleterre, je craignais qu'on me voie comme un imposteur, admet-elle. Mais la Clan Kincaid Association est une merveilleuse équipe et mon expérience y a été très touchante."

Elle ajoute : "En 2019, j'ai été invitée à ouvrir les Grandfather Mountain Highland Games, une manifestation qui dure trois jours [aux États-Unis], et ça a été une révélation. Il y avait 30 000 visiteurs. Au sein de ma famille, on ne doute aucunement que le clan au sens large relève de la famille étendue – et les familles sont tellement plus fortes quand elles sont unies."

"Ce lien du sang, autrefois mesuré en sang versé, s'exprime aujourd'hui tout aussi passionnément, par la fierté conférée au patronyme, estime Donald MacLaren, chef du clan MacLaren et président du Conseil permanent des chefs écossais. Un lien de parenté, qui n'a pu être réprimé jadis, perdure aujourd'hui. Il restera irrésistible à l'avenir."

—Mary Miers
Publié le 20 mars

SOURCE



THE SUNDAY TELEGRAPH

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 669 750 ex.
telegraph.co.uk

Créé en 1961, le titre est la version dominicale du grand quotidien conservateur *The Daily Telegraph*. Il propose plusieurs suppléments consacrés à la culture, aux voyages, à la vie des entreprises, à l'emploi, au sport et à la maison. Le titre partage le même site que *The Daily Telegraph*. Leurs archives respectives remontent à avril 1996.

LES MOTS DES AUTRES

L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.

À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

✓ Minables!

Dessin de Ramsés, Cuba.

PAYS-BAS

L'élite néerlandaise caricature l'Ancien Régime

C'est l'élite, déconnectée du reste de la société, qui se soulève contre le peuple, et non l'inverse, s'indigne cet éditorialiste et ex-député écologiste.

—Elsevier Weekblad
Amsterdam

Au beau milieu d'une crise climatique existentielle, Barbara Baarsma, une banquière progressiste, membre du D66 [D pour "Démocrates", parti fondé en 1966], un des partis de la coalition du centre et de la droite au pouvoir, propose de fixer un budget gaz carbonique (CO₂) par personne. Un budget que chacun pourrait mettre en vente sur une Bourse qui, par le plus grand des hasards, serait gérée

par une banque. On privatiserait ainsi allègrement la responsabilité de la crise climatique, tout en s'en déchargeant sur les citoyens. Difficile de faire un plus grand cadeau à l'industrie fossile.

Cerise sur le gâteau : des gens comme cette banquière du D66 pourraient tranquillement poursuivre leur vie de château. Il leur suffirait d'acheter des crédits CO₂ supplémentaires à un livreur de colis qui, même s'il travaille dur,

Alors que l'inflation menace, la ministre ne dit rien de la façon dont elle compte aider son peuple.

n'arrive plus à payer son loyer, de la même façon que, vers 1780, l'aristocratie française de l'Ancien Régime fit augmenter l'impôt des paysans pauvres pour continuer de mener son existence fastueuse.

Au moment d'une immense crise inflationniste, dans un pays où les pauvres supportent la majeure partie du poids de celle-ci, la ministre des Finances, la progressiste et membre du D66 Sigrid Kaag, ne dit rien de la façon dont

elle compte aider son peuple. En revanche, elle envoie un tweet pour faire savoir au monde entier qu'elle espère que Beyrouth, au Liban, se relèvera. Un message accompagné d'une photo d'elle-même, revêtue d'un tee-shirt, d'un de ces vilains pantalons que l'on met pour

traîner chez soi, et de baskets. Tout cela fait de belles jambes aux habitants de Beyrouth et aux Néerlandais qui ne joignent plus les deux bouts.

Dans son chef-d'œuvre *L'Ancien Régime et la Révolution*, Alexis de Tocqueville résume ainsi la façon de considérer le peuple : "Il faut reconnaître qu'il restait, jusque dans cette bienveillance, un grand fond de mépris pour ces misérables dont on voulait si sincèrement soulager les maux, et que ceci rappelle un peu le sentiment de M^{me} Duchâtelet, qui ne faisait pas difficulté, nous dit le secrétaire de Voltaire, de se déshabiller devant ses gens, ne tenant pas pour bien prouvé que des valets fussent des hommes."

À l'approche de la Révolution, l'élite intellectuelle progressiste française bouillonnante s'est intéressée aux besoins du peuple. Aux Pays-Bas, en revanche, l'élite progressiste se fourvoie en traitant ses membres d'imbéciles de droite qui vivent au-dessus de leurs moyens. Les Pays-Bas sont le seul pays du monde où la noblesse se révolte contre le peuple. C'est d'ailleurs une baronne qui envoya la célèbre tarte aux excréments, à la pisse et à l'acide sulfurique, à la figure de Pim Fortuyn [dirigeant d'un mouvement populiste, assassiné quelques semaines plus tard par un activiste d'extrême

gauche, peu de temps avant les législatives de 2002].

Les talk-shows de la télévision néerlandaise sont devenus des salons de thé lénifiants pour baby-boomers fortunés. L'Ukraine est en feu. La Chine et les États-Unis ferraillent. Le peuple néerlandais se révolte à coups de bandanas rouges et de drapeaux néerlandais à l'envers [lire ci-contre], mais il est des choses dont il est bien plus urgent de parler à la télévision. Une statue de bois par exemple [une figure de proue du XVII^e siècle a été mise au jour début août au large de l'île de Texel]. Et même

lorsqu'ils parlent de ce qui se passe aux Pays-Bas, les babillards assis autour de la table préfèrent pérorer des détails techniques de ces drapeaux à l'envers. Suffit-il de les retourner? Ou pas? Des gestionnaires déguisés en intellectuels.

Aux Pays-Bas comme sur le reste de la planète, le monde change, mais notre élite poursuit tranquillement son existence. Rien ne compte vraiment, et il faut avant tout rester agréable. Autrement, on est un beauf.

Dans une tribune publiée en septembre 2021, je brossais le tableau du système pourri en place aux Pays-Bas. En résumé : à

ce moment-là, environ 20 % des Néerlandais d'en bas avaient perdu espoir. Environ 40 % des classes moyennes étaient sur le point de désespérer. Voyant que le monde politique ne faisait rien, j'écrivais, inquiet : "Prenez garde. Une tempête sans précédent se prépare."

Mais mon inquiétude fait peu à peu place à l'espoir. Une élite si éloignée de la réalité, caricature de l'aristocratie française de l'Ancien Régime, sans lien d'aucune sorte avec la société, qui continue de servir les mêmes vieilles rengaines au peuple en le regardant de haut, mérite peut-être bien cette tempête.

—Zihni Özdil
Publié le 6 août

Losers!



Contexte

Agriculteurs en colère

●●● Depuis plusieurs mois, les Pays-Bas sont confrontés à un important mouvement de contestation paysanne. Les agriculteurs rejettent le projet du gouvernement de réduire drastiquement le cheptel afin de diminuer les composés azotés, notamment l'ammoniac, dû aux déjections des bovins et des porcs et à l'utilisation d'engrais azotés. Des manifestations d'ampleur avaient déjà eu lieu en 2019. Estompées par la pandémie, elles ont repris début juin 2022 après la publication d'une carte du pays indiquant les réductions envisagées région par région. En signe de protestation, les agriculteurs et leurs sympathisants hissent des drapeaux néerlandais à l'envers. Dans certaines localités, les autorités les retirent mais les actions continuent, écrit le journal **Trouw**. Les fermiers portent des bandanas rouges à motifs (utilisés comme mouchoirs ou protection contre le soleil par les paysans à partir du XIX^e siècle), récemment devenus "le symbole du mouvement", explique la télévision régionale **Omroep Gelderland**.

SOURCE



ELSEVIER WEEKBLAD

Amsterdam, Pays-Bas
Hebdomadaire, 68 000 ex.
elsevierweekblad.nl

Fondé en 1891 sous la forme d'un mensuel illustré, le titre est devenu un hebdomadaire en 1945. Numéro un des magazines généralistes néerlandais, de tendance droite conservatrice, il se veut le porte-parole de la "colonne vertébrale travailleuse" des Pays-Bas.

NOUVELLE FORMULE

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

N° 86
SEPTEMBRE
2022

**NOUVELLE
FORMULE**



L'EMPIRE RUSSE

D'IVAN LE TERRIBLE À POUTINE

**LA CORSE
ET LA FRANCE**
&
Cinq siècles
de relations
passionnelles

**UN VOYAGE
À TRAVERS LES GRANDES CIVILISATIONS
À L'ORIGINE DE NOTRE MONDE**

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



asie

Cambodge.

Sihanoukville, la ville casino, veut se réinventer

La politique "zéro Covid" de la Chine, principal investisseur et créancier du pays, a mis un coup d'arrêt au développement de cette ville côtière. Les autorités en ont profité pour moraliser le secteur des casinos et lutter contre la criminalité. Aujourd'hui, Sihanoukville veut croire à sa renaissance.



IKON IMAGES

—The Straits Times
(extraits) *Singapour*

Dans une ruelle de Sihanoukville se dresse le squelette d'un bâtiment à un étage qui devait en compter huit au départ. Des barres d'acier rouillées dépassent des colonnes en béton. Des lianes avalent la clôture.

Il s'agit d'un vestige des jours plus enivrants d'avant la pandémie de Covid-19, lorsqu'un flot d'investissements chinois dans les casinos et les hôtels avait entraîné un boom de la construction dans

la ville côtière cambodgienne.

Comme de nombreux propriétaires fonciers de la région, M^{me} Heng Vouchleap et sa famille pensaient que les Chinois allaient s'arracher leur bien avant même qu'il ne soit prêt à être occupé. Ils n'avaient même pas prévu de construire des murs extérieurs, car ils comptaient sur leurs futurs locataires pour le faire.

Mais leur projet lucratif s'est effondré avec l'interdiction des opérations de jeux en ligne en 2019 par le Cambodge. Selon le Premier ministre, Hun Sen, les jeux d'argent en ligne étaient

utilisés par des malfrats étrangers pour extorquer de l'argent.

Les jeux d'argent sont illégaux en Chine, mais aux dires des spécialistes, nombre de Chinois contournaient la loi en pariant en ligne dans des casinos cambodgiens.

Bien que les casinos physiques (au nombre de 62 en 2019) soient toujours autorisés, des dizaines de milliers de Chinois ont depuis levé le camp de l'un des terrains d'action les plus visibles de l'influence chinoise. Ils ont été encore plus nombreux à partir avec l'arrivée de la pandémie.

Aujourd'hui, grâce à la réouverture des frontières régionales, les casinos de la ville ont repris vie, et les travailleurs migrants reviennent en masse.

Même si, l'année dernière, la Chine est restée la première source d'investissements directs étrangers au Cambodge, de nombreux chantiers de construction sont toujours à l'arrêt à Sihanoukville.

Ce qui attire le plus l'œil depuis le balcon d'un hôtel cinq étoiles du centre-ville, c'est la carcasse d'un gratte-ciel, dont les filets de sécurité déchirés flottent au gré de la brise marine.

Long Dimanche, le gouverneur adjoint de la province élargie de Sihanoukville (Preah Sihanouk), nous explique qu'il y a environ 800 projets à l'arrêt comme celui de la famille Vouchleap.

Alors que le départ des Chinois a fait éclater la bulle immobilière et que la politique "zéro Covid" de Pékin force les Chinois pleins aux as à rester chez eux, les propriétaires cambodgiens

Plus grand parc industriel du pays, cette zone économique est une nouvelle route de la soie chinoise.

de Sihanoukville ne sont pas disposés à vendre leurs biens ni à achever leurs bâtiments pour l'instant. "Nous allons laisser les choses en l'état", indique M^{me} Vouchleap, qui, à 28 ans, tient un commerce.

C'est une situation floue, très énervante, qui prévaut tandis que le Cambodge, qui a rouvert ses frontières en novembre dernier, tente de trouver la voie du rétablissement du pays.

La pandémie ayant fourni l'occasion à Sihanoukville de s'attacher à des problèmes liés à son développement effréné (comme les embouteillages et la gestion des déchets), le Cambodge met désormais en place un plan à long terme plus durable.

L'année dernière, le pays a donné à la province de Sihanoukville (un territoire s'étendant sur une superficie plus de trois fois supérieure à celle de Singapour) le titre de "zone économique spéciale polyvalente". Le

gouvernement a missionné l'Institut d'urbanisme et de design de Shenzhen pour qu'il rédige un projet directeur en vue de créer une province vivable et durable, dotée d'industries à plus forte valeur ajoutée, qui stimuleront la croissance économique du pays.

Selon les responsables, une des grandes priorités est de diversifier les sources d'investissement. De 2016 à mars 2018, 1,1 milliard de dollars [1,08 milliard d'euros] sur les 1,3 milliard de dollars investis à Sihanoukville provenaient de Chine. Ce pays reste le plus grand donateur, créancier et investisseur au Cambodge, où il a apporté 48,2 % des investissements étrangers l'an dernier.

"Je ne nie pas que le succès de Sihanoukville dépende des investisseurs chinois, nous a confié Phan Phalla, secrétaire d'État au ministère de l'Économie et des Finances. Mais des investisseurs japonais et coréens s'intéressent aussi à la province actuellement, son sort n'est donc pas totalement tributaire de la Chine. Nous voulons encourager les investisseurs d'autres pays à venir; c'est d'ailleurs pour cela que nous avons fait ce projet directeur."

L'objectif est de créer "une ville ou une province de rang mondial qui soit une autre grande porte d'entrée au Cambodge", dit-il.

Il va de soi que l'économie de Sihanoukville ne repose pas uniquement sur les casinos. La zone économique spéciale de Sihanoukville, une initiative sino-cambodgienne créée il y a quatorze ans et considérée par Pékin comme un élément phare de son projet de nouvelles routes de la soie, est aussi le plus grand parc industriel du pays.

Chantier géant. Le port autonome de Sihanoukville, le seul port en eau profonde du Cambodge, est en passe d'atteindre sa pleine capacité, avec un trafic de conteneurs qui n'a cessé de croître tout au long de la pandémie. Avec l'aide du Japon, il construit actuellement un nouveau terminal de 14,50 mètres de profondeur pour accueillir des navires plus gros.

L'accès routier à Sihanoukville devrait également s'améliorer à

↳ Dessin de Harry Haysom, Royaume-Uni.



REPORTAGE

partir du mois prochain [juillet 2022], après l'ouverture de la première voie rapide du Cambodge. Le projet de 190 kilomètres, d'un coût de 2 milliards de dollars, qui reliera la ville à la capitale, Phnom Penh, est financé par la société d'État chinoise China Road and Bridge Corporation, qui, en contrepartie, percevra des péages pendant cinquante ans.

Toutefois, pour devenir une métropole de rang mondial, Sihanoukville devra d'abord se débarrasser de sa mauvaise réputation de "Far West", une tâche d'autant plus difficile qu'on a récemment appris l'existence d'équipes de trafiquants qui réduisent les travailleurs sur place en esclavage.

Les investissements chinois ont transformé ce paisible lieu de séjour en bord de mer en un chantier géant, qui absorbe de nombreux travailleurs migrants locaux venus d'autres provinces, ainsi que de Phnom Penh. La population de la province de Sihanoukville a bondi de 40 % entre 2008 et 2019, pour atteindre 310 072 habitants.

Arnaques et torture. Plus inquiétante que les embouteillages et les ordures dans les rues est la criminalité liée aux gangs (souvent des attaques de Chinois contre d'autres Chinois), qui s'est étendue avec la prolifération des casinos. Elle a incité le ministre de l'Intérieur, Sar Kheng, à former une unité spéciale en 2018 pour renforcer la sécurité dans la ville.

Les casinos sont entrés dans le collimateur des autorités en 2019, lorsque le Groupe d'action financière [Gafi], un organisme intergouvernemental de surveillance, a placé le Cambodge sur sa liste grise des juridictions sous surveillance en matière de blanchiment d'argent, liste où il figure encore aujourd'hui.

Dernier fléau en date : celui des centres d'escroquerie en ligne, qui



prennent dans leurs mailles des ressortissants étrangers. Des centaines de Chinois, de Thaïlandais et d'Indonésiens sauvés de ces centres racontent avoir dû travailler au Cambodge après avoir été dupés, détenus contre leur gré, et même torturés quand ils n'atteignaient pas leurs quotas d'escroquerie en ligne.

Si d'autres entreprises organisatrices d'arnaques ont été découvertes dans de nombreuses régions du Cambodge, la police thaïlandaise affirme que c'est à Sihanoukville qu'elle a secouru la plupart des travailleurs thaïlandais depuis novembre dernier, en collaboration avec la police cambodgienne.

La situation est complexe, selon le chef adjoint de la police nationale thaïlandaise, Roy Inkapairoj : parmi les Thaïlandais qui prétendent avoir été réduits en esclavage, certains ont été attirés par ces offres d'emploi au Cambodge alors que les frontières étaient fermées pendant la pandémie, et cherchent maintenant juste un moyen de rentrer chez eux.

"Au début, ce sont sans doute les grasses rémunérations offertes qui ont décidé ces personnes à y aller", explique le responsable.

Depuis novembre dernier, la police thaïlandaise a ainsi aidé 876 ressortissants à rentrer dans leur pays. Parmi eux, seuls 262 se sont avérés être des victimes d'une traite d'êtres humains. Les autres ont été inculpés par la police thaïlandaise

pour franchissement illégal de la frontière.

Quand nous l'avons interrogé sur ce problème de travailleurs réduits en esclavage, Long Dimanche nous a expliqué que certains, sous contrat mais ayant envie de changer d'employeur, ont prétendu avoir subi des abus juste pour pouvoir quitter leur emploi. Mais "lorsque nous recevons une plainte, nous enquêtons et nous sévissions", précise-t-il.

Des journalistes d'investigation cambodgiens ont révélé l'existence d'un de ces sites : le China Project, un complexe étroitement gardé de magasins et d'appartements à Sihanoukville. C'est là que la police cambodgienne a sauvé 41 travailleurs indonésiens l'année dernière, selon un reportage du *Khmer Times*.

Par ailleurs, le ministère chinois de la Sécurité publique collabore avec la police cambodgienne pour effectuer des descentes de police. Ces arnaques en ligne perpétrées par des Chinois mettent en effet dans l'embarras Pékin et l'ont incité à renforcer la surveillance de ses ressortissants au Cambodge.

M. Lin, qui vit à Sihanoukville depuis 2020, indique avoir été contacté sur WeChat à trois reprises depuis l'an dernier par des responsables de la sécurité publique chinoise pour le pousser à rentrer en Chine.

"Tant que la Chine n'assouplira pas sa politique 'zéro Covid', le Cambodge ne se développera pas."

M. Lin, HOMME D'AFFAIRES CHINOIS

"Ils m'ont dit qu'il fallait que nous rentrions cette année pour vérifier qu'il n'y avait pas de problèmes", nous a expliqué cet homme d'affaires de 53 ans, qui a refusé de donner son nom complet.

Ce natif de la province de Fujian fournissait des matériaux

de construction à des chantiers chinois à Sihanoukville lorsque la pandémie a frappé. Il est resté sur place pour tenter de récupérer les quelque 400 000 dollars [390 000 euros] de factures dues à son entreprise, tout en essayant de se maintenir à flot grâce à la gestion d'une épicerie qui vend des produits alimentaires chinois.

Mais les activités sont très réduites, dit-il, en montrant du doigt un mégachantier à l'arrêt, le Westport Bund Investment Centre, situé juste en face de son magasin.

Forum pour investisseurs.

Les ouvriers chinois qui auraient dû être ses clients sont partis. "Tant que la Chine n'assouplira pas sa politique ['zéro Covid'], le Cambodge ne pourra pas se développer, estime-t-il. Que ce soit en matière d'investissement ou de tourisme, il est impossible de réussir, même avec de très belles routes et un bel environnement, dès lors que les Chinois ne sont pas là."

Le directeur d'hôtel cambodgien Ny Roseth n'est pas de cet avis. Son établissement, le SS Hotel and Residence, qui compte 41 chambres, a ouvert en pleine pandémie en janvier [2021], mais il a réussi malgré tout à dégager des bénéfices dès son troisième mois d'activité, en ciblant les voyageurs d'affaires et les vacanciers cambodgiens. "Nous nous sommes concentrés sur le marché local, et ça marche bien", dit-il.

M^{me} Vouchleap, quant à elle, a appris quelques rudiments d'indonésien pour converser avec les Indonésiens, de plus en plus nombreux à fréquenter sa boutique. Elle apprécie l'amélioration de l'environnement à Sihanoukville : "Avant, il y avait beaucoup d'ordures un peu partout et je ne me sentais pas en sécurité dans les rues mais maintenant, c'est mieux."

L'année dernière, le Cambodge a fixé des conditions à remplir en matière de capital pour les casinos, et a même obligé ceux existants à les respecter

progressivement pour pouvoir renouveler leur licence. Cette décision devrait placer la barre plus haut pour ceux qui veulent investir à Sihanoukville, alors que les pouvoirs publics de la province tentent de convaincre les propriétaires fonciers de faire quelque chose de leurs biens immobiliers mis en sommeil.

Selon Long Dimanche, les autorités prévoient d'organiser un forum pour les écouter, partager des informations sur le marché immobilier actuel et, si possible, préparer le terrain pour de nouveaux investissements à Sihanoukville.

Mais certains propriétaires continuent de tenir bon dans l'espoir du retour de l'ancienne vague d'investisseurs chinois, prêts à payer des loyers astronomiques.

"Je pense qu'ils y croient encore, et attendent juste de voir comment les choses vont évoluer", explique Long Dimanche, avec le risque, selon lui, que leurs biens immobiliers deviennent moins attrayants par rapport à certains projets à venir, comme ceux d'une ville nouvelle et d'un nouveau quartier financier. "Même si de nouveaux investisseurs chinois arrivaient, ils n'utiliseraient sans doute pas les bâtiments existants. Ils iraient s'installer dans la ville nouvelle."

—Tan Hui Yee
Publié le 25 juin

SOURCE



THE STRAITS TIMES
Singapour, Singapour
Quotidien, 380 000 ex.
straitstimes.com/global
Fondé en 1845, il est le quotidien le plus lu de la cité-État. Journal anglophone de référence en Asie du Sud-Est, le *Straits Times* adopte des positions proches du gouvernement singapourien mais offre de bonnes analyses sur tous les pays voisins.

SIX PIEDS SUR TERRE D'autres voix pour un monde durable

UN NOUVEAU PODCAST SIGNÉ AFD Courrier international À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

TAÏWAN

Pékin plus déterminé que jamais à annexer l'île

Un livre blanc chinois consacré à Taïwan, le premier en vingt-deux ans, envisage clairement l'usage de la force pour "réunir" les deux pays. Même si l'option pacifique reste privilégiée.



Le 10 août, le Bureau chinois des affaires taïwanaises a publié un livre blanc qui déclare que le Parti communiste chinois (PCC) a toujours considéré la réunification complète de la patrie comme "son inébranlable tâche historique", réaffirmant que "Taïwan fait partie de la Chine, c'est un fait".

Le livre blanc impute l'actuelle tension entre les deux rives du détroit de Formose aux autorités taïwanaises, en particulier au Parti démocrate progressiste (PDP) dont la quête d'"indépendance" de l'île aurait "mis en péril la paix et la stabilité" dans le détroit. Le texte qualifie le PDP d'"obstacle qui doit être éliminé" dans le processus de réunification pacifique.

Le document précise que la réunification pacifique sous le régime d'"un pays, deux systèmes" (la même doctrine que celle appliquée à Hong Kong) est la meilleure façon de parvenir à la réunification. Il avertit tout de même que Pékin "ne laissera jamais place à une quelconque forme d'activités sécessionnistes en vue d'une 'indépendance de Taïwan'".

Une nouvelle fois, le pouvoir chinois affirme ne pas renoncer à l'usage de la force pour récupérer Taïwan et explique que "les moyens non pacifiques seront le dernier recours". Ces derniers ne viseraient pas les "compatriotes taïwanais" mais l'ingérence de forces extérieures et un très petit nombre de séparatistes taïwanais.

Face à l'ingérence de forces extérieures, des "moyens non pacifiques seront le dernier recours".

Dans le passé, Pékin avait publié à deux reprises un livre blanc sur Taïwan : "La question de Taïwan et la réunification chinoise" en 1993 et "Le principe d'une seule Chine et la question de Taïwan" en 2000.

D'après le journal pékinois **Huanqiu Shibao**, ce nouveau livre blanc "est le plus ferme jamais écrit" contre l'indépendance de Taïwan. Le journal nationaliste compare le nombre

de fois où le terme "indépendance de Taïwan" est mentionné : cinq occurrences pour les deux premiers livres blancs, 36 cette fois-ci, en concluant que "le ton est également plus sévère".

Sur le site de l'ambassade de Chine en France, l'ambassadeur Lu Shaye a pris la plume le 10 août pour lancer un avertissement aux pays européens sur la question de Taïwan. Il rappelle que "le principe d'une seule Chine" est le fondement politique des relations sino-européennes et "une ligne rouge à ne pas franchir".

L'ambassadeur chinois conseille à "la partie européenne" de "ne pas sous-estimer" la ferme volonté et la forte capacité du gouvernement et du peuple chinois à défendre la souveraineté nationale et l'intégrité territoriale, en demandant à l'Europe de ne pas suivre aveuglément les États-Unis qui "jouent avec le feu" sur cette question.

Si de nombreux médias occidentaux retiennent surtout la menace de l'usage de la force pour récupérer Taïwan, le journal singapourien **Lianhe Zaobao** voit le livre blanc d'un bon œil : il "indique clairement que la réunification pacifique reste la première option" et "apaise les craintes que Pékin accélère ses efforts pour l'unification par la force".

Dans l'article de **Lianhe Zaobao**, Wang Kung-yi, responsable de l'Association d'études stratégiques internationales de Taïwan, considère que ce livre blanc est "un message pour continuer à courtiser Taïwan, et non un avertissement sur la réunification par la force".

Selon lui, bien que la situation dans le détroit de Taïwan soit tendue depuis la visite de la présidente de la Chambre des représentants américaine Nancy Pelosi, le 2 août, le Parti communiste chinois ne modifiera pas sa politique extérieure de manière significative, en raison de son 20^e Congrès national, qui se tiendra cet automne à Pékin. Ce Congrès abordera la délicate question du troisième mandat du président chinois Xi Jinping.

— **Courrier international**

Le président de la République populaire de Chine, Xi Jinping. Dessin d'Arcadio paru dans **La Prensa Libre**, Costa Rica.

CHINE

Un stylo magique pour surveiller les enfants

Plusieurs établissements scolaires chinois distribuent un stylo intelligent pour "améliorer l'efficacité" des élèves.

Aucun enfant n'aime être surveillé quand il étudie, rappelle **Chengdu Shangbao**, journal du Sichuan (province du sud-ouest de la Chine). Pourtant, plusieurs établissements du primaire et du secondaire à Hainan, Shanghai, Nankin ou encore dans la province du Yunnan ont bien mis en place des mesures de ce genre.

Le 30 juillet, **Hongxing Xinwen**, le média en ligne du journal **Chengdu Shangbao**, a relayé le témoignage d'une collégienne du Hainan, qui raconte qu'un enseignant a distribué à sa classe un "stylo intelligent". Grâce à ce stylo équipé d'une caméra, la prise de notes des élèves est transmise en temps réel au professeur, afin qu'il sache quand et combien de temps ses étudiants travaillent, ainsi que ce qu'ils ont écrit. La collégienne a affirmé se sentir "surveillée", et avoir "perdu la gaieté de ses vacances d'été". **Hongxing Xinwen** précise que ce stylo, fonctionnant à l'aide d'une intelligence artificielle (IA), est distribué gratuitement par l'école. "Les élèves doivent l'utiliser pour faire leurs devoirs pendant les vacances d'été, et les rendre à l'école à la fin des vacances."

À Nankin, les élèves de deuxième année du collège du campus Hongshan ont aussi été équipés. **Xiandai Kuaibao**, journal de Nankin, assure que ce stylo intelligent présente de nombreux avantages pour les enseignants comme pour les élèves : "Où qu'ils

soient, dès que les élèves posent leur stylo sur une feuille de papier, le contenu est transmis par Bluetooth en temps réel à l'ordinateur de l'enseignant."

Pour couper court à toute polémique, le journal donne la parole à Deng Zhongcai, directeur du centre de technologie et d'équipement de l'éducation de Nankin. Celui-ci rappelle que selon le ministère de l'Éducation chinois, "les enseignants doivent corriger entièrement tous les devoirs assignés aux élèves" et, "lorsque les conditions le permettent, encourager l'utilisation scientifique d'outils informatiques pour l'analyse et le diagnostic des devoirs".

Mais toute la presse n'est pas aussi enthousiaste. "Ne laissez pas les stylos à IA devenir un outil de surveillance des élèves", alerte ainsi l'édition du journal pékinois **Xin Jingbao**, qui craint que, si cet outil se généralise, il agisse comme "une paire de menottes intelligentes" pour les élèves du primaire et du secondaire.

Même le quotidien officiel **Guangming Ribao** s'interroge : "Cette surveillance n'est-elle pas allée trop loin ?" Selon le journal, si l'enseignant peut superviser la durée et le contenu des devoirs d'un élève à chaque fois qu'il travaille, cela revient à une sorte de "surveillance" déguisée. Le quotidien pose également la question de la charge de travail pour les enseignants : avec le stylo, ceux-ci pour-

ront vérifier les devoirs des élèves tous les jours, même pendant les vacances. "La frontière entre le temps en classe et le temps hors classe, entre le temps scolaire et les vacances pourrait facilement se brouiller", s'inquiète le journal, qui indique que les nouvelles technologies sont toujours une "arme à double tranchant".

Et l'organe du Parti communiste chinois d'appeler à la vigilance : si les produits fonctionnant à l'aide d'intelligence artificielle partent d'une bonne intention, la collecte excessive d'informations sur les utilisateurs n'est pas sans risque.

— **Courrier international**

↑ Dessin d'Ajebel paru dans **El Mundo**, Madrid.



PORTO CRUZ

Schweppes®



RCS CRETEL 572 056 331

CE COCKTAIL SE PRÉPARE AVEC 50% DE PORTO CRUZ BLANC, 50% DE SCHWEPPESS INDIAN TONIC, DES GLAÇONS, UN QUARTIER DE CITRON ET UNE BRANCHE DE ROMARIN.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



france

À Montbéliard, le lion rugit encore

Série d'été. L'histoire de Montbéliard et de ses environs est étroitement liée à celle de Peugeot. Mais la région, qui a subi la désindustrialisation, doit aujourd'hui se réinventer.

—Frankfurter Allgemeine Zeitung *Francfort*

Trente-sept ans, c'est le temps que Denis Pechin a passé chez Peugeot. Et malgré la retraite, cet ancien cadre ingénieur est resté fidèle au constructeur automobile. M. Pechin honore désormais la marque au lion dans son club de passionnés de voitures anciennes, les Vieux Volants, dont il est vice-président. Sa plus grande fierté : une Peugeot 204 Cabriolet rouge vif de 1967. Et pas question de la laisser à l'abri dans le garage.

Le retraité volubile conduit les vacanciers à travers le Pays de Montbéliard pour le compte de l'office de tourisme. Il les emmène jusqu'au sommet du mont Bart, au sud-ouest de la ville, puis leur fait découvrir par étapes le centre historique de Montbéliard, qui rappelle à la fois la Souabe [région du sud-ouest de l'Allemagne] et la Suisse. La visite se termine par un sprint jusqu'à la commune limitrophe de Sochaux, où se trouvent l'usine et le musée de L'Aventure Peugeot.

À Sochaux, dont les frontières se confondent presque avec celle de sa voisine, le site du constructeur automobile s'étend sur une aire bien plus vaste que la vieille ville de Montbéliard. Les Vieux Volants y ont installé le siège de leur association. Au sein même de la mairie, Peugeot oblige.

La visite se poursuit par une autre étape incontournable, la pause pique-nique dans le port du canal du Rhône au Rhin. Les bouchons sautent et le crémant du Jura pétille dans les verres, accompagné d'un plateau de fromages d'appellation d'origine protégée (AOP) de Franche-Comté : du morbier, reconnaissable à la fiche couche de cendres qui le traverse, du comté corsé et du wurtemberg, un fromage à la pâte couleur ivoire et aux arômes fruités.

L'assortiment est disposé sur une nappe en verquélure, un tissu en chanvre à carreaux rouges et blancs typique du Pays de Montbéliard. Au loin, le château

des ducs de Wurtemberg se dresse fièrement sur un promontoire rocheux qui surplombe l'Allaine, un affluent du Doubs. Avec ses deux tours majestueuses, il semble aussi bien rénové que la quasi-totalité de la ville.

Tout irait donc pour le mieux si les 42 000 employés qui travaillaient pour Peugeot au milieu des années 1970 – aux heures de gloire de l'entreprise – étaient encore là pour faire tourner l'économie locale. À l'époque, Peugeot était partout, explique Denis Pechin. À Audincourt, dans la banlieue sud de Montbéliard, un quartier ouvrier a même été surnommé le "quartier des autos".

Western. L'artiste Fernand Léger a conçu les vitraux de l'église de ce quartier en 1949. Cet athée et communiste notoire réalise l'un de ses derniers chefs-d'œuvre, dont les couleurs éclatantes explosent comme un feu d'artifice dans cet édifice austère au style minimaliste. C'est le début des Trente

Glorieuses, et tout va pour le mieux à Montbéliard.

Tous les six mois, les employés de Peugeot peuvent acheter un véhicule neuf à moindre coût. Ces véhicules sont revendus illico à des chasseurs de bonnes affaires qui font le déplacement depuis les quatre coins de la France.

Mais lorsque Denis Pechin entre en apprentissage à "la Peuge", trente ans plus tard, le constructeur est en crise. La Peugeot 205, lancée en 1983, remet l'entreprise malade sur les rails. "La 205 a sauvé Montbéliard", assure même le retraité. Grisé par le succès de la petite voiture, Peugeot investit 8 milliards de francs dans la chaîne de montage la plus moderne d'Europe. Et licencie 20 000 personnes.

Pour conclure cette virée, notre guide nous fait découvrir Sochaux : les anciens foyers de travailleurs, une église dessinée par Marcel Lods, disciple du Corbusier, des immeubles des années 1960, bâtis dans un style qui se voulait futuriste.

Après une rapide escale au stade Auguste-Bonal, patrie du club de

foot de Sochaux-Montbéliard – l'un des premiers clubs français, fondé en 1928 par Peugeot, à avoir professionnalisé ses joueurs en les rémunérant –, nous atteignons notre objectif. Denis Pechin arrête son cabriolet rouge devant le musée de L'Aventure Peugeot.

Les salles du musée abritent 130 modèles rutilants – 470 véhicules supplémentaires sommeillent dans les réserves – qui retracent l'histoire de la marque au lion, depuis la toute première automobile, sortie des ateliers en 1889, jusqu'aux véhicules expérimentaux d'aujourd'hui. Quelques voitures, dont les capots culminent à hauteur de poitrine, côtoient un imposant landaulet aux allures de malle-poste, qui semble tout droit sorti d'un western hollywoodien.

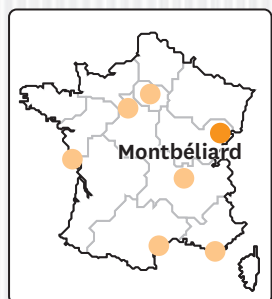
Ailleurs, des décapotables de presque 90 ans – dont les toits

Dans les années 1970, 42 000 employés travaillaient dans la région pour Peugeot, 7 000 aujourd'hui.



↓ Le musée de L'Aventure Peugeot, à Sochaux.
Photo Hervé Hughes/hemis.fr





●●● Tout l'été, *Courrier international* vous invite à suivre la presse étrangère dans les villes et les régions françaises. Un tour de France, de Marseille à Paris, en passant par l'Hérault, l'Auvergne, l'île de Ré, la Bretagne... Venez découvrir la France vue par les presses belge, américaine, allemande, italienne et britannique. **La semaine prochaine, la presse allemande arpente Paris et ses environs. Et fait connaissance avec une région en pleine mutation.**

métalliques viennent coulisser dans le coffre - rivalisent d'élégance avec les robes que dessinaient à la même époque les maisons Schiaparelli ou Balenciaga. Mais tous les véhicules exposés ne sont pas si monumentaux : les collections du musée accueillent également une toute petite voiture à une place et demie, très prisée des médecins de campagne français dans l'entre-deux-guerres.

Le premier véhicule électrique de la marque est à peine plus gros. Il s'agit de la Peugeot VLV, une "voiture légère de ville", commercialisée pour la première fois en 1941. Un peu plus loin, la 504 s'offre au regard des visiteurs. Ses phares ont été conçus pour rappeler les yeux en amande de Sophia Loren, nous dit-on.

Mais la marque au lion ne s'est jamais contentée de produire des voitures. L'entreprise a fait ses débuts dans la sidérurgie, notamment avec les lames de scie, avant de se lancer, au milieu du XIX^e siècle, sur le marché lucratif des montures métalliques pour crinolines. Peugeot explore

ensuite de nombreux autres secteurs, dont celui des cycles, avec les inoubliables vélos, rapides comme des flèches, qui ont bercé notre enfance.

Le musée abrite également les modèles spécialement conçus pour Roger Pingon et Bernard Thévenet, deux vainqueurs du Tour de France. Pendant longtemps, les ateliers de Sochaux ont aussi fabriqué des fers à repasser, des lames de rasoir, des aspirateurs et même des meubles. Aujourd'hui encore, Peugeot produit des moulins à poivre.

Même s'il se fait désormais bien plus discret, le lion rugit toujours à Montbéliard. Les voyageurs qui arrivent en train ne peuvent pas s'y tromper : sur le parvis de la gare, l'inscription "Peugeot Lion" saute aux yeux depuis la façade d'un bâtiment situé juste en face. Cet immeuble surmonté d'une imposante coupole a servi de salle d'exposition pour les véhicules Peugeot en 1909.

Aujourd'hui, le constructeur ne compte plus qu'environ 7000 salariés [dans la région], et après cent cinquante années durant

lesquelles Peugeot a gouverné les destins dans tout le Pays de Montbéliard, la ville cherche de nouveaux axes de développement. Les pouvoirs locaux misent notamment sur le tourisme, et l'histoire de Montbéliard pourrait jouer un rôle dans ce renouvellement.

Jusqu'en 1793, la ville s'appelait Mömpelgard. Ce nom, quasi imprononçable pour les Français, pourrait être celui d'une marionnette allemande. À la fin du XIV^e siècle, la région passe en effet sous domination souabe à la faveur d'une alliance maritale avec les comtes de Wurtemberg.

Ismeralda, oh la vache. C'est seulement quatre cents ans plus tard, pendant la Révolution française, que le territoire est repris aux ducs allemands et que la ville est rebaptisée Montbéliard. Mais hormis son nom, la région évoluera peu. En 1534, le Wurtemberg avait adhéré à la Réforme, transformant le Pays de Montbéliard en enclave protestante dans la France catholique. Aujourd'hui encore, les protestants y sont très présents.

Les liens avec l'Allemagne ont perduré. En 1950, Lucien Tharradin met sur pied un jumelage entre Montbéliard et la ville de Ludwigsbourg [dans le Bade-Wurtemberg]. Tharradin était maire de Montbéliard et ancien sous-directeur de l'école d'apprentissage Peugeot. Ce gaulliste convaincu avait été déporté à Buchenwald, ce qui ne l'empêchait pas de croire dur comme fer à la réconciliation franco-allemande.

Sous sa houlette, les équipes de foot de Ludwigsbourg et de Sochaux-Montbéliard s'affrontent en France, puis en Allemagne, en 1951 et 1952. C'est la première fois qu'une rencontre de ce type est organisée depuis la fin de la guerre. Le 6 mai 1952, le jumelage est entériné.

Le sentier Heinrich-Schickhardt est un autre héritage de l'ère souabe. Ce chemin agrémenté d'une douzaine de panneaux explicatifs suit les traces de l'architecte wurtembergeois du même nom, qui a complètement remodelé la ville au XVI^e siècle.

Dans la cour du château, l'hôtel du Bailli (aussi appelé "logis des Gentilshommes") et son imposant pignon Renaissance, bâti en 1595, rappellent l'hôtel de

ville d'Esslingen [dans le Bade-Wurtemberg], agrandi en 1586 par Heinrich Schickhardt. Il a aussi dessiné les plans du Collège universitaire (bâti entre 1598 et 1607 sur le modèle du Collegium Illustre de Tübingen), où étaient formés les pasteurs de Mömpelgard.

Pour l'aménagement du quartier de la Neuville, lancé en 1598, il a utilisé les croquis de la ville de Freudenstadt [également située dans le Bade-Wurtemberg]. Un seul des bâtiments conçus par Schickhardt déroge au style souabe : le temple Saint-Martin (1601-1607), première église luthérienne de France, qui s'inspire du Cinquecento [italien] et de l'ordre colossal toscan.

Les plus célèbres habitantes du Pays de Montbéliard, elles, ne viennent pas d'Allemagne mais de Suisse. [Au début du XVIII^e siècle], des éleveurs mennonites de l'Oberland bernois viennent s'installer dans le comté de Mömpelgard, sur invitation des notables locaux, pour fuir la persécution religieuse. Ils apportent des vaches simmental, qui, après plusieurs croisements avec les races locales, donnent naissance à la montbéliarde.

Les étables françaises abritent 750 000 montbéliardes, la race de vache reine des AOP fromagères.

La nouvelle race est officiellement reconnue par l'État lors de l'Exposition universelle de Paris de 1889, et son registre généalogique est créé dans la foulée. Cette année-là, une délégation d'éleveurs montbéliardais fait le déplacement jusqu'à Paris dans une Peugeot à vapeur, pour accompagner seize vaches triées sur le volet.

Il y a tout juste quarante ans, la montbéliarde a failli disparaître des prairies de la région, mise à mal par la concurrence de la holstein, qui exige moins d'attention. Les critères très exigeants de l'appellation AOP l'ont sauvée.

Pour obtenir le label, les fromages doivent en effet être fabriqués avec du lait issu de races spécifiques, déterminées par des règles précises. Or la montbéliarde est la race la plus présente dans les cahiers des charges des fromages AOP. Aujourd'hui, les étables et les

prairies françaises comptent près de 750 000 montbéliardes, la plupart en Franche-Comté, où la race constitue plus de 90 % des cheptels.

Le sud du Pays de Montbéliard est une terre agricole couverte de vergers, depuis lesquels on aperçoit à l'horizon les crêtes du Jura. Nous sommes désormais à Écurcey, où nous attend Nicolas Bucher, dans son Gaec du Soleil Levant. La montbéliarde est une bête tout-terrain, nous explique l'éleveur, et c'est aussi une race obstinée et méfiante.

Nicolas Bucher, dont l'arrière-grand-père a émigré de Suisse, a commencé sa carrière en tant que juge dans l'une des nombreuses foires agricoles du Doubs - c'est le département qui en organise le plus chaque année. Cet éleveur de 34 ans, qui appelle chacune de ses 80 bêtes par leur nom, connaît sur le bout des doigts les critères qui déterminent l'attribution d'un prix. La forme et la place des mamelles comptent pour 40 % de la note finale, le reste dépend de la carrure de la vache : les juges apprécient les poitrails larges, les dos bien dessinés et les flancs bien marqués.

Ismeralda coche toutes ces cases. La montbéliarde de Nicolas Bucher a remporté le concours Montbéliard Prestige [de Besançon], mais elle ne s'est pas arrêtée là : en 2018, elle a été sacrée plus belle vache de sa race lors du Salon de l'agriculture, la plus prestigieuse des foires agricoles françaises. "Elle a conquis Paris", jubile encore l'heureux propriétaire quatre ans plus tard. Et quand on a conquis Paris, on est prêt à conquérir le monde entier.

—Klaus Simon
Publié le 2 juin



SOURCE

FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG

Francfort, Allemagne
Quotidien, 380 427 ex.
faz.net

Fondée en 1949 et menée par une équipe de cinq directeurs, la FAZ, grand quotidien conservateur et libéral, est un outil de référence dans les milieux d'affaires et intellectuels allemands.

à la une



✍ *Dessin de Maria Soloveva, Flatstudio.co (Portugal).*

Portugal, la Californie de l'Europe

Le pays, et notamment la région lisboète, attire de plus en plus de Californiens. Loin de l'agitation quotidienne, de l'insécurité ou des prix trop élevés, ils y trouvent une tranquillité insoupçonnée, un pays sans idées radicales, sûr et bon marché. Tous ou presque ont pour projet de s'y installer définitivement. Une vague qui n'est pas près de s'arrêter.

— **Jornal de Notícias** Porto

Ce fut un vrai saut dans l'inconnu pour Jen Wittman. Et, en même temps, une évidence. Ses objectifs, ses idées, sa conviction, son profond désir d'une nouvelle vie loin, très loin de sa Californie natale, tout allait de soi. Elle qui avait (presque) toujours vécu dans cet immense État américain – quatre fois plus grand que le Portugal en superficie et en nombre d'habitants – voulait maintenant le quitter. Et ce pour prendre un nouveau départ avec Doug, son mari, et Bodhi, son fils de 13 ans, après une longue période à prendre soin de sa mère atteinte d'un cancer en phase terminale. Elle n'avait jamais mis les pieds au Portugal quand elle a pris la décision la plus radicale de sa vie. *“Un ami nous en avait vanté les mérites. Ça nous a tellement plu qu'on s'est décidés presque sur un coup de tête”*, raconte-t-elle.

Dès leur installation, en 2021, Jen est tombée sous le charme du Portugal. Une passion qui s'est transformée en véritable amour, de ceux où l'on se promet l'éternité. Ici, elle a le sentiment d'avoir trouvé sa *“forever home”* [“maison pour toujours”].

À 47 ans, Jen Wittman est convaincue d'avoir pris la meilleure décision. Elle avait déjà vécu deux ans en Italie, en 2013 et 2014, mais → 30

SOURCE



JORNAL DE NOTÍCIAS

Porto, Portugal
jn.pt

De droite bon teint, c'est le quotidien le plus lu du pays. Rédigé à Porto, il consacre une grande partie de ses pages aux informations locales du nord du pays. C'est aussi l'un des journaux les plus anciens du Portugal. Récemment, il est passé au format tabloïd et a lancé une édition à Lisbonne.



29 ← le Portugal est à part. “Des gens accueillants, une grande ouverture aux autres, un bon système de santé, un niveau de sécurité supérieur à la moyenne, une cuisine exceptionnelle, une riche communauté multiculturelle”, c’est ainsi qu’elle définit ce pays. Très différent des États-Unis, de Los Angeles, cette ville si agitée et dangereuse qu’elle a laissée derrière elle. Elle explique : “Je voulais que mon fils grandisse en sécurité, et pas dans la peur des armes ou de se retrouver à tout moment pris dans une fusillade, comme toutes celles qui ont eu lieu aux États-Unis, avec les conséquences qu’on connaît.”

Sur le plan professionnel aussi, ce fut une évidence. Jen continue de diriger Mindful Mavericks – une entreprise qu’elle a créée dans son pays d’origine, dont l’objectif est d’aider au développement de clientèle dans le monde entier, et qui publie également une revue. Jen réalise désormais tout cela en ligne, depuis la région de Setúbal [à trois quarts d’heure de route au sud-est de Lisbonne]. Elle y loue un appartement en attendant que le marché soit plus favorable et permette à sa famille d’acquérir un logement définitif, soit à Lisbonne, soit près de Setúbal. “Les prix sont très élevés, c’est la seule chose qui me déçoit au Portugal. La procédure pour acheter un logement n’est pas du tout la même qu’aux États-Unis, ce n’est pas aussi transparent.”

“Je peux parler avec n’importe qui de sujets sensibles, sans me faire agresser en retour. Trump a révolté de nombreux Américains.”

Thomas Murray, ÉCRIVAIN ET CONSULTANT
INSTALLÉ PRÈS DE CASCAIS

Le Portugal n’en reste pas moins la terre qu’elle et sa famille ont décidé de faire leur. À tel point qu’elle se considère déjà “moitié portugaise, moitié américaine, et en bonne voie pour devenir 100 % portugaise”. Elle a déjà lancé la procédure pour acquérir la double nationalité, qui pourrait même aboutir très prochainement – sous réserve des aléas bureaucratiques. Le plus compliqué, c’est la langue, si différente de l’anglais. “Petit à petit, j’arrive à dire quelques mots. J’ai bien l’intention de progresser rapidement”, affirme celle qui voit le Portugal comme son pays.

Jen Wittman est un exemple parmi d’autres de ces milliers de Nord-Américains qui, depuis dix ans, ont choisi de vivre au Portugal. À la fin 2021, ils étaient 6 921, selon les chiffres du Service des étrangers et des frontières (SEF) – c’est 2 000 de plus qu’en 2020 (4 768) et trois fois plus qu’en 2010 (2 236).

“La Californie est la principale source de cette grande vague de nouveaux arrivants. C’est dans cet État américain qu’il y a le plus de communication sur le Portugal. La Californie et le Portugal ont beaucoup de points communs, notamment le climat”, explique le président de l’Association portugaise du tourisme résidentiel et balnéaire, Pedro Fontainhas, qui connaît bien cette nouvelle réalité. De Californie arrivent surtout des actifs qui

viennent en famille et des retraités.” “On constate une arrivée significative de Californiens, surtout dans la région de Lisbonne et de Cascais, sur le littoral de l’Alentejo et en Algarve. Il s’agit de familles qui viennent au Portugal pour s’y installer”, souligne pour sa part David Carapinha, de Home Tailors Real Estate, un réseau d’agences immobilières qui travaille beaucoup avec des clients américains, notamment des Californiens. “Ils mettent en avant la proximité, le fait que le Portugal soit un petit pays, très varié, d’où on peut voyager facilement et rapidement partout en Europe. Le coût de la vie est aussi un critère très important à leurs yeux.”

Une tendance confirmée par les chiffres d’Imovirtual, le principal portail portugais de l’immobilier en ligne. En seulement une année, la demande de maisons et d’appartements par des Américains a connu respectivement une hausse de 11 % et de 32 %. Rien qu’entre décembre et mai derniers, les recherches pour les régions de Lisbonne, Porto et Setúbal ont fortement augmenté – de 53 %, 45 % et 47 %. Et puis il y a Braga, dans le nord du pays, qui crée la surprise : la demande y a bondi de 98 % par rapport à 2021. “Le marché américain commence à découvrir cette région”, explique-t-on chez Imovirtual.

Climat paisible et voyages faciles. Selon les données officielles du service d’immigration, les demandes de permis de séjour et d’investissement [Autorização de Residência e Investimento] émanent pour une bonne partie de citoyens américains. Ce dispositif dispense notamment de l’obligation de visa de long séjour pour tout investissement au Portugal supérieur à 1 million d’euros, combiné à la création d’au moins 10 emplois. Il y a dix ans, on ne comptait même pas une dizaine de dossiers américains. Avec 101 demandes de ce type en 2021 (contre 75 en 2020 et 65 en 2019), les Américains se placent désormais en deuxième position, devancés par les Chinois, à 270.

Selon un article récent de l’influent quotidien américain *The Wall Street Journal*, les critères qui portent les Américains à s’établir au Portugal sont essentiellement le système de santé, le climat, les incitations fiscales, la sécurité, le faible coût de la vie (en moyenne, les produits sont 40 % moins chers qu’aux États-Unis), ainsi que le montant raisonnable des frais pour un visa de long séjour.



↑ Dessin de Maria Soloveva, Flatstudio.co (Portugal).

Thomas Murray, écrivain et consultant de 59 ans, se souvient très bien du jour où il a décidé de s’installer au Portugal. “C’était en 2016, quand Donald Trump a remporté l’élection présidentielle aux États-Unis.” Il a alors quitté Lake Forest, une ville californienne d’un peu plus de 80 000 habitants, pour s’établir près de Cascais. “Je me suis tout de suite senti chez moi. Les gens sont fantastiques, tellement civilisés. Je peux parler avec n’importe qui de sujets sensibles, comme la religion, la peine de mort ou le racisme, sans me faire agresser en retour. C’est malheureusement ce qui se passe aux États-Unis. Les positions y sont beaucoup plus extrêmes et la violence est partout”, précise-t-il. “Trump a révolté de nombreux Américains. Beaucoup ont, comme moi, choisi de vivre dans des pays plus en accord avec leurs valeurs, comme le Portugal.”

Dès lors, l’idée de revenir aux États-Unis “ne [lui] effleure même pas l’esprit”. Pourquoi? La réponse ne se fait pas attendre : “Je n’ai pas envie de vivre dans un pays où des enfants sont assassinés à l’école et où le fanatisme progresse de manière effrayante.” Au Portugal, le temps s’écoule tranquillement, l’atmosphère l’inspire. Depuis son installation, il a écrit quatre romans et le cinquième est en phase finale de production.

Thomas Murray est par ailleurs à la tête de l'association Americans in Portugal, qui compte actuellement autour de 1000 membres, dont "beaucoup vivent encore aux États-Unis et envisagent de venir au Portugal dans un avenir proche". Son seul regret : "Les prix de l'immobilier, complètement fous", à tel point qu'"une maison sur la côte californienne coûte moins cher qu'à Lisbonne ou à Cascais". Les responsables, selon lui, sont les "riches étrangers, qui font grimper les prix".

"Le Portugal n'est pas très différent de la Californie", déclare Paulina Gallardo. Cette ancienne productrice de télévision, qui est née à Tijuana (Mexique) et a grandi à San Diego (Californie), s'est établie avec sa famille en 2019 à Lisbonne, où elle s'est lancée dans la restauration mexicaine. "Même climat, même côte infinie. Tout est pareil, jusqu'aux plages. Quand on est sur la Costa da Caparica ou à Melides, on pourrait aussi bien se croire sur une plage de sable fin californienne."

Viennent ensuite le mode de vie, la façon d'affronter le quotidien, de vivre le moment présent et de regarder l'autre. Il y a aussi le coût de la vie, "bien moins élevé qu'aux États-Unis". Et les voyages : "Quel que soit l'endroit où on se trouve, on est près de tout en avion, notamment des autres grandes villes européennes."

Bémol administratif. Peter Wentzel a lui aussi troqué les plateaux de télévision et la frénésie du "Moteur, ça tourne" pour la douceur de vivre au Portugal. Il a demandé une retraite anticipée et laissé derrière lui les studios de MRC, la société de production à laquelle on doit des séries comme *Ozark* ou *House of Cards*, et dont il était devenu vice-président. Il a changé de cap il y a un an et demi, direction l'autre bout du monde. "Pendant la pandémie, je travaillais de chez moi, à Los Angeles. Je me suis senti vraiment isolé. J'ai commencé à lire des choses sur le Portugal; je n'y étais jamais allé. Et je me suis décidé." Il a discuté avec des amis qui avaient passé des vacances là-bas, recueilli de plus en plus d'informations, pesé le pour et le contre... et tranché. "Je me suis dit que ça allait bien se passer, j'en étais convaincu." Il a fait ses valises et a quitté la Californie. Pour ne jamais revenir.

Pour lui aussi, l'état politique et social de son pays a fortement pesé. "Je voulais partir au plus vite et m'installer dans un pays stable, sûr et où le coût de la vie serait raisonnable." Ce pays, ce fut le Portugal, et la ville qu'il a choisie, Lisbonne. "J'ai loué une maison, acheter coûte cher dans les grandes villes. Je cherche dans des zones plus éloignées de la capitale, comme Tomar ou Ferreira do Zêzere."

Bien qu'à la retraite, Peter continue de "travailler un peu en ligne" et de collaborer à des productions européennes. "Plus à titre personnel

qu'autre chose." Quant à ce pays qui est désormais aussi le sien, il n'arrête pas de le surprendre.

"Chaque jour qui passe, je suis conforté dans l'idée que j'ai pris la bonne décision." Lui aussi voit beaucoup de points communs entre le Portugal et la Californie, malgré l'éloignement géographique. "Dans les deux cas, il y a une météo clémente, des produits frais toute l'année, une gastronomie exceptionnelle, du soleil, des montagnes et un peu de neige, de la pluie", résume Peter Wentzel. La seule vraie différence : "la lourdeur administrative". Dans ce domaine, le Portugal bat la Californie, et à plate couture.

"Le Portugal, c'est un peu un slow country, un pays où on prend le temps de vivre, explique Meghana Kamdar, 42 ans. Ici, les familles se réunissent le week-end pour de grands repas qui durent des heures. C'est inimaginable aux États-Unis. Là-bas, on ne jure que par le travail. Je passais ma vie à travailler, je ne m'arrêtais jamais."

Changement de perspective. Meghana, son mari et leurs trois enfants vivaient à Santa Rosa, à une heure et demie de la gigantesque ville de San Francisco. Mais elle désirait autre chose : "Vivre sans se presser", pouvoir travailler – elle est coach de vie, tout comme aux États-Unis, et consulte en ligne – mais aussi étendre son temps, profiter de chaque jour, chaque minute, chaque seconde. Ce changement radical lui a offert une nouvelle perspective de vie. "Au Portugal, personne ne se presse." Cesser de courir tout le temps, connaître la tranquillité, voilà ce à quoi elle aspirait.

Meghana et sa famille se sont installées à Lisbonne en janvier 2020, deux mois avant la pandémie de Covid-19. "C'est une grande ville, internationale et cosmopolite, qui possède tous les atouts de Paris ou de Londres, tout en restant à taille humaine." Autre chose qu'on ne trouve pas partout : "Un sens unique du vivre-ensemble." Sans compter "une riche vie culturelle, et la sécurité". La sécurité, toujours elle, un atout majeur selon les Californiens qui ont troqué leur pays pour le Portugal, fatigués des armes à feu, de la violence, de la menace quotidienne d'un bain de sang.

"Ici, les familles se réunissent le week-end pour de grands repas qui durent des heures. Aux États-Unis, on ne jure que par le travail."

Meghana Kamdar, COACH DE VIE À LISBONNE

Avec sa famille, Meghana Kamdar fait à Lisbonne ce que la Californie ne lui permettait guère. Se déplacer à pied, par exemple – "Je n'ai pas besoin de voiture ici" – ou encore faire des courses à des prix abordables. Tellement conquise par l'expérience, Meghana n'hésite pas à parler d'un "développement personnel au quotidien". Et elle s'en donne les moyens, en voulant toujours plus, cherchant à se nourrir de tout ce que son nouveau pays a à lui → 32

L'envers du décor

Flambée de l'immobilier, système de santé défaillant, montée de l'extrême droite... Une série de crises secoue le Portugal. Est-ce la fin d'une illusion ?



DANS NOS ARCHIVES
courrierinternational.com



Portugal, le nouvel eldorado

Un "paradis fiscal" ensoleillé, ouvert aux autres, peu enclin au populisme, tels sont les atouts qui font du Portugal un objet de convoitise, écrivions-nous en 2019 dans un dossier de couverture consacré au Portugal. Touristes, expats et investisseurs s'y bousculent, altérant par la même occasion le marché immobilier. Mais d'autres secteurs pourraient eux aussi rapporter gros : l'exploitation du lithium et le cannabis thérapeutique.

Les expatriés en général, et les Américains en particulier, rivalisent d'admiration sauf, peut-être, concernant les prix de l'immobilier, dont ils conviennent qu'ils sont trop élevés. Depuis 2010, le prix des maisons a augmenté de 65 % et celui des loyers de 25 %. Une inflation supérieure à la moyenne de l'Union européenne, relève le site **Eco**, qui pousse les Portugais à s'installer en périphérie des villes.

Sur le plan sanitaire, le pays traverse une profonde crise hospitalière, marquée par "la fermeture de nombreux services d'urgence, notamment en obstétrique, faute de personnel", souligne le site de **Radio Renascença**. En octobre dernier, près de 90 médecins de l'hôpital de Setúbal ont présenté leur démission, dénonçant "des décennies de négligence", mais aussi la détérioration lente et prolongée des conditions de travail et des salaires dans la fonction publique, concurrencée par un secteur privé émergent et très bien organisé.

Interrogé par l'opposition sur les problèmes du Service national de santé (SNS), le Premier ministre António Costa en a assumé la responsabilité politique, le 22 juin, lors d'un débat à l'Assemblée, rapportait le **Jornal de Negócios**. Au pouvoir depuis 2015, le dirigeant socialiste – reconduit pour la troisième fois lors des élections législatives de janvier dernier, soldées par une nette victoire du Parti socialiste et une majorité absolue au Parlement – a toutefois opposé que son gouvernement avait augmenté le budget du SNS de 30 %.

Des législatives, justement, marquées par la percée du parti d'extrême droite Chega, propulsé au rang de troisième force du pays, avec 7,15 % des voix et douze élus, alors qu'il n'en comptait qu'un (son leader André Ventura) depuis 2019. La fin d'une illusion, celle d'un pays immunisé contre l'extrême droite depuis la fin de la dictature salazariste en 1974.

"Il est inquiétant de constater la frustration et le désarroi qui ont saisi notre société", analysait le 2 juin dans le **Notícias Magazine** le sociologue Boaventura de Sousa Santos, "alors que les inégalités sociales se sont creusées, que le racisme, le sexisme et la xénophobie qui étaient les étendards de l'extrême droite il y a une trentaine d'années se sont répandus dans de larges secteurs de l'opinion publique, et que la production d'une pensée critique dans les universités et les médias a été découragée, voire interdite."

—Courrier international

31 ← offrir. “Je ne voulais pas vivre dans une bulle. J’ai toujours eu en tête d’apprendre une nouvelle langue, de m’imprégner d’une nouvelle culture, de faire des rencontres. C’est exactement ce qui se passe, affirme-t-elle. Et nos enfants sont heureux, il n’y a rien de plus important.”

Meghana Kamdar, qui travaille depuis son domicile, est elle aussi un bel exemple des Californiens qui ont opté pour le Portugal. “Les nomades numériques ont commencé à s’intéresser davantage au Portugal pendant la crise sanitaire. Le phénomène s’est intensifié à partir de mars 2021, soit un an exactement après le début de la pandémie”, indique Pedro Franco Caiado, gestionnaire pour le Portugal de Spotahome. Cette plateforme en ligne de location de biens immobiliers, présente en Europe et à Dubaï, s’adresse plus particulièrement à ceux qui ont fait du télétravail une réalité. Selon une étude récente de Spotahome, le Portugal fait partie des meilleurs pays pour les nomades numériques. “La tendance est nette, assure-t-il. Le profil : des personnes de plus de 40 ans qui peuvent travailler de n’importe où, à la recherche d’une meilleure qualité de vie.” Et d’ajouter : “Le marché des Nord-Américains est en pleine croissance, surtout les Californiens.”

Il est l’un des pays plébiscités par les nomades numériques. Et Porto figure en tête d’une étude sur les meilleures villes où vivre et télétravailler.

L’étude de Spotahome place Porto en tête des meilleures villes où vivre et télétravailler, devant des références telles que Florence, Amsterdam, Prague et Barcelone, qui complètent le Top 5.

C’est justement à Porto que Todd Greentree va élire domicile. Les démarches du déménagement sont en cours, la maison achetée. Presque tout est prêt pour qu’en décembre Todd puisse définitivement emménager au Portugal. Après avoir voyagé dans le cadre de missions diplomatiques

au service des États-Unis aux quatre coins du monde – Afghanistan, Népal, Angola, Brésil ou Salvador –, il est sur le point de quitter Amman, en Jordanie, où il vit avec sa femme, pour commencer une nouvelle vie, à l’âge de 68 ans.

“Ma femme est helvético-américaine et travaille dans l’humanitaire. Elle représente l’ambassade de Suisse à Amman. Nous avons passé la moitié de notre vie d’adulte dans d’autres pays, nous sommes faits pour vivre à l’étranger”, raconte-t-il dans un portugais impeccable – la langue ne sera donc pas un problème une fois à Porto.

“**Nouveau Monde**”. Né en Californie, il a passé de longues années loin de là, mais n’a jamais oublié sa chère, très chère ville de San Diego. C’est là qu’il revenait toujours, c’est là qu’il se sentait chez lui. Cette Californie faite de plages infinies et de vagues immenses sur lesquelles Todd aimait tant surfer pendant sa jeunesse. Cette Californie où il a côtoyé pour la première fois des Portugais, dans les années 1960. “C’étaient des pêcheurs de thon. Une communauté très intéressante et travailleuse, venue des Açores. C’est déjà la troisième ou quatrième génération.”

Todd est aujourd’hui à la retraite, son travail dans les services diplomatiques américains appartient au passé. Il continue toutefois de donner des cours en ligne, en tant que professeur d’université. Où qu’il se trouve, une pièce de sa maison est reliée à une salle de classe de l’autre côté du globe. “Au Portugal, ce sera pareil.” De Porto aux États-Unis, toute distance abolie. “Ces deux dernières années, ma femme et moi avons beaucoup réfléchi à l’endroit où nous souhaitons vivre. Nous ne voulions pas retourner aux États-Unis, c’était clair; nous avons besoin de repos. Les incendies, l’insécurité, le contexte politique, tous ces éléments ont contribué à notre décision.” En outre, “les prix des logements en Californie sont inadmissibles, ça ne peut plus durer”.

Le choix du Portugal s’est fait sans grande difficulté. Le couple connaissait déjà le pays – ils sont tombés sous le charme dès leur première visite, en 1989. “Nous avons toujours aimé le Portugal et parlons tous les deux portugais”, souligne-t-il. En août

dernier, Todd et sa femme sont venus en voyage de prospection. Ils ont parcouru le pays du Nord au Sud, et ont vite su que ce serait Porto. “Nous y avons passé presque deux semaines. Nous avons adoré les gens, ouverts et généreux, avec un état d’esprit positif. Comme à San Diego. Je me suis senti chez moi dès le premier jour, comme si j’étais en Californie.”

À son image, de nombreux Californiens font du Portugal leur “Nouveau Monde”, la terre où leur vœu d’une vie meilleure et plus tranquille peut être pleinement exaucé. Une vie où le temps s’écoule lentement et où l’on s’enrichit au contact de l’autre. Et surtout où il est possible d’échapper à une société divisée, à cette violence source d’angoisse profonde. Une nouvelle Californie, sans interrogations quant à l’avenir et avec tant à explorer et à conquérir.

— Pedro Emanuel Santos

Publié le 19 juin

↓ Dessin de Maria Soloveva, Flatstudio.co (Portugal).



Vu des États-Unis

Une seconde chance

●●● Promu par des célébrités comme Monica Bellucci, Michael Fassbender, Madonna, Scarlett Johansson ou Christian Louboutin, “le Portugal est devenu une destination incontournable pour les Californiens en quête de réinvention et de rajeunissement”, écrivait le **Los Angeles Magazine** le 28 octobre dernier dans un article précisément intitulé : “The New California Dream is in Portugal”. Le mensuel ajoutait sans ambages que le petit pays, “oublié pendant des siècles”, était désormais “le nouvel endroit chic pour faire grandir une start-up, forger une équipe internationale, acheter un appartement ou simplement vivre”. Attraktif par ses prix, “le Portugal offre une seconde chance de vivre la bonne vie d’autrefois en Californie” – un État qui peine, de son côté, à se relever de sa “crise existentielle” et que beaucoup de ses habitants pensent en déclin.

L'océan pour construire l'avenir

Avec plus de 900 kilomètres de littoral, le Portugal multiplie les projets de développement liés à l'économie bleue et réaffirme ses ambitions comme puissance maritime.

A l'occasion d'une édition spéciale titrée "De l'océan à l'avenir", le **Jornal de Notícias** énumérait, le 2 juin, les avancées du Portugal dans le secteur de l'économie bleue (lire ci-contre). Parmi celles-ci, le quotidien mettait en valeur, par exemple, le WindFloat Atlantic, premier parc éolien flottant semi-submersible, situé à 20 kilomètres au large de Viana do Castelo (un système qui a déjà produit de l'énergie pour 100 000 personnes

en à peine deux ans, et ainsi permis d'économiser 58 000 tonnes de CO₂), mais aussi un robot qui récupère les filets de pêche perdus, un GPS qui guide et surveille les pêcheurs de crustacés, ou encore cette initiative de la Fondation Calouste Gulbenkian, qui veut inciter les entreprises polluantes à restaurer les fonds marins – une compensation jugée nettement plus salvatrice que la reforestation.

"Les 943 kilomètres de littoral sur le seul continent, auxquels s'ajoutent ceux, presque aussi nombreux, des régions autonomes de Madère et des Açores, justifient les promesses répétées d'investissements dans l'océan", soulignait le **Jornal de Notícias**, selon qui le Portugal disposerait, en l'occurrence, d'une enveloppe de 2 milliards d'euros, notamment grâce aux fonds de relance européens.

"L'avenir est dans l'eau", enchérissait à sa une (lire ci-contre) le 9 juin **Visão**, qui illustre comment le Portugal, en pionnier, entend exploiter cette source de vie et d'énergie, "déjà au cœur de la décarbonation du pays, à travers des projets toujours plus créatifs et des technologies de pointe". Ce n'est pas un hasard si, quelques jours plus tard, Lisbonne accueillait, du 27 juin au 1^{er} juillet, la deuxième Conférence de l'ONU sur les océans, après celle de New York en 2017.

Sous l'impulsion de son secrétaire général, António Guterres, ancien Premier ministre portugais, plus de 100 États membres se sont engagés à protéger 30 % des océans (contre seulement 3 % actuellement) d'ici à 2030. "Pour le meilleur ou pour le pire, notre destin est plus que jamais lié à l'océan : sauvons-le pour nous sauver", plaide **Visão** à l'aube de signer la déclaration de Lisbonne.

Le **Diário de Notícias** évoquait de son côté "un lien ombilical, qui a profondément façonné les presque neuf cents ans d'histoire du pays". "Il y a cinq siècles, le Portugal entretenait une relation sérieuse avec l'océan", soulignait dans ce

"Nous avons eu grand tort d'oublier l'appel de la mer, ses ressources et son potentiel."

José Mendes,
SECRETÁIRE D'ÉTAT PORTUGAIS

À la une



L'AVENIR EST DANS L'EAU

Le 9 juin, l'hebdomadaire portugais **Visão** consacrait un dossier à cette ressource, déjà au cœur de la décarbonation du pays, grâce à des projets toujours plus innovants.



DE L'OCEAN À L'AVENIR

Éolien offshore, chantiers navals, technologie ou tourisme maritime...

Le 2 juin, le **Jornal de Notícias** mettait en avant les avancées du pays dans le secteur de l'économie bleue.

À la une

À LIRE AUSSI DANS CE NUMÉRO

"Avec les loups-marins des îles Desertas", le dernier volet de notre série d'été "Histoires de mer", nous embarque cette semaine, pages 42 à 45, dans un archipel portugais à quelques kilomètres de Madère. Un magnifique reportage de **Visão** dans ces îles inhabitées qui constituent une réserve naturelle, marine et terrestre, de 12 000 hectares. Biologistes et gardes nature veillent entre autres sur la mascotte locale, très menacée : le phoque moine de Méditerranée.

ET SUR NOTRE SITE

"Les Açores, des îles à livres ouverts"

Vous avez déjà visité Dublin avec en mains *Ulysse* de James Joyce? Barcelone avec les romans de Carlos Ruiz Zafón? Il est désormais possible de découvrir l'archipel des Açores avec pour guides les écrits de grands écrivains du Portugal et d'ailleurs, raconte le **Diário de Notícias**.

"Promenons-nous en écoutant"

Marcher, oui, mais en prêtant une attention particulière à notre environnement sonore, même en ville, telle est l'invitation d'une kyrielle d'applications depuis le début de la pandémie de Covid-19. Une journaliste britannique en a testé quelques-uns. Un récit publié par **The Independent**.

"Lisbonne, la capitale des dauphins"

Avec la pandémie, les dauphins sont revenus dans l'estuaire du Tage, aux portes de Lisbonne, pendant la belle saison. Un phénomène inédit pour une capitale européenne, et maintenant une attraction touristique majeure, explique l'hebdomadaire **Expresso**.

journal, en marge de l'événement, le secrétaire d'État à la Mobilité, José Mendes, avant que le pays des grandes découvertes ne se tourne, "ces dernières décennies, à juste titre, vers l'Europe". Et de conclure : "Nous avons eu grand tort d'oublier l'appel de la mer, ses ressources et son potentiel."

Désormais, l'horizon du pays se situe de nouveau au large, assure, toujours dans le **Diário de Notícias**, Tiago Pitta e Cunha, directeur de la Fondation Oceano Azul, récipiendaire l'an passé du prix Pessoa (l'une des plus importantes distinctions portugaises) : "En disposant du capital naturel bleu le plus riche d'Europe, nous devons nous fixer l'ambition d'être une puissance maritime d'ici à dix ans – comme l'est aujourd'hui la Norvège."

—**Courrier international**



Des points communs avec l'Ouest américain

Ce qui rapproche la Californie du Portugal ? Un certain libéralisme en matière de société, mais aussi la géographie, le climat, le surf, la tech, le tram... et Hollywood.



Le paradis des surfeurs

Derrière le légendaire spot de Malibu, en Californie, la petite ville côtière d'Ericeira (à 50 kilomètres au nord-ouest de Lisbonne) a été consacrée en 2011 par l'organisation nord-américaine Save The Waves comme la deuxième "réserve de surf" du monde – et donc la première en Europe. Sous l'impulsion de ces 8 kilomètres de côte protégés, depuis très fréquentés, mais aussi avec l'émergence d'autres spots comme Peniche, Espinho ou Sagres, l'industrie du surf s'est fortement développée au Portugal et rapporterait aujourd'hui 500 millions d'euros par an, note le **Jornal de Notícias**. Sans oublier, bien sûr, Nazaré (photo), où les meilleurs surfeurs de la planète chevauchent des vagues XXL. Cinq records du monde de la plus haute vague surfée y sont tombés depuis 2011. Le dernier (26,21 mètres), de Sebastian Steudtner, a été homologué le 24 mai.



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

"Lisbonne vs Londres : les jeunes créatifs ont choisi"

La capitale portugaise attire les talents du monde entier et c'est une mauvaise nouvelle pour Londres, qui est en train de perdre du terrain en matière de créativité et d'innovation, met en garde **The Times**. Une tribune à retrouver sur notre site dans notre rubrique *Courrier Expat*.

Hollywood à la conquête du Portugal



"Hollywood rapporte des millions d'euros au Portugal", titrait le 24 mai le **Correio da Manhã**, en énumérant les tournages de plusieurs productions cinématographiques accueillis par le pays, comme le prequel de *Game of Thrones*, *La Casa de Papel*, *Color Out of Space* ou encore *Fast and Furious 10* (pour lequel 600 personnes ont travaillé cet été). Depuis la création en 2018 de la Portugal Film Commission, afin de promouvoir le pays comme destination cinématographique, celui-ci fait face, rapporte **Eco**, à une "énorme demande" de réalisateurs et producteurs (hollywoodiens notamment),

attirés par des avantages financiers et fiscaux (contre un investissement sur place de 250 000 à 500 000 euros). Le succès est tel que, dès mai, le fonds de 12 millions d'euros prévu pour 2022 était épuisé.

De faux airs de Silicon Valley

Dans une tribune du site **Eco**, Markus Krammer expliquait le 24 mai "pourquoi Lisbonne est en train de devenir la Silicon Valley de l'Europe". Pour le directeur du groupe de télécommunications allemand NFON au Portugal, la ville dispose d'"un écosystème technologique en pleine effervescence", à la croissance inégalée sur le Vieux Continent. L'accueil, depuis 2016, du Web Summit en est l'illustration. Forte d'une centaine d'espaces de coworking, Lisbonne est aussi devenue un lieu incontournable pour les nomades numériques. "Le Portugal est dans le radar de la Silicon Valley", assurait à **CNN** en juin Bernardo Ivo Cruz, secrétaire d'État à l'Internationalisation, après avoir visité en Californie des entreprises comme Google, Cloudflare et Cruise.



Une lutte concertée contre les incendies

"Le Portugal et la Californie vont apprendre l'un de l'autre pour prévenir les incendies et lutter contre", titrait **Público** le 11 juillet. Confrontés aux mêmes risques et défis – en raison de la similitude de leurs climats (sécheresse prolongée et vents violents), de leurs paysages et de la dispersion de leurs populations –, Portugais et Californiens ont signé en avril un protocole d'entraide. Les premiers dispenseront aux seconds des techniques qui ont fait leurs preuves, comme les brûlages pour régénérer les pâturages ou le recours aux animaux (chèvres, chevaux) pour qu'ils mangent les broussailles qui servent de combustible aux feux de forêt. En retour, ils recevront une formation sur l'utilisation des ressources aériennes, notamment les avions, comme moyen de surveillance.



À l'avant-garde du cannabis

Premier État américain à légaliser l'usage thérapeutique du cannabis en 1996, puis récréatif vingt ans plus tard, la Californie est aujourd'hui le plus grand marché légal de cannabis du monde. S'il n'a pas légalisé l'usage des drogues mais les a dépenalisées en 2001 (voir le documentaire *Where to Invade Next*, de Michael Moore), le Portugal, lui, a décidé de s'illustrer dans la culture du cannabis à partir de 2019. Ainsi, la quantité produite et exportée par le pays en 2021 (30 tonnes) représente une augmentation de 566 % en un an, rapportait en mars le **Jornal de Notícias**. Un record qui sera largement battu cette année. Ce boom de l'or vert sous le soleil portugais n'a pas laissé insensible Snoop Dogg : en octobre 2021, le rappeur californien a injecté 13 millions d'euros dans l'entreprise AceCann, qui cultive du cannabis près de Lisbonne.



Lisbonne-San Francisco, villes jumelles

“Le Portugal et la Californie ont beaucoup de choses en commun”, expliquait en novembre 2021, dans un entretien au **Diário de Notícias**, Pedro Pinto, consul du Portugal à San Francisco. Une ville qui, symboliquement, joue de ses ressemblances avec Lisbonne, sa “petite sœur européenne”, ainsi qu'on la présente parfois. Parmi celles-ci se détachent les deux ponts suspendus, le Golden Gate (achevé en 1937) et le pont du 25-Avril (inauguré en 1966 sous le nom de Salazar, avant d'être renommé après la “révolution des œillets”), en photo ci-dessus. Citons également les vieux tramways qui sillonnent les deux villes ou encore les collines qui leur donnent cette topographie si photogénique. En 2019, trois Français s'étaient d'ailleurs proposé de mettre en regard les deux villes dans un livre graphique, *SF-LX*.

Contexte

Un pays en voie de vieillissement avancé

En matière de démographie, le Portugal a de quoi s'inquiéter. Suivant les choix politiques qui seront faits en matière d'intégration, deux scénarios très différents se profilent pour 2052.

Un bond en avant de trois décennies. Voilà ce que proposait à ses lecteurs le **Notícias Magazine** le 29 mai, jour de ses 30 ans. Pour voyager dans le Portugal de 2052, l'hebdomadaire a sondé des spécialistes de domaines aussi divers que la mobilité, l'éducation, la santé, l'économie, la politique, la famille, l'architecture, la gastronomie ou encore la mode.

À la lecture de cette longue réflexion d'anticipation, plusieurs thématiques augurent d'un avenir plutôt inquiétant pour le pays, en particulier en matière de démographie. Selon un rapport des Nations unies, le Portugal sera en effet, si la tendance actuelle se maintient, le quatrième pays le plus âgé du monde d'ici à 2050, date à laquelle environ 40 % de sa population aura plus de 60 ans. Un vieillissement qui confrontera les dirigeants politiques à deux scénarios très différents, selon le sociologue João Teixeira Lopes : le premier scénario, optimiste, sera celui de l'intégration de la diversité ; le second, pessimiste, celui de son exclusion.

Dans le premier cas, le professeur à l'université de Porto envisage en 2052 un Portugal multiethnique, avec davantage de migrants, un taux de natalité plus élevé, deux à trois enfants par couple, des familles diverses “sans aucune sorte de monopole sur la question du genre” et de l'orientation sexuelle. “La distinction entre familles normales et familles atypiques n'existe plus”, anticipe-t-il. João Teixeira Lopes évoque un excédent de la Sécurité sociale qui permettra de créer de nouveaux emplois dans deux domaines clés, notamment dans la prise en charge des personnes âgées et dans la préservation de l'environnement. Dans le scénario pessimiste, le pays, qui compte actuellement 10,3 millions d'habitants, sera moins peuplé (les prévisions indiquent une perte de 1,2 million d'habitants d'ici à 2050). —

À la une



“NORMALISATION DU CANNABIS”

Depuis que le cannabis est autorisé à des fins thérapeutiques, son usage continue de progresser, lisait-on mi-juin à la une de **Visão**. L'hebdomadaire lisboète annonçait en manchette que 27 % des jeunes du Portugal, où toutes les drogues sont dépenalisées depuis 2001, reconnaissent fumer du cannabis. Et donc que “la légalisation gagn[ait] du terrain”.

Fernando Pessoa, éternel intranquille

Ce poète à l'identité labyrinthique apparaît aujourd'hui comme la figure tutélaire de la littérature portugaise. Et 2022 est un peu son année : une excellente biographie est parue en mai, et on célèbre cet été les 40 ans de son chef-d'œuvre posthume, *Le Livre de l'intranquillité*.

Sil est une figure de la culture portugaise que l'on ne pouvait manquer de célébrer en cette année spéciale (*lire ci-contre*), c'est bien lui. L'occasion était d'autant plus belle qu'elle était renforcée par deux coïncidences heureuses, à commencer par la publication, voilà quelques mois, de la meilleure biographie jamais écrite à son sujet. Il fallait bien une somme de 1184 pages pour retracer le parcours de Fernando Pessoa (1888-1935), écrivain majeur du xx^e siècle.

Un travail colossal auquel s'est attelé – durant pas moins de treize ans – un spécialiste de son œuvre, l'Américain Richard Zenith, lui-même écrivain, mais aussi chercheur et traducteur. Son livre *Pessoa. Uma biografia* ("Pessoa. Une biographie", non traduit) est disponible en langue portugaise (aux éditions Quetzal) depuis le 19 mai. La veille, le **Jornal de Letras**, bimensuel littéraire portugais qui consacrait sa une au poète, évoquait "un événement éditorial rare".

Parmi les 27 543 textes retrouvés, après la mort de Pessoa, dans une malle noire, on dénombre plus de 70 noms d'emprunt.

Originellement écrit en anglais, langue maternelle de Richard Zenith (qui vit depuis plus de trente ans au Portugal, dont il a obtenu la nationalité en 2007), l'ouvrage est d'abord paru aux États-Unis et au Royaume-Uni en juillet 2021, avant d'être encensé par la critique comme "un chef-d'œuvre de la biographie littéraire" et de devenir finaliste pour le prix Pulitzer. Une "double circonstance révélatrice de la dimension universelle toujours plus grande de l'œuvre du poète des hétéronymes", souligne le *Jornal de Letras*.

Les hétéronymes, ou les nombreux personnages derrière lesquels se cachait le mythe portugais. Parmi les 27 543 textes retrouvés, après la mort de Pessoa, dans une malle noire à son domicile lisboète, on dénombre plus de 70 noms d'emprunt. C'est cette identité multiple mais unique que reconstitue dans sa bio Richard Zenith, qui avait été récompensé en 2012 du prix Pessoa pour l'ensemble de ses

→ Dessin d'André Carrilho paru dans **Público**, Lisbonne.



À la une



"PESSOA TOUT ENTIER"

titrait le **Jornal de Letras** en mai, lors de la sortie en portugais de la somme de l'Américain Richard Zenith, *Pessoa. Uma biografia* ("Pessoa. Une biographie", non traduit en français).

À la une

DES "LIENS DE CULTURE" ÉTROITS



Parée des drapeaux de la France et du Portugal, la une du **Jornal de Letras** célèbre en février les "liens de culture" entre les deux pays, à l'occasion de l'ouverture

de la saison croisée qui court jusqu'en octobre. Pour l'occasion, le bimensuel littéraire ouvrait ses pages à diverses personnalités – parmi lesquelles, bien sûr, des écrivains. Au détour d'une réflexion sur les langues française, portugaise ou espagnole, la romancière Lídia Jorge observait : "La lutte pour placer le commun des mortels au centre de la démocratie, c'est en français que je l'ai apprise, tandis que les deux pays ibériques entraînent encore leurs citoyens dans des rues interdites à la vérité par le pouvoir de leurs dictateurs." Nuno Júdice, de son côté, saluait les écrivains français, d'hier et d'aujourd'hui, comme des sources d'inspiration : "Aux auteurs qui ont passé le siècle [Pascal Quignard, Philippe Sollers, J.M.G. Le Clézio...] se joignent de nombreux autres [Maylis de Kerangal, Marie Darrieussecq, Leïla Slimani...], soulignant la vitalité d'une littérature qui ne s'adapte pas aux modes du temps." Aussi le poète et essayiste concluait-il : "Je continue d'observer la France culturelle comme je l'ai toujours fait, avec curiosité et intérêt." Gonçalo M. Tavares, l'un des plus grands écrivains portugais contemporains, rendait enfin hommage à son "excellent traducteur et ami Dominique Nédellec", sans que ses livres ne seraient pas si bien accueillis en France – "un honneur" pour lui.

travaux sur l'écrivain, parmi lesquels sa traduction en anglais du célèbre *Livre de l'intranquillité*. Et c'est là la seconde coïncidence : on célèbre cet été les 40 ans de la publication au Portugal (près d'un demi-siècle après la mort de Pessoa) du *Livro do Desassossego*, une entreprise littéraire inachevée et pourtant considérée comme le chef-d'œuvre du poète.

"*Quarante ans qui ont bouleversé le monde*", titrait à ce propos **Público** le 13 juin. Le quotidien soulignait combien cette "collection labyrinthique de fragments écrits" avait "secoué le milieu littéraire de l'époque", avant de "se révéler une source d'inspiration inépuisable pour de nombreux autres artistes".

— **Courrier international**

Un trait d'union entre la France et le Portugal

Jusqu'à la fin du mois d'octobre, la saison France-Portugal met à l'honneur la "relation singulière" entre les deux pays à travers de nombreuses manifestations culturelles.

C'est l'un des symboles de l'identité portugaise, l'écrivain Fernando Pessoa, qu'Emmanuel Macron a décidé de convoquer, le 12 février, pour son discours d'ouverture de la Saison France-Portugal : "Faire de l'interruption un nouveau chemin, faire de la chute un pas de danse, faire de la peur un escalier, du rêve un pont, de la recherche... une rencontre." Aux vers du poète, le président français a ajouté, au côté de son homologue portugais, Marcelo Rebelo de Sousa : "Et cette rencontre, c'est la nôtre."

Le quotidien **Público** annonçait alors, au détour d'un long papier sur les hérauts de la culture portugaise en France – à l'instar de Tiago Rodrigues, le nouveau directeur du Festival d'Avignon (et premier étranger à diriger la plus grande manifestation de théâtre du monde) –, que cette saison avait pour but de souligner la proximité et l'amitié qui lient les deux pays, incarnées par la présence en France d'une très importante communauté luso-descendante, et au Portugal d'un nombre croissant d'expatriés français. Cette relation singulière, "de plus en plus difficile à caractériser, relevait le journal, est aujourd'hui montrée en exemple dans une Europe en crise".

"Ce sont deux pays bien sûr très différents, avec deux langues, deux histoires, mais le lien qui les unit est très rare et doit être travaillé et compris dans ce monde globalisé", a déclaré en juin à **Radio Renascença** le metteur en scène Emmanuel Demarcy-Mota, président de cette saison croisée dotée d'un budget de 5 millions d'euros.

De février jusqu'à la fin du mois d'octobre, près de 500 événements culturels auront été présentés dans 87 villes en France et 55 villes au Portugal, avec la participation de plus de 800 artistes, chercheurs, intellectuels... Citons, par exemple, l'exposition "L'âge d'or de la Renaissance portugaise", à voir jusqu'au 10 septembre au Louvre, ou encore le festival Food Temple à Paris, du 23 au 25 septembre, qui mettra à l'honneur la gastronomie portugaise.

— **Courrier international**



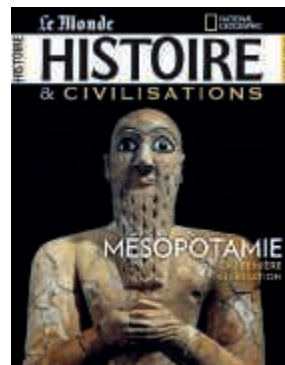
↑ Dessin de **Maria Soloveva**, Flatstudio.co (Portugal).

NOTRE SÉLECTION

Pour commander, scannez le QR code



Ou sinon rendez-vous sur notre site : <https://abo.courrierinternational.com/vpc> ou par téléphone : 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi de 9 heures à 18 heures)



Hors-série "Mésopotamie"

Partir à la rencontre des civilisations de la Mésopotamie, c'est assouvir sa curiosité pour un univers aussi lointain que mystérieux. Mais plus que cela, c'est être convié à de passionnantes retrouvailles avec le passé.

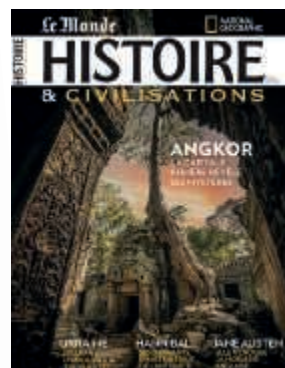
9,90€*

Hors-série "Les peuples en cartes"

Ce hors-série revient sur la façon dont se sont construits les peuples et les États-nations au fil du temps et sur ce qui les définit : une langue, un territoire, une culture, un récit fondateur...



14€*



Hors-série "Angkor"

La capitale khmère révèle ses mystères mais aucun éclairage n'épuisera jamais le mystère foncier dans lequel baigne ce lieu magique.

9,90€*

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31 décembre 2022.

* Frais de port en sus en fonction du produit.

Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

trans- versales. sciences



Économie40
Signaux41

Le fascia, cette matrice intérieure qui façonne notre santé

Recherche. Longtemps ignoré, ce tissu qui entoure nos muscles et nos organes a un rôle à jouer dans le traitement de diverses pathologies courantes, comme le mal de dos.

—**New Scientist** (extraits)
Londres

Les révolutions scientifiques peuvent surgir des choses les plus improbables. Par exemple d'un rat, dans un laboratoire, qui s'étire dans la posture du "chien tête en bas".

Selon certains scientifiques, qui ont trouvé le moyen de faire faire du yoga aux rats, ces petites créatures peuvent tout autant que nous tirer profit d'une bonne séance d'étirements. De surcroît, leur étude révèle la véritable importance d'un tissu ignoré depuis des siècles par la science.

Au XIX^e siècle, en Angleterre, l'anatomiste Erasmus Wilson disait de ce tissu – appelé aujourd'hui "fascia" – qu'il est un bandage naturel. En dissection, c'est exactement ce à quoi il ressemble : des bandes de tissu conjonctif fibreux et blanc, gluant, robuste mais souple, parfaitement adapté pour maintenir en place muscles et organes. En outre, il empêche de voir les muscles, les os et les organes qu'il recouvre, ce qui explique pourquoi, des années durant, les anatomistes l'ont coupé, retiré, jeté, et bien vite oublié.

Plus récemment, cependant, des chercheurs ont commencé à porter un regard neuf sur le fascia et à s'apercevoir qu'il est tout sauf une enveloppe inerte. En réalité, il est le siège d'une activité biologique qui éclaire

certains liens entre hygiène de vie et santé. "Il se passe bien plus de choses dans le fascia qu'on ne le croit généralement", assure Karl Lewis, de l'université Cornell, à Ithaca, dans l'État de New York. Nous sommes en train de prendre conscience qu'il est urgent d'étudier de plus près ce tissu omniprésent dans notre corps. Avec de meilleures connaissances, il serait peut-être possible de concevoir de nouvelles manières d'appréhender une ribambelle de pathologies courantes mais difficiles à traiter, des dysfonctionnements du système immunitaire jusqu'aux douleurs chroniques.

Tissu conjonctif. Une des premières difficultés auxquelles se heurte l'étude du fascia est que sa définition ne fait pas consensus. Ce qui est sûr, c'est qu'il fait partie du groupe des tissus conjonctifs, lesquels, selon leur définition la plus large, comprennent non seulement les tendons et les ligaments, mais aussi les os, la peau et la graisse. La plupart des chercheurs spécialisés dans le fascia s'entendent par ailleurs pour dire qu'il s'agit de membranes de tissu composé de fibres de collagène robustes et de fibres d'élastine plus extensibles. Souvent, ces membranes fibreuses sont séparées par du fascia "aréolaire" ou "lâche", qui contient moins de fibres, les espaces entre celles-ci étant emplis d'une substance visqueuse qui permet aux couches

voisines de glisser les unes sur les autres. Les principaux ingrédients de cette soupe visqueuse sont l'acide hyaluronique, à l'effet lubrifiant, et les protéoglycanes, des molécules qui agissent comme des amortisseurs. Les fibres du fascia et cette soupe sont produites par des cellules spécialisées présentes dans le fascia – les fibroblastes et les fasciocytes, récemment découverts.

Si vous deviez découper un corps humain, vous découvririez sans difficulté deux couches de ce film alimentaire naturel : le fascia superficiel, qui se trouve immédiatement sous la peau, et le fascia profond, qui enveloppe muscles et organes, et les connecte les uns aux autres. Certains chercheurs étendent la définition du fascia pour y inclure le "fascia viscéral" (qui tapisse la cavité abdominale et la divise en compartiments où se logent différents organes), ainsi que les minces couches de tissu conjonctif qui recouvrent quasiment toutes les parties du corps. Selon cette définition, le fascia forme un réseau qui maintient tous les éléments de notre corps ensemble.

Il est frappant que, jusqu'au début des années 2000, personne n'ait étudié en détail ce tissu central du corps. Carla Stecco, chirurgienne orthopédique et anatomiste à l'université de Padoue, en Italie compte parmi les pionnières. Elle s'est penchée sur le fascia il y a vingt ans, lorsque son père, Luigi

Stecco, kinésithérapeute, a mis au point une nouvelle thérapie physique : la "manipulation fasciale". Selon lui, cette méthode serait à même de soigner tout, des maux de tête aux douleurs musculaires et articulaires. Elle fait aujourd'hui partie de la panoplie de thérapies physiques qui reposent sur l'idée que le massage peut assouplir un fascia devenu trop raide.

Le problème, c'est qu'à l'époque aucune preuve ne permettait de valider ou d'invalidier l'idée que le massage puisse avoir une action spécifique sur le fascia et sur la douleur. Depuis, Carla Stecco et d'autres chercheurs ont montré que le fascia est riche en nerfs, et que ceux-ci transmettent différentes informations dans l'ensemble du corps. Les nerfs du fascia superficiel sont spécialisés dans la perception de la pression, de la température et du mouvement. Ceux du fascia profond sont impliqués dans la proprioception (perception de la position du corps dans l'espace) et la nociception (perception de la douleur).

Des scientifiques ont mené des expériences lors desquelles des volontaires sains ont reçu des injections douloureuses dans la peau, les muscles et le fascia. Ces expériences montrent que les nerfs de la peau et des muscles provoquent une douleur localisée, alors que le réseau de nerfs du fascia produit une douleur irradiante, dont l'origine est plus difficile à localiser. Ce type de douleur diffuse est caractéristique de plusieurs troubles douloureux chroniques, notamment de la fibromyalgie, que certaines études associent à une inflammation du fascia. Ce caractère diffus est également caractéristique des douleurs qui font suite à l'exercice physique, que l'on attribue depuis longtemps à un dommage des muscles, mais que des chercheurs imputent aujourd'hui davantage à une blessure ou une inflammation du fascia.

Mauvaise nouvelle : lorsque l'inflammation dure trop longtemps, le corps modifie la

"Le fascia réagit à des facteurs hormonaux, chimiques et mécaniques."

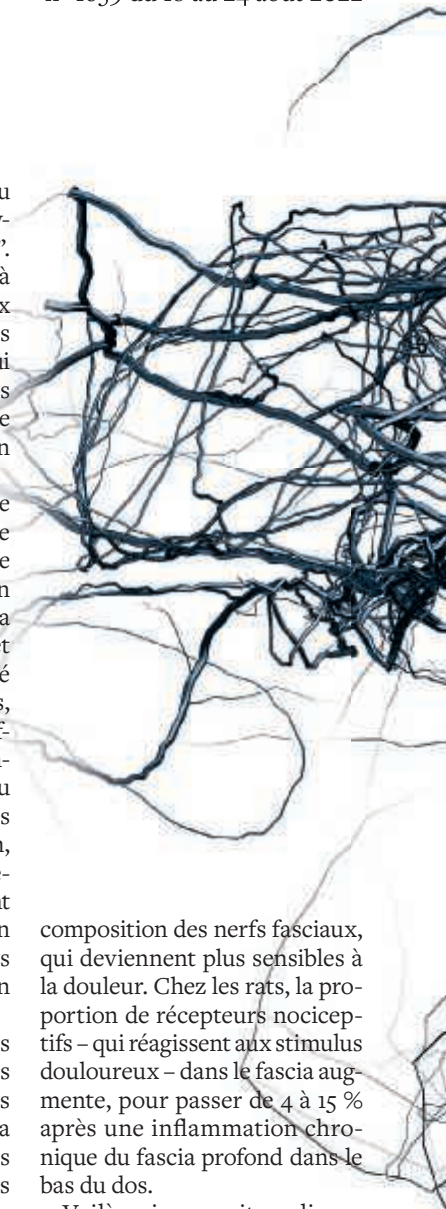
Carla Stecco,
ANATOMISTE

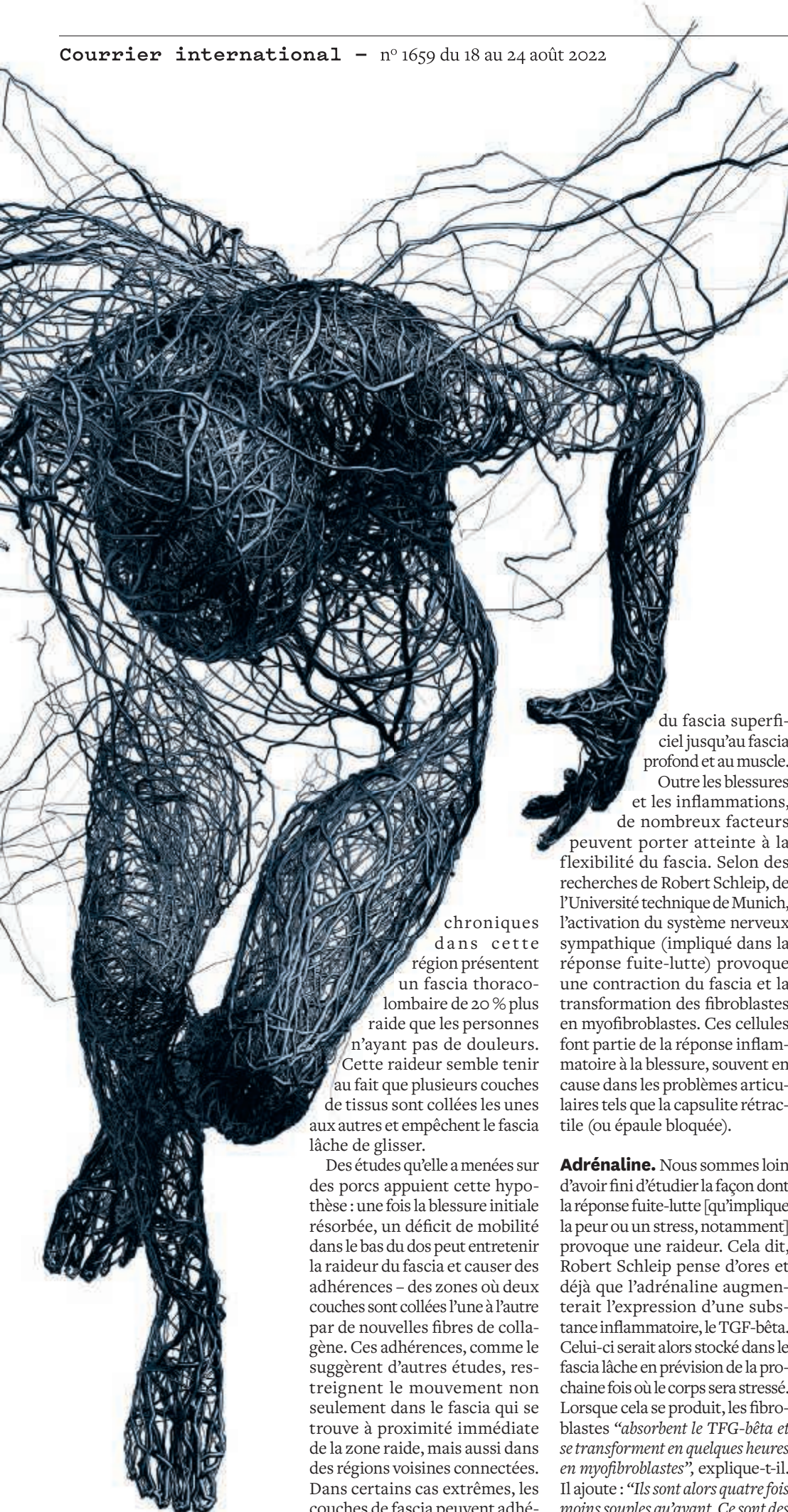
composition des nerfs fasciaux, qui deviennent plus sensibles à la douleur. Chez les rats, la proportion de récepteurs nociceptifs – qui réagissent aux stimulus douloureux – dans le fascia augmente, pour passer de 4 à 15 % après une inflammation chronique du fascia profond dans le bas du dos.

Voilà qui pourrait expliquer pourquoi les douleurs du bas du dos sont si difficiles à traiter.

Le fascia thoraco-lombaire est une structure en forme de diamant située dans le bas du dos et composée de plusieurs couches, lesquelles se connectent à différents groupes de muscles du tronc. Étant donné nos connaissances actuelles, ce fascia thoraco-lombaire semble être le bon endroit où rechercher l'origine de nos douleurs dorsales. "Le fascia thoraco-lombaire est comme un grand récepteur capable de sentir les tensions provenant des membres supérieurs, de la colonne vertébrale et de l'abdomen", résume Carla Stecco. Et il se pourrait bien que les neurones sensitifs du fascia interprètent ces tensions comme étant de la douleur.

En outre, une inflammation du fascia lâche pourrait aggraver les choses. Helene Langevin, des National Institutes of Health, dans le Maryland, s'est servie de techniques d'imagerie par ultrasons pour investiguer le bas du dos. D'après ses résultats, les personnes atteintes de douleurs





✓ Illustration de Janusz Jurek, Pologne.

En fait, la liste de facteurs susceptibles de modifier l'élasticité du fascia s'allonge à mesure que nos recherches progressent. *«Le fascia est un tissu très dynamique capable de réagir à des facteurs hormonaux, chimiques et mécaniques. Ces facteurs, pris dans leur ensemble, déterminent l'élasticité de notre fascia»*, assure Carla Stecco.

Le bon côté, c'est que, comme le fascia est dynamique, il existe de solides raisons de penser qu'en modifiant notre hygiène de vie on peut régler certains problèmes liés au fascia. Notamment en faisant des étirements. Chez le rat, Helene Langevin a constaté que les étirements entraînent des modifications des fibroblastes qui constituent la matrice du fascia lâche : ils se multiplient, s'allongent et s'aplatissent. *«Les étirements détendent les tissus»*, insiste-t-elle.

D'autres études qu'elle a réalisées sur des porcs indiquent qu'étirer le bas du dos deux fois par jour pendant cinq minutes réduit non seulement la taille d'une zone enflammée, mais semble également déclencher une séquence

pas clairement si elles ont les mêmes effets cellulaires et anti-inflammatoires que les étirements, ou si elles n'ont qu'une action temporaire sur le fascia. Il se pourrait, par exemple, que le réchauffement des tissus par les thérapies manuelles rende la matrice du fascia moins visqueuse et permette temporairement aux différentes couches de mieux glisser les unes sur les autres. Prudente, Helene Langevin rappelle que, tant que l'on n'en sait pas plus sur les mécanismes de ces thérapies, on ne peut connaître leurs effets sur le fascia – si tant est qu'elles en aient un.

Avant que ces recherches ne donnent lieu à des traitements fondés sur des preuves, le fascia devra redorer son image chez les scientifiques. Sa mauvaise réputation remonte aux années 1940 et 1950, lorsque la recherche médicale classique ne lui accordait guère d'attention et qu'il est devenu l'objet central d'une méthode thérapeutique alternative mise au point par feu la biochimiste [américaine] Ida Rolf. Depuis lors, «fascia» est un mot à la mode dans toutes sortes de thérapies alternatives.

Quoi qu'il en soit, pour Carla Stecco, il est grand temps que la médecine conventionnelle s'intéresse un peu plus à ce tissu et reconnaisse son importance dans de nombreux domaines. Il faudrait que l'on comprenne enfin qu'il nous ouvre une fenêtre sur la santé humaine. Ce serait ça, selon elle, *«la véritable révolution du fascia»*.

— Caroline Williams
Publié le 11 mai

du fascia superficiel jusqu'au fascia profond et au muscle.

Outre les blessures et les inflammations, de nombreux facteurs

peuvent porter atteinte à la flexibilité du fascia. Selon des recherches de Robert Schleip, de l'Université technique de Munich, l'activation du système nerveux sympathique (impliqué dans la réponse fuite-lutte) provoque une contraction du fascia et la transformation des fibroblastes en myofibroblastes. Ces cellules font partie de la réponse inflammatoire à la blessure, souvent en cause dans les problèmes articulaires tels que la capsulite rétractile (ou épaule bloquée).

chroniques dans cette région présentent un fascia thoracolumbaire de 20 % plus raide que les personnes n'ayant pas de douleurs. Cette raideur semble tenir au fait que plusieurs couches de tissus sont collées les unes aux autres et empêchent le fascia lâche de glisser.

Des études qu'elle a menées sur des porcs appuient cette hypothèse : une fois la blessure initiale résorbée, un déficit de mobilité dans le bas du dos peut entretenir la raideur du fascia et causer des adhérences – des zones où deux couches sont collées l'une à l'autre par de nouvelles fibres de collagène. Ces adhérences, comme le suggèrent d'autres études, restreignent le mouvement non seulement dans le fascia qui se trouve à proximité immédiate de la zone raide, mais aussi dans des régions voisines connectées. Dans certains cas extrêmes, les couches de fascia peuvent adhérer les unes aux autres au point de former un bloc immobile qui va

Adrénaline. Nous sommes loin d'avoir fini d'étudier la façon dont la réponse fuite-lutte [qu'implique la peur ou un stress, notamment] provoque une raideur. Cela dit, Robert Schleip pense d'ores et déjà que l'adrénaline augmenterait l'expression d'une substance inflammatoire, le TGF- β . Celui-ci serait alors stocké dans le fascia lâche en prévision de la prochaine fois où le corps sera stressé. Lorsque cela se produit, les fibroblastes *«absorbent le TGF- β et se transforment en quelques heures en myofibroblastes»*, explique-t-il. Il ajoute : *«Ils sont alors quatre fois moins souples qu'avant. Ce sont des machines à contraction. C'est ainsi que l'adrénaline peut raidir le fascia.»*

Les étirements entraîneraient une régulation de l'inflammation.

d'événements chimiques anti-inflammatoires provenant du fascia. Cette découverte est prometteuse, car l'inflammation chronique est associée à toutes les maladies modernes ou presque, depuis les troubles cardiaques jusqu'au diabète, en passant par le cancer et la dépression. Une équipe de la Harvard Medical School est en train de conduire un essai avec des humains pour déterminer s'il en va de même chez nous. Lors de l'étude pilote qu'elle a achevée fin 2021, le groupe de volontaires sains qui s'était étiré pendant une heure présentaient des taux modifiés de cytokines, des molécules [impliquées notamment dans l'inflammation] appartenant au système immunitaire, par rapport au groupe qui ne s'était pas étiré. Ces résultats conduisent à penser que les étirements entraînent une régulation de l'inflammation.

Quant aux thérapies physiques qui se focalisent sur le relâchement du fascia, telles que le massage, on ne sait toujours

SOURCE



NEW SCIENTIST

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 84 215 ex.
newscientist.com

Stimulant, soucieux d'écologie et bon vulgarisateur, le New Scientist est l'un des meilleurs magazines d'information scientifique du monde. Créé en 1956, il réalise une partie de ses ventes à l'étranger.

ÉCONOMIE



On a tous quelque chose à perdre avec la fin du cash

Finance. Les paiements en liquide disparaissent au profit des transactions dématérialisées. Ce qui favorise les inégalités et les discriminations, dénonce ce magazine new-yorkais.

—New York Magazine
(extraits) New York

De toutes les promesses de progrès technologique faites à la fin du xx^e siècle, la dématérialisation des paiements est l'une des rares à avoir été tenue. Chaque fois que vous achetez quelque chose, il y a de grandes chances pour que vous payiez par carte, téléphone ou même avec votre montre. Ces vingt dernières années, l'argent liquide est passé de la première à la troisième place des moyens de paiements aux États-Unis, d'abord devancé par les cartes de paiement, en 2018, puis par les cartes de crédit, en 2020, première année de la pandémie. [En Europe, selon la Banque centrale européenne, les paiements en liquide représentaient encore 73 % des transactions en 2019.]

Chaque jour, nous nous rapprochons un peu plus du mythe d'une société sans liquide, une transition certes formidable pour les plateformes de paiement électroniques, mais pas forcément pour les gens comme vous et moi.

Casino. Personne ne peut nier le côté pratique du paiement dématérialisé : un bip et hop ! c'est fini. Mais ce qui nous simplifie la vie a souvent un coût. Dans *Cloudmoney. Cash, Cards, Crypto, and the War for Our Wallets* ["L'argent dématérialisé. Les espèces, les cartes, les cryptos et la guerre pour contrôler nos portefeuilles", éd. Harper Business, juillet 2022, non traduit], le journaliste et ancien courtier en produits dérivés Brett Scott essaie de nous convaincre que nous avons tous quelque chose à perdre dans cette guerre contre l'argent

liquide. Selon lui, une société sans argent liquide irait tellement vite qu'il y aurait forcément des laissés-pour-compte.

Les banques et les plateformes de paiements électroniques nous maintiennent délibérément dans l'ignorance du processus des paiements. On imagine que ça se passe à peu près comme ça : notre argent se trouve dans une salle des coffres, quelque part sur une étagère où est inscrit notre nom, une carte magnétique nous permet d'accéder à ces liasses de billets, et la banque fait les comptes en fin de journée. La carte bancaire est ainsi un objet matériel qui permet de régler physiquement nos transactions.

Or, explique Brett Scott, c'est un malentendu. Il y a en fait deux sortes d'argent. L'argent liquide en circulation, garanti

par l'État et appelé "base monétaire" ou "monnaie fiduciaire". L'argent auquel nous avons accès avec notre carte est de la "monnaie bancaire" ou "scripturale". Il n'est pas émis par l'État, mais, comme son nom l'indique, par une banque.

Scott utilise la métaphore du casino, où l'on échange de l'argent contre des jetons. Les banques font la même chose : une fois que vous avez déposé votre argent, les chiffres sur votre compte font référence à de l'argent créé par la banque. Mais il n'y a pas de coffre à votre nom. Vous pouvez récupérer votre argent en allant au distributeur ou au guichet. Mais, comme les casinos, les banques n'aiment pas trop qu'on encaisse leurs jetons.

Certes, elles abritent des réserves de monnaie fiduciaire, mais ce stock n'est qu'une fraction des jetons qu'elles émettent – c'est pourquoi on parle de "système de réserves fractionnaires". Quand une banque

accorde un prêt, elle se contente d'émettre de nouveaux jetons. Les banques détiennent donc un pouvoir très important : non seulement ce sont elles qui décident qui mérite d'avoir des jetons, mais elles peuvent facturer une commission sur leurs

"La fintech ne contourne pas le système bancaire, mais s'y raccorde."

Brett Scott,
JOURNALISTE ET EX-COURTIER

propres jetons. Pas étonnant que les banques ne veuillent pas que les clients tirent de l'argent liquide.

Passer par une appli bancaire pour payer, c'est comme conduire une voiture : ça semble facile et rapide tant qu'on ne se demande pas comment ça marche. Brett Scott explique que l'argent liquide est comme un vélo. Ce n'est pas aussi rapide ni aussi commode qu'une voiture, mais vous n'avez pas besoin de permis pour rouler à vélo, lequel ne dépend pas de combustibles fossiles qui détruisent la planète. "Cesser de payer en liquide, c'est comme fermer les pistes cyclables dans une ville où la voiture est reine", écrit-il. Les constructeurs automobiles ont tout fait pour réduire la place des cyclistes et des piétons dans la ville. Le secteur bancaire a fait pareil.

Les banques n'ayant pas été particulièrement promptes à introduire des interfaces numériques pour les consommateurs, elles ont ouvert la brèche aux perturbateurs en herbe de la Silicon Valley pour développer ces nouvelles technologies financières, ou "fintech". Cependant, la fintech "ne contourne pas le système bancaire existant, mais s'y raccorde", écrit Brett Scott. PayPal en est l'exemple le plus abouti : sa prétendue technologie révolutionnaire de pair à pair n'est qu'une couche supplémentaire du système.

Tout le monde ne conduit pas une voiture. N'importe qui peut avoir des billets et des pièces, alors que la monnaie scripturale

est soumise aux conditions fixées par les banques. Les achats en ligne donnent lieu à la création de données liées à l'identité qui peuvent être utilisées à toutes sortes de fins, des plus inoffensives aux plus malfaisantes.

Les migrants clandestins ne peuvent pas ouvrir de compte, ni les personnes sans domicile fixe. Les banques peuvent demander un dépôt minimum et facturer toutes sortes de frais. Les plateformes de paiement électronique et les entreprises de la fintech sont soumises à des pressions politiques. Des pères la pudeur ont utilisé cette vulnérabilité pour s'en prendre à des travailleuses du sexe [en octobre 2021, la mise à jour par Mastercard de ses conditions de service sur les contenus explicites pour adultes a été jugée discriminatoire envers les professionnels du sexe, selon l'Union américaine pour les libertés civiles (Aclu)].

Masse critique. Ceux qui souhaitent la disparition de l'argent liquide sont très puissants. En 2019, une fuite de courriels échangés entre Amazon et la ville de Philadelphie à propos d'un nouveau règlement visant à obliger les commerçants à accepter les espèces a montré les moyens mis en œuvre pour bloquer la procédure puis pour en exempter les magasins sans caisse Amazon Go – qui ne sont pas conçus pour les espèces.

L'argent liquide nécessite une masse critique d'utilisateurs pour fonctionner. Comme me l'a expliqué un serveur à Brooklyn, son café accepte en théorie les espèces, mais il n'y avait pas de liquide dans sa caisse.

En d'autres termes, vous ne pouvez pas faire du vélo sur une autoroute. La métaphore de Brett Scott se décline également sous forme de mesures politiques. Si l'argent liquide est un vélo, l'équivalent financier d'une politique d'urbanisme consisterait à avoir de grandes pistes cyclables, mais aussi des transports en commun subventionnés, comme les bus (les banques postales) et des trains à grande vitesse (comme les monnaies numériques des banques centrales). Et surtout des quartiers où l'on peut marcher – sans rien avoir à débours.

—Malcolm Harris
Publié le 22 juin





Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

L'industrie, moteur de la croissance

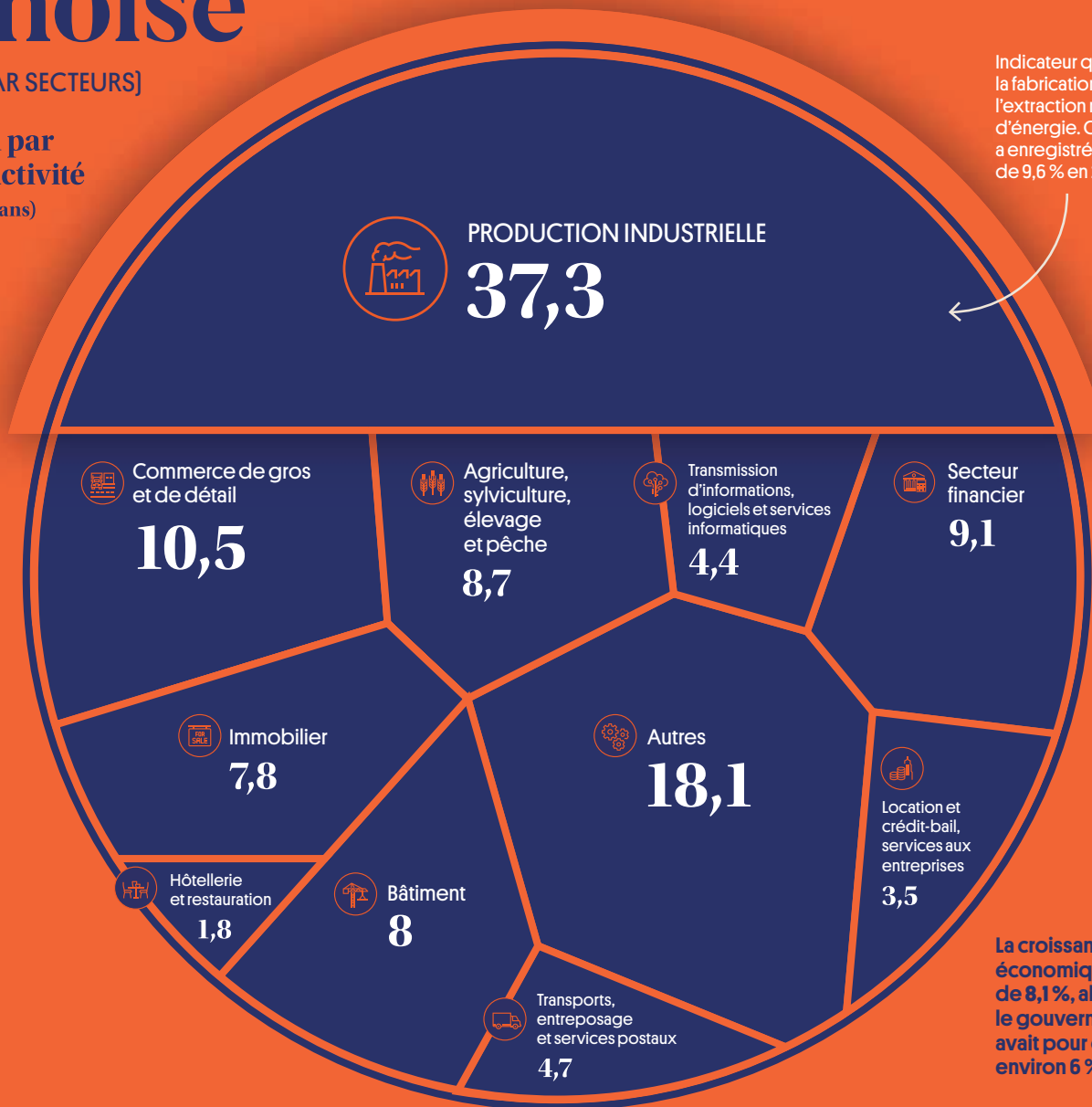
En 2021, le PIB de la Chine a augmenté de 8,1 % malgré la pandémie et la politique "zéro Covid" pratiquée dans le pays.

L'économie chinoise

Le PIB chinois pesait 114 000 milliards de yuans (environ 16 000 milliards d'euros) en 2021, selon le Bureau national des statistiques de la Chine.

EN 2021 (PIB PAR SECTEURS)

Répartition par secteurs d'activité
(en billions de yuans)



Indicateur qui englobe la fabrication industrielle, l'extraction minière et la fourniture d'énergie. Cette branche a enregistré une croissance de 9,6 % en 2021.

La croissance économique a été de 8,1%, alors que le gouvernement avait pour objectif environ 6%.

Source : Bureau national des statistiques de la Chine



VISUAL CAPITALIST. Ce site canadien publie de nombreuses infographies. Celle-ci, consacrée à la répartition du PIB chinois par secteurs d'activité, est parue le 18 mai, alors que Shanghai, Harbin et d'autres villes du pays étaient encore confinées

ou soumises à des restrictions strictes dans le cadre de la politique "zéro Covid" voulue par Pékin. Cette situation affecte l'économie chinoise et en particulier les chaînes qui approvisionnent le reste du monde. Les résultats de l'année 2022 pourraient s'en ressentir.

360



MAGAZINE

La Thaïlande de Veeraporn Nitiprapha • Culture .. 46
 Invader est là • Voyage 48
 Wu Zetian, la redoutable impératrice • Histoire 50



Avec les loups-r
des îles De

↓ Spectacle rare. Un phoque moine de Méditerranée s'approche du bateau sur lequel se trouve le journaliste de *Visão*.

SOURCE



VISÃO

Lisbonne, Portugal

Hebdomadaire, 108 000 ex.

visao.sapo.pt

En 1993, *O Jornal*, vieil hebdo tabloïd en noir et blanc, s'est mué en un newsmagazine haut

en couleur, une sorte de *Newsweek* ou de *Spiegel* portugais. Propriété du groupe portugais Trust in News (TIN) depuis 2018, il est le principal concurrent d'*Expresso*, l'autre grand hebdomadaire d'information du pays.



marins desertas

PHOTO MARCOS BORGIA/VISÃO

À quelques kilomètres de Madère, un archipel portugais de trois îles inhabitées constitue une réserve naturelle, marine et terrestre, de 12 000 hectares. Biologistes et gardes nature veillent sur la mascotte locale, très menacée : le phoque moine de Méditerranée. —*Visão* Lisbonne



Nous coupons le moteur du canot pneumatique et nous nous laissons dériver au gré du vent. Dans un silence quasi absolu, Rosa Pires s'émerveille devant le phoque moine qui s'agite autour de notre embarcation : tantôt il sort la tête de l'eau, tantôt il tourne près du moteur dans une danse tranquille et naturelle. Une simple observation fait dire à la biologiste qu'il s'agit d'un jeune mâle avec des parasites ou en cours de mue. La scène est peu banale, même pour Rosa Pires.

À 51 ans, voilà près de trente ans qu'elle œuvre pour la conservation du phoque moine de Méditerranée (*Monachus monachus*) – le phoque le plus rare et menacé du monde – dans les eaux qui entourent les îles Desertas. “*Ils ne se comportent pas ainsi en général; s'approcher si près du bateau et aussi longtemps. Plonger comme un dauphin, ce n'est pas non plus très courant, mais ça arrive*”, murmure-t-elle, avec un grand sourire.

Le canot est désormais encerclé par trois loups-marins [*lobos-marinhos*] – le nom sous lequel est connue cette espèce à Madère. Lourenço Alves, garde nature, lance la caméra GoPro à l'eau. La vidéo permettra d'identifier le jeune adulte “13”, “*un petit né en 2019*”, grâce à ses taches latérales. Le “13” est l'un des individus qui interagit le plus avec les êtres humains – un comportement fréquent chez les mâles, qui se caractérisent par deux orifices sur le ventre. La femelle, elle, présente des cicatrices sur le dos, en raison de la technique

d'accouplement : un rituel sous-marin fait de jeux brutaux. Les couples sont fidèles et attachés à leur tanière.

Voir sans se faire voir, voilà le conseil le plus répété au cours de cette matinée passée au poste d'observation de la zone de Tabaqueiro – la “maternité”, située à la pointe sud de l'île Deserta Grande. On s'y rend seulement muni d'un appareil photo avec batterie, d'une paire de jumelles, de biscuits, d'eau, de fruits et de vêtements chauds.

Rien n'importe plus que le bien-être des animaux. Et moins il y a d'interférence humaine, mieux ils se portent, même s'il s'agit d'une espèce vouée à disparaître si elle n'est pas protégée... par l'homme, justement. L'Union internationale pour la conservation de la nature considère actuellement le phoque moine comme une espèce “*en danger*”, mais il figurait auparavant parmi les espèces “*en danger critique*”, la catégorie juste avant l'extinction. Selon l'organisation, il subsiste environ 700 de ces animaux dans le monde.

Rosa Pires n'a pas débarqué depuis août [2021] sur Deserta Grande – une île volcanique qui, avec Chão et Bugio, forme les îles Desertas, au sud-est de Madère. Elle était alors allée installer, dans les grottes des → 44



43 ← criques, des appareils, d'une autonomie de neuf mois, qui prennent des photos toutes les heures. Ce système a permis d'identifier les 25 individus qui composent la petite colonie de loups-marins. Lors de la création de la zone de protection spéciale, en 1988, ils étaient entre six et huit. Classées "réserve biogénétique" en 1992 par le Conseil de l'Europe, les Desertas ont obtenu le statut de "réserve naturelle" en 1995 et ont intégré le réseau [européen] Natura 2000. "C'est le loup-marin qui a motivé la création d'une réserve dite 'intégrale', même s'il subsiste une réserve partielle pour que les pêcheurs puissent continuer leur activité", explique la biologiste. Depuis Fajã da Doca jusqu'au sud, c'est une réserve intégrale. Plus vers le nord, c'est une réserve partielle, où navigation et pêche sont autorisées mais à certaines conditions. "La réserve est destinée à la préservation de la nature et de la pêche. Sans réserve, les pêcheurs ne pourraient plus pêcher nulle part car il n'y aurait plus de poisson."

C'est sur l'île de Madère, à Câmara de Lobos, que les colonisateurs ont repéré le premier loup-marin au temps de Gonçalves Zarco, Tristão Vaz Teixeira et Bartolomeu Perestrelo [trois explorateurs et navigateurs de la couronne portugaise], il y a six cents ans. Ces animaux étaient déjà peu nombreux au début du xx^e siècle et, depuis les années 1980, il n'en reste plus que dans les îles Desertas. Du fait de l'occupation humaine, il n'y a plus eu de naissances dans les baies ou sur les plages de Madère, et les

Par mer agitée, rochers et courants sont dangereux pour les jeunes phoques.

loux-marins se sont déplacés vers les grottes de la plage de galets de Tabaqueiro, la "maternité".

Ce petit groupe n'a rien de comparable avec les près de 380 individus du Cap Blanc, à la frontière africaine entre la Mauritanie et le Sahara occidental, ou les quelque 300 présents dans la mer Égée entre l'Europe et l'Asie. Sa taille réduite s'explique pour beaucoup par les eaux oligotrophes, c'est-à-dire pauvre en éléments nutritifs, de cette partie de l'Atlantique. Ainsi, elles produisent peu de matière organique, ce qui n'est guère propice à la reproduction. Lorsque la mer est agitée et que les vagues frappent la côte, les jeunes sont également plus vulnérables. Ils sont régulièrement projetés sur les rochers ou emportés par les courants quand ils tentent de rejoindre la mer. "Les jeunes naissent en période de grandes intempéries, c'est pourquoi le développement de cette colonie est si lent. On compte 25 individus, mais il pourrait y en avoir le double", remarque Rosa Pires.

Avec la mise en place du programme Life en 2014 par l'Institut portugais pour la conservation de la nature et des forêts (ICNF) et la Fondation [pour la conservation de la biodiversité] CBD-Habitat – entité privée espagnole spécialisée dans la conservation d'espèces menacées telles que le lynx ibérique, le phoque moine de Méditerranée, l'aigle impérial ou le vautour moine –, le rythme des études s'est intensifié dans les Desertas. Il y a sept ans, Rosa Pires a exploré avec son équipe toutes les grottes, terrestres et sous-marines, de l'archipel de Madère, sur 190 kilomètres de côte. Parmi les 141 cavités découvertes, 26 présentaient un intérêt pour le loup-marin. Les



PHOTOS MARCOS BORGIA/VISÃO

informations recueillies grâce aux appareils photos ont permis de découvrir qu'"il en naît plus que ce qu'on peut imaginer, mais il en meurt plus également". Si on a pu voir des individus atteindre les 35 ans, "rares sont ceux qui dépassent les 24 ans". L'humidité constante des plages qui sont à l'intérieur des grottes provoque en outre de l'hypothermie chez les jeunes.

Installée au Portugal depuis l'âge de 5 ans mais née en Angola, Rosa Pires a postulé pour devenir garde nature après l'obtention de son diplôme en biologie marine et pêche à l'université de l'Algarve [sud du Portugal] et la réalisation d'un stage à Madère. Elle a intégré la première équipe à veiller sur ces îles, aux côtés d'Isamberto Silva, et y a passé trois années, de 1994 à 1997. À l'occasion de sa première observation, elle a fait 36 repérages de loups-marins. "Au début, ces heures d'observation étaient une torture", se rappelle-t-elle.

Né dans l'archipel, Isamberto Silva, 58 ans, collectionne les animaux, des insectes aux araignées, depuis l'enfance. Il détient des papillons de la collection de son père, constituée il y a plus de 40 ans. Garde nature depuis trente ans, il continue de conserver un exemplaire de chaque espèce qu'il trouve lors de ses séjours dans les îles. Il a découvert tant d'espèces endémiques sur les Desertas et à Madère depuis 1988 qu'elles portent son nom dans les recueils scientifiques : *Muschia isambertoii* et *Monizia edulis isambertoii* pour les plantes, l'araignée *Dysdera isambertoii*, l'escargot (fossile) *Leptaxis isambertoii*; quatre scarabées sont également qualifiés d'"isambertoii".

Passionné par la nature, Isamberto excelle dans la recherche de plantes et d'animaux, depuis les falaises de l'île Deserta Grande ou de Bugio, où niche le pétrel des Desertas [*Pterodroma deserta*, ou *freira-do-bugio*, en portugais], jusqu'aux abords de la mer déchaînée. Sa connaissance inégalée de la faune et de la flore de ces lieux si difficiles d'accès en fait l'un des spécialistes les plus sollicités pour accompagner les biologistes et autres chercheurs.

Pour se rendre dans la vallée de Castanheira, principal refuge des tarentules endémiques des Desertas (ses préférées), Isamberto n'emporte généralement pas de gants. Il les sait pourtant dangereuses puisqu'il s'est déjà fait piquer, ce qui lui a valu un gros œdème cutané, mais sans gravité. "Au début, c'était l'aventure. Maintenant, j'ai une certaine appréhension. Quand la mer est vraiment mauvaise, on n'y va pas. Sur certains sentiers, il y a des câbles, et on utilise des mousquetons", explique-t-il au moment de monter dans le bateau venu le récupérer après une matinée en quête d'escargots.

Dinarte Teixeira, biologiste et malacologue [spécialiste des mollusques] qui se consacre depuis plus de vingt ans à l'étude des escargots, connaît toutes les caractéristiques de ces mollusques rampants : où ils vivent, en quelle quantité, avec quelles espèces ils interagissent. Malgré son absence d'interaction avec les autres animaux des Desertas (tarentule, pétrel, loup-marin), l'escargot contribue de façon significative à l'écosystème. Non seulement il participe au cycle de l'azote par son alimentation à base de matière morte, mais sa coquille constituée de calcium enrichit le sol de ce nutriment.

Considéré comme le bastion mondial de la malacologie, l'archipel de Madère – qui comprend en outre les îles Desertas, Porto Santo et Selvagens – est l'une des régions présentant la plus grande diversité de mollusques terrestres, pour 70 % à 75 % endémiques, dont 320 espèces d'escargots. Quatre espèces endémiques de Deserta Grande sont actuellement classées "en danger critique" : elles comptent chacune moins de 200 individus.

Grâce au financement de l'Union internationale pour la conservation de la nature, via [le collectif d'ONG] Rewild, une partie de ces populations ont été sauvées en les envoyant dans deux parcs zoologiques anglais – l'un à Bristol, l'autre à Chester – pour les faire se reproduire en captivité. À ce jour, on compte déjà plus de 1 400 et 300 individus pour deux de ces espèces. "Trois de ces quatre espèces ont déjà existé à Bugio. Si nous n'arrivons pas à endiguer les menaces qui pèsent sur elles, elles pourraient être réintroduites sur l'île en dernier recours",



← La garde nature Rosa Pires s'est prise de passion pour les Desertas en 1994, lors d'un stage.

← Après une matinée passée à chercher des escargots, une équipe de biologistes et de gardes nature descendent une falaise de l'île de Bugio.



explique Dinarte Teixeira. *“Il y a dix ans, il fallait creuser en profondeur pour trouver des escargots. Aujourd'hui, on soulève une pierre, et il y en a plus de 1 000, de cinq ou six espèces différentes.”*

La mer s'est déjà invitée plusieurs fois sur l'île Deserta Grande, mais pas de quoi intimider les équipes de trois garde nature qui se relayent tous les quinze jours. La veille de leur départ – la relève n'a lieu que lorsque la mer est favorable –, on établit le programme des repas et on achète les fournitures nécessaires aux trois personnes qui passeront deux semaines isolées de tout et de tous, dans une habitation qui existe depuis maintenant seize ans.

Imaginez une grande maison en bois, avec plusieurs chambres, une salle commune et une petite cuisine équipée (réfrigérateur, congélateur, cuisinière, four, hotte aspirante). Il faut non seulement apporter papier toilette, paracétamol, viande, poisson, lait, eau, vin, biscuits, œufs, thon, pain, farine, sucre, huile, fruits et légumes, mais aussi des bidons d'essence pour alimenter les bateaux et générateurs, si l'électricité produite par les panneaux solaires venait à manquer. L'eau salée est utilisée pour la chasse d'eau des toilettes; l'eau de pluie, récupérée du toit, sert pour la cuisine et la salle de bains. La douche quotidienne se fait en plein air, à l'eau chaude. L'eau qui sort de la fosse septique fait l'objet d'un traitement par osmoseur avant d'être rejetée dans la mer. Une île autonome.

Qu'il est bon pour ceux qui arrivent de trouver un plat de pâtes sur le feu, préparé par ceux qui rentrent

chez eux. Parmi les gardes, il y en a toujours un plus doué pour la cuisine, même si la répartition des tâches se veut équitable. Lourenço Alves, 41 ans, doit beaucoup à l'expérience acquise au cours de ses longs séjours sur les îles. La première fois, c'était il y a vingt ans sur les Selvagens (plus de 200 kilomètres au sud), et il en a eu d'emblée pour quarante-cinq jours. Ce fut la même chose en décembre 2009, sur Deserta Grande, quand le mauvais temps l'empêcha de partir alors qu'il n'avait plus ni vivres ni bois.

Chaque fois qu'il rentre chez lui, à Funchal [la capitale de Madère], toute cette agitation et ce bruit le dérangent, raconte-t-il en préparant de la viande hachée aux légumes. Cette année, après avoir fêté Noël à la maison, il est revenu le 27 décembre pour commencer l'année 2022 sur le sable de Deserta Grande. Le ciel dégage lui a même permis de profiter du traditionnel feu d'artifice de Madère. Chez eux, tous les gardes se sentent comme des visiteurs.

C'est finalement sur les Desertas qu'ils ont l'impression d'être *“à la maison”*, avec le chant nocturne de l'océanite de Castro [un oiseau], des horaires réguliers et une totale liberté; ce qui ne facilite pas forcément les relations amoureuses ou familiales. *“Les confinements dus à la pandémie ont été bien pires, c'était terrible”*, confesse Ricardo Gouveia, 51 ans. Là-bas, on peut s'éclaircir les idées, faire le vide dans sa tête, presque entrer en méditation. Ricardo préfère la Selvagem Pequena : il ne s'y passe rien ou quasiment, mais la beauté de l'île, mystique, emplit son âme. Membre d'un groupe de rock progressif appelé Holograma, il emporte avec lui sa basse pour répéter et étudier. Son histoire comporte un tour du monde et une traversée de l'Atlantique en quarante-quatre jours, dont dix-neuf sans voir la terre.

Les Desertas sont les préférées de Nélío Caires, 46 ans, surtout parce qu'il n'aime pas les quinze heures de traversée pour se rendre sur les Selvagens. En outre, *“il y a plus d'activité ici”*.

“Sur la mer, chaque jour est différent.” Sur terre, Nélío aime explorer le sommet des montagnes, étudier les roches et les plantes qui façonnent le paysage. Pour remonter le sentier, il faut entretenir les chemins et les marches, où restent les outils. Au sommet, à 479 mètres d'altitude, les ruines laissent deviner la présence passée d'une citerne, d'une chapelle et de quatre postes de surveillance de baleines. *“Il y a eu des tentatives visant à peupler l'île Deserta Grande.”*

Les gardes consacrent la plus grande partie de leur travail à surveiller les bateaux de pêche et les activités de loisir autour de l'île. La priorité est de repérer les infractions, comme la pêche illégale dans la réserve. Et ils sont toujours à l'affût de déchets marins, apportés par le vent et les courants d'est. Pendant que deux gardes partent en mer, celui resté sur terre accueille les visiteurs. Ces derniers peuvent arriver sur des voiliers étrangers ou dans le cadre de voyages de tourisme maritime local, et ont la possibilité de faire un petit tour de l'île en empruntant le sentier près de la maison. Il peut parfois y avoir 70 personnes sur l'île mais, selon Rosa Pires, l'idéal serait de ne pas dépasser 25 personnes à la fois sur terre et 75 au total par jour. *“À quoi bon préserver et protéger quand, à côté, un groupe pollue et fait pression sur l'environnement?”*

La consommation de carburant des embarcations, l'utilisation des toilettes et le bruit, tout vient interférer dans la vie du loup-marin et repousser le rêve de Rosa : que cet animal, symbole des îles, devienne autonome et qu'il n'ait plus besoin de protection humaine pour survivre.

— **Sónia Calheiros**
Publié le 15 janvier

C'est finalement sur les Desertas que les gardes se sentent à la maison.

SUR NOTRE SITE
Histoires de mer

Retrouvez tous les épisodes de notre série d'été sur courrierinternational.com.

À LIRE AUSSI
Portugal, la nouvelle Californie de l'Europe

Cette semaine notre dossier de une sur l'attractivité du pays ibère, et notamment de la région de Lisbonne.



La Thaïlande subversive de Veeraporn Nitiprapha

Avec ses fresques qui font écho à l'actualité politique, l'écrivaine a trouvé son public, dans un pays pourtant peu porté sur la lecture.

—**Nikkei Asia** (extraits) Tokyo

Vous ne connaissez pas son nom et pourtant, Veeraporn Nitiprapha compte sans doute parmi les auteurs les plus importants d'aujourd'hui. Son premier roman, disponible en anglais sous le titre *The Blind Earthworm in the Labyrinth* ["Le Ver de terre aveugle dans le labyrinthe"], inédit en français, comme ses autres livres], a fait sensation. La version originale en langue thaïe [publiée en 2015] s'est vendue à 200 000 exemplaires, dans un pays où les habitudes de lecture (lesquelles se limitent généralement aux maximes de moines et aux conseils pour bien investir en Bourse) étaient considérées comme médiocres avant même l'arrivée de la lecture sur téléphone portable.

Kong Rithdee, le grand écrivain et critique de cinéma qui traduit [en anglais] l'œuvre de Veeraporn Nitiprapha, confie : "Nul ne sait pourquoi ce roman est devenu si populaire. Reste que, après le coup d'État de 2014, il exprimait les émotions de beaucoup de jeunes – une sorte de désespoir romantique né dans le labyrinthe qu'est la Thaïlande."

Alors qu'il a remporté [en 2015] le prestigieux prix des écrivains de l'Asie du Sud-Est, le plus grand prix littéraire de la région, il a fallu quatre ans pour qu'un éditeur, River Books, établi dans la capitale thaïlandaise, le publie en anglais. Les critiques ont loué le roman, sans cependant passer sous silence sa complexité. Elles l'ont présenté comme "enfiévré" et "onirique", "magique et méandreux", comme "une hallucination paludéenne".

LITTÉRATURE D'une patience à toute épreuve, les deux sœurs au cœur de l'histoire, Chalika et Chareeya, sont entrées dans la culture thaïlandaise. L'œuvre de Veeraporn a été comparée à tout, depuis les épopées classiques thaïlandaises jusqu'à *Cent ans de solitude*, de Gabriel García Márquez.

Memories of the Memories of the Black Rose Cat ["Souvenirs des souvenirs du chat rose et noir"], le deuxième roman de Veeraporn Nitiprapha, est lui aussi une saga familiale. Et il a fait d'elle la première femme à remporter deux fois de suite le prix des écrivains de l'Asie du Sud-Est. Il vient d'être publié en anglais, en mai.

Ce récit riche en intrigues, d'une intimité claustrophobique, va encore plus

loin dans sa poétique sans compromis. Il raconte l'histoire d'une famille sino-thaïlandaise en quête de son identité, sur fond de corruption, depuis Chinatown [le quartier chinois de Bangkok] jusqu'à la petite ville provinciale imaginaire de Pad Siew, des années 1910 aux années 1970. L'évanescence de la mémoire y est un thème récurrent. Les fils des générations se mêlent à travers les points de vue d'enfants qui se réveillent, de grands-mères qui racontent des histoires, de dialogues internes et de conversations à plusieurs, de légendes et de malédictions, le tout au milieu d'oiseaux et d'objets de la vie quotidienne d'une riche symbolique.

"Mon écriture est comme un laboratoire où je mets des gens, des situations, et où j'invente pas à pas une histoire", explique l'auteur, surnommée "Mam". "Si une famille n'a plus rien à raconter, je tue toute la famille. Boum! Tremblement de terre!"

Cette femme de 60 ans a passé sa vie à Bangkok. Elle a travaillé comme rédactrice publicitaire et comme journaliste pour un magazine de mode. Elle confesse avoir commencé à écrire des romans à l'âge de 44 ans pour impressionner son fils, insatiable lecteur.

La littérature thaïe pâtit depuis longtemps d'un manque de traductions et de reconnaissance mondiale. Même les lecteurs occidentaux les plus éclairés seraient bien en peine de citer un grand écrivain thaïlandais, vivant ou mort. Kong Rithdee, le traducteur de Veeraporn Nitiprapha, souligne que la Thaïlande n'ayant pas été colonisée, elle n'a jamais été connue du public anglophone. Ce qui empêche la littérature du pays de "se faire une place sur la mappemonde littéraire". Pis : "Trop d'histoires de crimes mystérieux racontés par des expatriés colorent faussement l'image de notre pays."

Il est fort utile de connaître quelque peu l'histoire récente de la Thaïlande pour saisir les références subtiles, hautement politiques, des livres de l'auteur. Certains de ses personnages se laissent emporter dans des manifestations et autres mouvements de protestation qui, souvent, mettent à mal leur intégrité. Les affrontements entre "chemises jaunes" [conservateurs ultraroyalistes] et "chemises rouges" [pro-démocratie] et les répressions de 2010 jouent un rôle important dans le dénouement de *The Blind Earthworm in the Labyrinth*.

Veeraporn Nitiprapha estime que bon nombre des problèmes de la société thaïe remontent à la Seconde Guerre mondiale. Elle observe : "Les uniformes que les étudiants continuent de porter, l'influence de l'armée, notre manière de penser est la même qu'il y a quatre-vingts ans. J'ai commencé à écrire pour essayer de comprendre mon pays et comment l'histoire de l'après-guerre nous a menés jusqu'ici. Qu'il s'agisse des Thaïlandais [en général], des femmes, des bouddhistes, de la famille, des amis – parfois, les gens ne

sont pas du tout ce qu'ils sont, mais ce qu'ils doivent être."

Pour son traducteur, "on pourrait dire que ses livres sont les enfants rebelles, subversifs, de Si Phaendin ["Quatre dynasties", non traduit en français, un roman écrit par l'ex-Premier ministre Kukrit Pramoj (1975-1976), qui raconte la vie de plusieurs générations à la cour royale] parce qu'ils décrivent les vraies gens, ceux qui construisent l'histoire".

"Il n'y a pas une seconde de notre vie qui nous appartienne vraiment."

Veeraporn Nitiprapha

Lorsqu'on lui demande quelles œuvres ont influencé la société thaïlandaise, elle répond : "Je dirais que ce sont les soap operas qui passaient à la télévision, qui viennent de ces romans d'amour entre riches et pauvres, à la Jane Austen, qui ont exercé le plus d'influence." À propos de ses concitoyennes et concitoyens, elle regrette : "Nous ne lisons pas suffisamment pour survivre dans le monde moderne."

Veeraporn Nitiprapha évoque un monde typiquement thaïlandais ou sino-thaïlandais en distillant avec lenteur une grande richesse de détails. "Si vous comprenez chaque petite chose, vous comprendrez aussi les grandes choses", explique-t-elle. Pour exemple, cette phrase caractéristique de son écriture : "De fins rayons de soleil brillaient à travers l'alignement de fenêtres derrière Mère, leur éclat doré illuminant d'étranges et minuscules paillettes d'air qui dérivait vers l'extérieur, tel un million de toutes petites étoiles rivalisant d'ardeur pour être la plus scintillante."

Au milieu de ces descriptions luxuriantes, l'auteur démonte les stéréotypes persistants qui présentent les Thaïlandais comme des bouddhistes joyeux, des royalistes dociles ou des personnes dans l'adoration de leurs ancêtres, auxquelles on a appris à enfouir ce qu'elles ressentent. Le plus souvent, ses personnages sont mus par des amours irrationnelles, des liens de loyauté tacites, un fort attachement à la nature et le besoin de s'exprimer. Dans *Memories of the Memories of the Black Rose Cat*, elle aime tout particulièrement Chongsawang : "Cet étranger à tout incarne la vie des gens dans un pays non démocratique. Nous pensons que tout va bien, nous avons un travail, de l'argent, la réussite. Or il n'y a pas une seconde de cette vie qui nous appartienne vraiment."

Remarquablement prolifique malgré ses débuts tardifs, Veeraporn a déjà mis le point final à son troisième livre – "un roman sombre et amusant pour préados." Elle est même passée à la suite, arguant que, "pour ne pas caler, un écrivain ne doit jamais cesser d'écrire".

—**John Krich**

Publié le 13 juillet



Au Tuba Club, à Marseille. Invader a installé 97 de ses créations dans le paysage phocéen.

—Bloomberg.com (extraits)
New York

Au sommet de la tour Eiffel, pendant que la plupart des visiteurs immortalisent le panorama, Laura Fromm tourne le dos à la Ville Lumière. Son zoom à elle est braqué sur une petite mosaïque colorée, d'environ 25 centimètres, fixée sur le monument lui-même.

Cette œuvre d'art faite de petits carreaux de carrelage s'inspire des personnages de pixels du jeu vidéo de 1978 *Space Invaders* ["Les Envahisseurs de l'espace"]. De ces mosaïques, il en existe des milliers, sur des immeubles, des trottoirs, sous des ponts routiers, dans des grandes villes de France, mais aussi ailleurs en Europe, en Amérique du Nord, en Afrique, en Asie et, depuis peu, en Bolivie.

Laura Fromm, elle, a repéré de ces envahisseurs à Paris, à Marseille, à Avignon et à Bruxelles – à ce jour, elle en a compté 1675. Si elle connaît précisément le chiffre de cet inventaire, c'est parce qu'elle a téléchargé une appli de "chasse" aux envahisseurs [appelée FlashInvaders] qui lui permet d'engranger des points à chaque exemplaire trouvé.

Simple et rétro. L'artiste à l'origine de ces mosaïques, qui se fait appeler Invader, place ses œuvres dans les recoins les plus inattendus des grandes villes depuis plus de vingt ans maintenant – dans sa démarche, le street art dénonce l'emprise du numérique sur nos vies quotidiennes. Rien

Invader est là

À Paris, Londres ou Tokyo, le street-artiste décline en pixels ses mosaïques. Les chercher, c'est découvrir le plaisir d'arpenter les villes autrement, écrit cette journaliste américaine.

qu'à Paris, on trouve ses petits envahisseurs jusque dans des librairies (Artazart, Mazarine) ou des bars et restaurants branchés (Baroom, Le Zorba, Chez Gudule, L'Abribus) et aux alentours de musées (Palais de Tokyo, Centre Pompidou).

Au fil du temps, le rapport des amoureux d'Invader à ses œuvres a évolué, et le plaisir du hasard (tomber sur une mosaïque au gré d'une promenade) a cédé la place à des chasses en règle, compteur en main. L'application FlashInvaders développée par l'artiste n'y est pas pour rien, puisque les utilisateurs cumulent des points à chaque œuvre repérée. Ils sont plus de 237 000 utilisateurs actifs à ce jour sur l'appli, et ce chiffre continue d'augmenter, avec un bon millier de nouveaux utilisateurs chaque semaine.

Une "invasion" née d'une révolte contre les technologies a donc fini par s'approprier la technologie du smartphone pour mieux ramener ses adeptes dans la rue, entre le bitume et le ciel – là, à l'image de Laura Fromm, ils découvrent des mégapoles hors des sentiers battus du tourisme ou profitent de ces temps de désaffection pour les voyages internationaux afin de mieux explorer les quartiers de leur ville. "J'ai parcouru Cologne dans ses moindres recoins ou presque, arpenté Londres comme jamais, et visité plus de bretelles et de bas-côtés d'autoroutes en région parisienne que je ne peux en compter", s'amuse Laura Fromm, une expatriée américaine de 33 ans, qui travaille dans les relations publiques.

Invader dit avoir installé 4056 mosaïques dans 80 villes du monde. Il a fait des

infidélités à *Space Invaders* en représentant Pac-Man, Super Mario, Q*bert et d'autres héros de pixels venus de jeux vidéo vintage. Il en a placé tout là-haut, sur la Station spatiale internationale, mais aussi dans les profondeurs, sur une sculpture sous-marine au Mexique. Pour son 4000^e Invader, il a choisi la Bolivie, précisément la ville de Potosí, l'une des plus élevées du monde... à 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

"J'essaie de créer des pièces aussi adaptées que possible à leur environnement, c'est-à-dire aussi bien à leur cadre immédiat qu'à leur ville et leur pays", nous déclare-t-il lors d'un entretien accordé à la condition expresse qu'on respecte son anonymat [même si son nom est, avec le temps et la célébrité, devenu un secret de polichinelle].

Lancée en 2014, l'appli présente un design simple et rétro dans le style des premiers jeux vidéo, et des fonctionnalités réduites. Car le but n'est pas de maximiser le temps d'écran, et cela fait de FlashInvaders une exception dans le monde des applis, explique le créateur. L'intérêt est au contraire d'inviter les utilisateurs dans le réel, dans l'exploration de coins méconnus de villes (trop) bien connues.

"Toute une communauté s'est formée grâce à l'application. Les gens sont d'une efficacité incroyable dans la localisation des nouvelles pièces, précisément parce qu'ils forment un réseau de milliers de personnes", poursuit le street-artiste. Quand nous avons consulté l'appli, le nombre de mosaïques "flashées" par l'ensemble des utilisateurs s'élevait à 14 millions. Le meilleur joueur

de tous les temps, “Jules-Martin”, en a déniché 3206 à lui seul.

Le street art entretient des rapports complexes avec la loi. Invader, issu d’une formation classique en école d’art, dit avoir pensé ce projet non seulement pour lutter contre l’empiétement du numérique, mais aussi pour dénoncer le cadre rigide des musées et des institutions artistiques. Bien souvent, ses œuvres ont pris place sans autorisation, reconnaît-il, si bien qu’elles sont théoriquement illégales en France.

Mais la législation en la matière est appliquée de façon inégale. En 2016, la SNCF avait poursuivi le street-artiste M. Chat pour des dessins réalisés dans une gare. À Paris, la RATP s’empresse généralement de faire effacer les œuvres dès leur apparition.

Dans la pratique cependant, les propriétaires de sites et les municipalités cohabitent souvent bien avec le street art, notamment parce qu’ils apprécient les foules qu’il draine. L’office du tourisme de Paris a pleinement épousé la cause et propose des visites guidées thématiques. Le ministère de la Justice lui-même, tout en rappelant que les dégradations de propriété sont un délit, reconnaît que ces œuvres contribuent à la vie des rues. “Certaines œuvres deviennent de véritables attractions populaires, conduisant à un tourisme spécifique via des parcours dans certaines municipalités”, peut-on lire sur son site Internet.

Vols. C’est le cas de Paris, le repaire d’Invader [qui y revendique 1473 mosaïques] et l’une des villes les plus ouvertes à l’art urbain. L’artiste a parfois réalisé des collaborations avec la municipalité, dont une qui a donné naissance à sa plus grande mosaïque, un envahisseur noir, rouge et blanc de neuf mètres de haut, à deux pas du Centre Pompidou. Et si certaines œuvres ont été retirées par les propriétaires des lieux, d’autres s’emploient au contraire à les préserver. Dans le XIII^e arrondissement, un cadre en bois a été aménagé pour protéger le petit alien entouré d’un arc-en-ciel installé sur la façade du 117, avenue de Choisy durant des travaux de rénovation.

Autre problème, le risque de vol de ces pièces de plus en plus célèbres, et de plus en plus cotées. Des œuvres créées par Invader pour la vente ont atteint des prix mirobolants aux enchères, entraînant le cours du marché noir. En 2017, par exemple, des voleurs déguisés en employés municipaux avaient dérobé plus d’une dizaine de réalisations d’Invader. Pour protéger son travail, l’artiste assure utiliser désormais des colles et ciments plus résistants.

La plupart des amateurs se contentent toutefois de collectionner les œuvres sur leur téléphone. Ainsi la Parisienne Danielle Barron s’est-elle adjoint l’aide de ces envahisseurs de l’espace pour inciter ses trois préadolescents à se lancer dans des explorations urbaines en famille. Elle



↑ À Potosí, en Bolivie, à 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer.



↑ De 9 mètres de haut, la plus grande mosaïque réalisée par Invader se trouve près du Centre Pompidou, à Paris.



↑ Londres fait partie des 80 villes “envahies” dans le monde.

avait commencé à les photographier avant la naissance de ses enfants, puis, en 2016, elle a téléchargé l’application. La famille se partage un même compte FlashInvaders et est déjà partie en chasse à Montpellier, à Avignon, à Bâle et à Marseille, raconte-t-elle. “Quand les enfants sont motivés par la chasse aux envahisseurs, notre rayon de balade s’élargit considérablement. Même quand nous allons à Londres, où nous avons de la famille, nous organisons des activités autour des mosaïques.”

Chasse aux trésors. À Marseille, leur safari “invaders” a permis à Anahera, la fille de Danielle, de découvrir la Cité radieuse, immeuble conçu par Le Corbusier comme un “village vertical” et classé au patrimoine mondial de l’Unesco. De son côté, le petit dernier, Avery, a particulièrement apprécié les plages de la cité phocéenne, où ils ont, toujours en famille, déniché cinq envahisseurs.

Cette “invasion” marseillaise s’intègre dans une collaboration avec le MAMO, le centre d’art installé sur le toit-terrasse de la Cité radieuse. Invader y a posé ses bagages à l’été 2020 pour travailler en secret – il a alors lancé sa quatrième “vague” d’installations à Marseille.

Un déferlement qui a aussi attiré Laura Fromm sur les bords de la Méditerranée : en septembre dernier, elle et son ami Dan Carle ont sillonné la ville en tous sens vingt-quatre heures durant, à vélo, allant jusqu’à porter leur monture sur les plages rocaillieuses du parc national des Calanques, et la pêche a été bonne – seuls deux “invaders” marseillais manquent encore à leur tableau de chasse.

Bien qu’ayant déjà plusieurs fois visité Marseille, Dan, 34 ans, reconnaît que cette quête de pixels a été l’occasion d’élargir sa connaissance de la ville. Il n’était encore jamais allé jusqu’aux crêtes de calcaire blanc des calanques de Sormiou et de Morgiou, ni dans le petit port encaissé de l’Escalette.

Outre le plaisir pur de cette “chasse aux trésors”, comme il l’appelle, le jeune homme a aussi développé un intérêt pour l’œuvre d’Invader dans sa dimension artistique, et sa façon de revisiter une technique, la mosaïque, “qui date de l’Antiquité”.

Les envahisseurs d’Invader collent aussi parfaitement à la nostalgie numérique qui est dans l’air du temps, et ce goût pour les interfaces et thématiques reprenant l’esthétique plus sommaire de l’informatique balbutiante. Et si antique que soit la mosaïque, ses adeptes apprécient ce que les “invaders” ont à dire de nouveau. Jay Swanson, un vlogueur américain installé à Paris, dit ainsi préférer le dessin pixelisé aux œuvres hyperréalistes : “Le pixel laisse sa place à l’imagination. Il exige une implication du spectateur. Avec ce matériau, il faut un sacré talent pour fabriquer du beau.”

—Sophie Stuber
Publié le 4 juin



Wu Zetian, la redoutable impératrice chinoise

VII^e siècle — Chine

Fondatrice d'une nouvelle dynastie et seule impératrice à avoir régné sur l'empire du Milieu, Wu Zetian ne laissait personne s'interposer entre elle et ses ambitions.

— **South China Morning Post**
(extraits) Hong Kong

L'héritière de L'Oréal, Françoise Bettencourt Meyers, est actuellement la femme la plus riche du monde. Une fortune colossale, mais qui fait pâle figure à côté de celle de l'impératrice Wu Zetian (624-705), qui a régné sur la Chine à une époque où l'économie chinoise représentait environ 23 % du PIB mondial. Aujourd'hui, cela équivaldrait à contrôler plus de 16 000 milliards de dollars américains de biens. Il est bien sûr délicat d'établir des comparaisons entre les siècles et les époques, mais compte tenu de la prospérité de la Chine d'alors, on peut affirmer que l'impératrice Wu est la femme la plus riche qui ait jamais vécu.

Sa fortune discutable mise à part, Wu Zetian demeure l'un des personnages les plus fascinants de l'histoire chinoise. Ses origines restent entourées de mystère. Une chose est sûre : son père était un riche négociant en bois, qui avait noué des liens étroits avec un haut gradé du nom de Li Yuan, qui allait devenir l'empereur Gaozu, le fondateur de la dynastie Tang.

Fait inhabituel pour l'époque, le père de Wu Zetian veille à ce que sa fille reçoive une bonne éducation. Elle lit beaucoup. À l'âge de 14 ans, elle est nommée concubine de l'empereur Taizong [le fils de Gaozu]. Au palais, elle travaille comme secrétaire, ce qui lui permet de continuer ses lectures et de parfaire son éducation.

Assassinats. L'empereur Taizong meurt en 649. Comme Wu Zetian n'a pas eu d'enfant avec le défunt, elle est envoyée vivre une existence recluse dans un monastère bouddhique, comme le veut la coutume. On raconte qu'elle aurait entamé une relation avec le fils de Taizong alors que ce dernier était encore en vie. Quoi qu'il en soit, le nouvel empereur Gaozong lui fait quitter la vie monastique pour devenir sa propre concubine, moins d'un an après la mort de son père.

De retour au palais, la concubine s'emploie à consolider sa position. Une rivalité féroce l'oppose rapidement à l'impératrice Wang. En 654, Wu Zetian donne naissance à une fille, qui meurt peu après. Selon certains éléments, l'impératrice Wang pourrait être à l'origine de ce décès, mais il est possible aussi que Wu Zetian ait tué sa propre fille pour mettre l'impératrice Wang dans l'embarras, bien qu'il n'existe aucune preuve. Un an plus tard, Wu Zetian accuse Wang de sorcellerie, ce qui précipite la chute de l'impératrice en titre.

Wu Zetian est nommée officiellement impératrice en 655. À partir de ce moment-là et durant les cinq années suivantes, l'empereur Gaozong se met à souffrir de migraines et de troubles de la vision très handicapants. Incapable d'assurer ses fonctions, il délègue peu à peu des tâches et des responsabilités à son épouse, qu'il consulte à tout bout de champ. Selon l'historien Bo Yang, les maux dont souffrait Gaozong seraient la conséquence d'empoisonnements réguliers commis par l'impératrice Wu. Une chose est sûre : Wu Zetian détenait un pouvoir considérable. Comme l'écrit l'historien de la dynastie

Wu Zetian a régné sur la Chine de 690 à 705. Photo British Library/akg-images

Song, Sima Guang, plusieurs siècles plus tard : "C'étaient les ordres qui sortaient de sa bouche qui décidaient de la promotion ou de la rétrogradation de telle ou telle personne, de sa vie ou de sa mort."

Fragilisée par les bruits qui circulaient à son sujet, ainsi que par sa position de femme à la cour, l'impératrice a dû se battre sans cesse pour conserver son influence. Sur bien des plans, c'était quelqu'un d'impitoyable.

Quelques années plus tard se déroule une autre lutte de pouvoir aux conséquences tragiques à l'occasion de la mort de Ming Chongyan, un

On attribue à l'impératrice le mérite d'avoir dirigé l'empire avec une efficacité et une compétence remarquables.

chaman qui avait la confiance de l'empereur et de l'impératrice. L'impératrice Wu rejette la responsabilité du meurtre de celui-ci sur le nouvel héritier du trône, son deuxième fils, Li Xian, qu'elle accuse de trahison. Sous la pression de son épouse, Gaozong rétrograde son fils au rang de simple roturier et nomme Li Zhe comme nouveau prince héritier.

Par-delà les assassinats présumés et les querelles familiales, on attribue à l'impératrice Wu le mérite d'avoir dirigé l'empire avec une efficacité et une compétence remarquables. Elle savait choisir les personnes compétentes pour mener à bien les tâches requises, et inspirait le respect, à défaut d'amour, par son caractère déterminé.

Lorsque l'empereur Gaozong décède en 683, Li Zhe devient empereur sous le nom de Zhongzong, mais Wu Zetian conserve son autorité en tant qu'impératrice douairière. Dans ses dernières volontés, Gaozong va jusqu'à stipuler que, même si Li Zhe doit monter sur le trône immédiatement, il reste tenu de consulter sa mère pour toute question relative à l'administration du pays.

Cependant, l'épouse de l'empereur Zhongzong, qui nourrit ses propres ambitions, se heurte presque d'emblée à sa belle-mère. Résultat : quelques mois plus tard, l'empereur est démis de ses fonctions sur ordre de Wu Zetian et rétrogradé au rang de prince, avant d'être envoyé en exil.

Le plus jeune fils de Wu Zetian monte alors sur le trône sous le nom d'empereur Ruizong, mais en réalité, sa mère dispose de pouvoirs accrus.

En 690, Wu Zetian pousse à la démission l'empereur Ruizong et fonde la nouvelle dynastie Zhou, dont elle est la première monarque (une dynastie qui ne dure que jusqu'à la fin de son règne). C'est histoire ! En effet, Wu Zetian reste la seule impératrice régnante de l'histoire de la Chine, car si d'autres femmes puissantes, comme l'impératrice douairière Cixi (1835-1908), ont tenu les rênes du pays, c'était par l'intermédiaire d'empereurs masculins fantoches.

Grâce à ses machinations, Wu Zetian a pu régner en tant qu'impératrice pendant quinze ans. Elle a été destituée en 705, la dernière année de sa vie, lorsque ses rivaux ont profité de sa santé déclinante pour prendre le pouvoir.

— **Douglas Parkes**
Publié le 10 mars

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



**Courrier
international**
Hors-série Septembre-octobre 2022

Atlas

des énergies



*Comment sortir
des énergies fossiles?
Peut-on se passer
du nucléaire?
À quand la transition
énergétique?
Réponses en cartes
et en infographies.*

En partenariat
avec



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

 **Courrier
international**

100% LIBRE, 100% ÉLECTRIFIÉE



RENEGADE

A 45 g CO₂/km



COMPASS

A 44 g CO₂/km



Stellantis - FCA France - RCS Versailles 305 493 173 - Le Buisson

EXISTE EN -HYBRID ET  HYBRIDE RECHARGEABLE

Jeep® prend résolument le virage des nouvelles mobilités pour mieux protéger notre environnement. Dorénavant, tous ses modèles SUV sont uniquement proposés en motorisation hybride ou hybride rechargeable, et demain électrique. Parce que vous voulez toujours être libre par nature, Jeep® devient 100 % électrifiée pour vous accompagner dans tous vos déplacements.

À DÉCOUVRIR CHEZ VOTRE DISTRIBUTEUR JEEP®, OU COMMANDEZ EN LIGNE SUR [JEEP.FR](https://www.jeep.fr)  **E-SHOP***

Gamme Renegade 4xe MY22 : consommations mixtes combinées de carburant (l/100 km) : 2,1-1,8 ; consommations d'énergie électrique (kWh/100 km) : 16,6-15,5 ; émissions de CO₂ valeur combinée pondérée (g/km) : 47-41 ; autonomie en mode électrique en ville (km) : 56-52. Gamme Compass 4xe MY22 : consommations mixtes combinées de carburant (l/100 km) : 2,1-1,8 ; consommations d'énergie électrique (kWh/100 km) : 16,8-16,1 ; émissions de CO₂ valeur combinée pondérée (g/km) : 48-44 ; autonomie en mode électrique en ville (km) : 54-51. *Site e-commerce. There's only one = Seule Jeep® est unique.

Jeep
THERE'S ONLY ONE

Pensez à covoturer #SeDéplacerMoinsPolluer